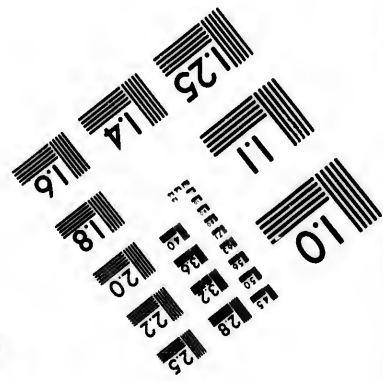
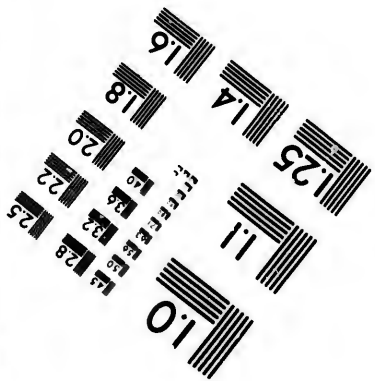
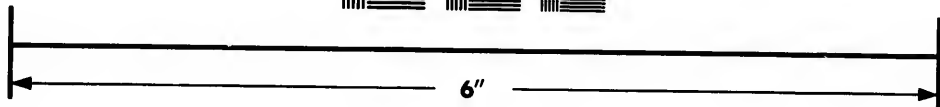
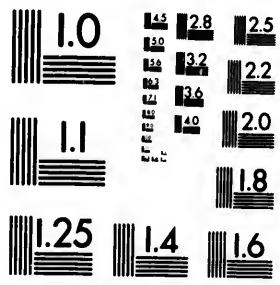


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1983**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

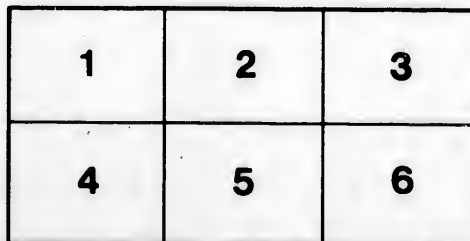
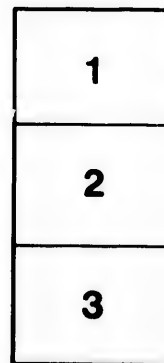
Library Division  
Provincial Archives of British Columbia

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library Division  
Provincial Archives of British Columbia

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

e  
étails  
s du  
modifier  
r une  
image

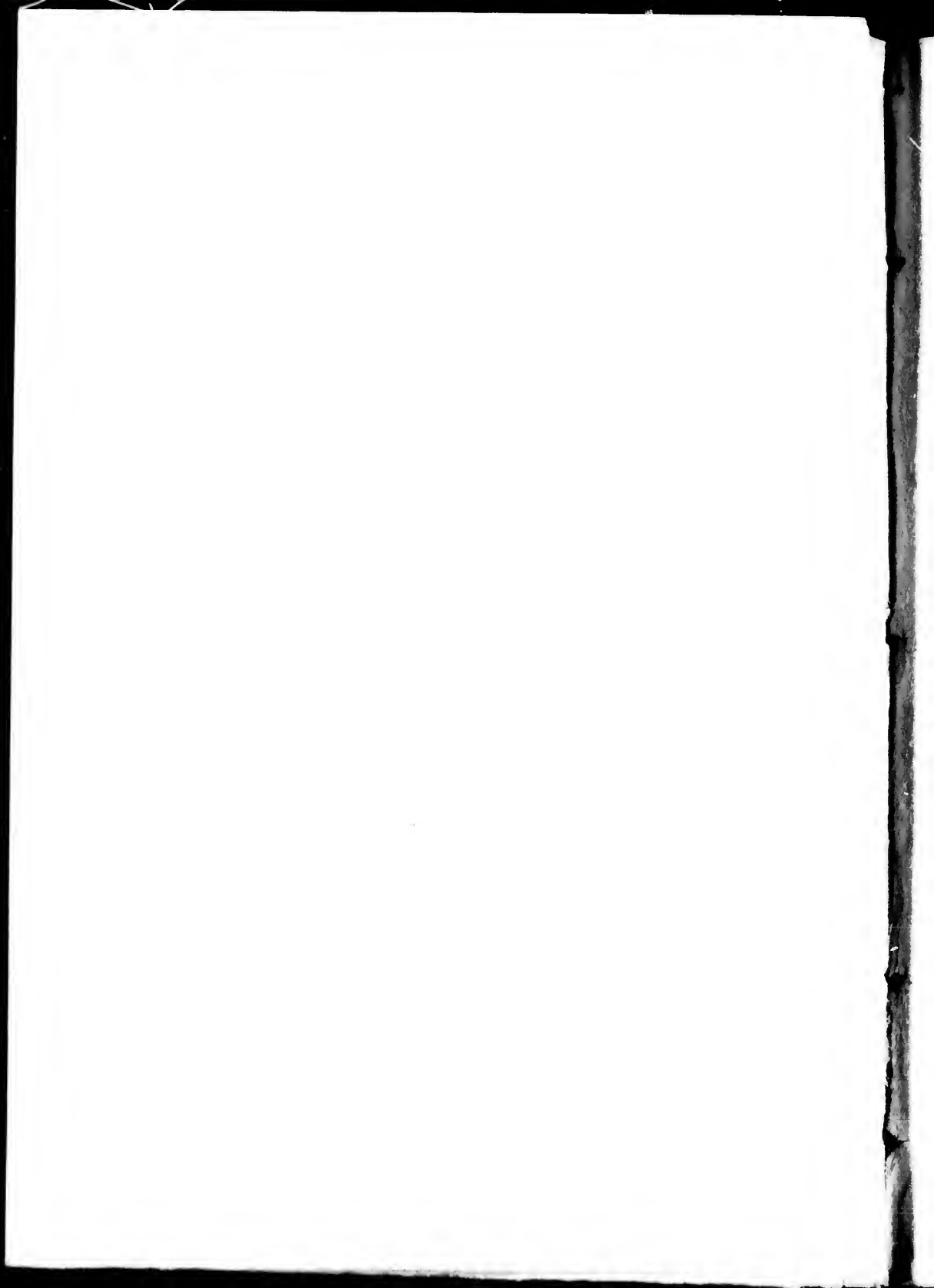
es

errata  
to

pelure,  
on à







**NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE**  
**DES VOYAGES.**

**TOME QUATRE-VINGT.**



*Voyage de la Péronse*

**AUTOUR DU MONDE,**

**PENDANT LES ANNÉES 1785, 1786, 1787 ET 1788.**



Nouvelle Bibliothèque

# DES VOYAGES,

OU

## CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

---

LA PÉROUSE.

IV.

---

A PARIS,

CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N<sup>o</sup> 49.

1832.



**NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE**  
**DES VOYAGES.**

---

**VOYAGE**

DE

**LA PÉROUSE.**

---

---

Supplément aux chapitres précédens. — Nouveaux détails sur la côte orientale de la Tartarie. — Doute sur la prétendue pêcherie de perles dont parlent les jésuites. — Différences physiques entre les insulaires de ces contrées et les continentaux. — Pauvreté du pays. — Impossibilité d'y faire aucun commerce utile. — Vocabulaire des habitans de l'île Tchoka ou Ségalien.

NOTRE navigation, depuis Manille jusqu'à l'île Quelpaert, sur la côte méridionale de la Corée, n'était nouvelle que

pour nous ; car les Hollandais font depuis long-temps le commerce du Japon , et envoient tous les ans un ou deux vaisseaux à Nangasacki ; mais j'ignore s'ils dirigent leur route par le canal de Formose , ou s'ils passent dans l'est de cette île. On m'a assuré que les capitaines faisaient serment , avant leur départ de Batavia , de tenir secrets les détails de leur navigation , et de ne permettre à personne de prendre copie des cartes manuscrites qui leur sont remises. Une semblable précaution annoncerait-elle que d'autres Européens seraient reçus au Japon , et pourraient y faire le commerce concurremment avec eux ? ou la prestation de ce serment n'est-elle qu'un ancien usage qu'on a négligé de réformer ?

Quoi qu'il en soit , nous croyons que le moment est arrivé où tous les voiles qui couvrent les navigations particulières vont être levés : l'art des navigateurs a fait assez de progrès dans ces derniers temps pour n'être plus arrêté par de pareils obstacles. Bientôt la géographie ne sera plus une science problématique , parce que l'esprit de discussion et de critique de-

viendra inutile, lorsque tous les points principaux seront assujettis à des déterminations exactes de latitude et de longitude; et nous touchons au moment où tous les peuples connaîtront l'étendue des mers qui les environnent, et des terres qu'ils habitent. Quoique les mers de Tartarie que nous avons explorées soient les limites du continent le plus anciennement habité, elles étaient aussi ignorées des Européens que le détroit d'Anian ou l'archipel de Saint-Lazare; et les jésuites, dont les relations nous ont si bien fait connaître la Chine, n'avaient pu donner aucun éclaircissement sur la partie orientale de ce vaste empire. On n'avait pas permis à ceux qui faisaient le voyage de Tartarie de s'approcher des bords de la mer; cette précaution, et la défense faite dans tous les temps par l'empereur du Japon de naviguer au nord de ses états, étaient un motif de croire que cette partie de l'Asie recélait des richesses que la politique japonaise et chinoise craignait de laisser connaître aux Européens. Les détails des chapitres précédens ont dû prouver aux lecteurs que la côte de la Tartarie orien-



tale est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique. Séparée , en quelque sorte , du continent par le fleuve Ségalien , dont le cours est presque parallèle à sa direction , et par des montagnes inaccessibles , elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais que vers les bords, du côté de la mer ; le très-petit nombre d'habitans qu'on y rencontre , tirent leur origine des peuples qui sont au nord de l'Asie, et ils n'ont rien de commun à cet égard avec les Tartares Mantcheoux, et encore moins avec les insulaires de l'Oku-Jesso , du Jesso et des Kuriles. On sent qu'un pareil pays, adossé à des montagnes éloignées de moins de vingt lieues des bords de la mer , ne peut avoir de rivière considérable : le fleuve Ségalien , qui est au-delà , reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest ; celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans toutes les vallées , et il n'est aucun pays mieux arrosé , ni d'une fraîcheur plus ravissante pendant la belle saison. Je n'évalue pas à trois mille habitans le nombre total des individus composant les petites peuplades de cette contrée , depuis le

celle  
, en  
fleuve  
e pa-  
monta-  
té vi-  
e vers  
ès-pe-  
ontre ,  
ont au  
mmun  
oux, et  
l'Oku-  
n sent  
ntagnes  
es des  
rivière  
qui est  
dont la  
lles qui  
ux dans  
un pays  
ar plus  
Je n'é-  
nombre  
petites  
puis le

point sur lequel nous avons atteri , par les 42°, jusqu'à la baie de Castries , aux environs de l'embouchure du fleuve Ségalien. Cette rivière , que les Tartares Mantcheoux ont descendue en pirogues jusqu'à la mer , d'où ils se sont répandus sur les côtes , au nord et au sud , forme la seule voie ouverte au commerce de l'intérieur : elle est , à la vérité , très-fréquentée aujourd'hui ; il n'y a peut-être pas un seul individu sur cette partie du continent , et sur les îles de Jesso et d'Oku-Jesso , qui ne connaisse le Ségalien , comme les habitans de l'Égypte et de la Judée connaissaient le Nil. Mais le commerce ne s'y fait qu'à huit ou dix journées dans le haut de cette rivière : il paraît que son embouchure , comme celle du Gange , offre des bords inhabités ; et on doit sans doute l'attribuer à la stérilité du pays , qui est presque noyé , couvert de marais , et où les troupeaux , la principale richesse des Tartares , ne peuvent trouver une subsistance salubre. J'ai dit que les jésuites avaient annoncé qu'il se faisait une pêche de perles sur cette côte. Nous avons effectivement trouvé des huî-

tres qui en contenaient : mais j'avoue que je ne sais où placer cette pêcherie , à moins que ce ne soit sur les confins de la Corée , ou à l'embouchure du Ségalien ; alors je supposerais qu'elle n'est en rien comparable à celles de Bassora ou du golfe Monaar , qui occupent cinq ou six mille personnes. Il est possible que quelques familles de pêcheurs s'y réunissent pour chercher des perles , qu'elles échangent ensuite contre des nankins et d'autres objets de commerce de la Chine , de peu de valeur : j'ai cependant essayé de montrer aux Bitchys et aux insulaires de l'Oku-Jesso , des perles fausses , parfaitement imitées , et je ne me suis pas aperçu qu'ils en aient été plus frappés que des rassades ordinaires.

On se ferait la plus fausse idée de ce pays , si l'on supposait qu'on peut y aborder par les rivières qui viennent de l'intérieur , et que les Chinois y font quelque commerce. Nous avons prolongé la côte de très-près , souvent à une portée de canon , sans apercevoir aucun village. Nous avons vu , à la baie de Ternai , les ours , les biches , les faons , paître comme des

animaux domestiques, et, levant leur tête, regarder avec étonnement l'arrivée de nos vaisseaux dans la baie. Un tombeau et quelques arbres brûlés annonçaient seuls que ce pays avait d'autres habitans. La baie de Suffren n'était pas moins déserte. Vingt-cinq ou trente personnes paraissaient composer la peuplade de la baie de Castries, qui aurait pu en contenir dix mille.

Nos naturalistes n'ont trouvé, sur le bord de la mer et à l'embouchure des rivières, ni pyrites, ni morceaux de mine roulés, ni grains d'or disséminés dans le sable, rien enfin qui annonce un pays où il y ait des métaux. Nous avons rencontré des silex, des calcédoines, des cristaux de spath, des zéolithes, du porphyre, et quantité de matières volcaniques, qui contenaient fort peu de schorls, mais beaucoup de cristallisations assez belles, et d'incrustations qu'on rencontre fréquemment dans les laves de volcans éteints. La côte de l'Oku-Jesso, qui forme la partie orientale de la manche de Tartarie, est encore plus fertile en plantes que celle du continent qui lui est opposée : il m'a paru

que la végétation y avait plus de force ; mais les insulaires n'en fatiguent pas davantage le sol. Le règne animal fournit presque en entier à leur subsistance ; car je compte pour rien quelques ognons de saranne et d'ail , que les femmes font sécher, et qu'elles trouvent sur la lisière des bois. Je suis même porté à croire que la chasse est, pour ces peuples, plutôt un amusement qu'un travail ; le poisson frais ou séché est , comme le blé en France , la base de leur nourriture. Deux chiens qui m'avaient été donnés à la baie de Castries refusèrent d'abord de manger de la viande , et se jetèrent sur le poisson avec une voracité qu'on ne peut comparer qu'à celle des loups qui ont souffert une longue faim. La nécessité seule les a accoutumés peu à peu à une autre nourriture.

Quelques peaux d'ours et d'élan, dont ces peuples étaient vêtus, ne me laissent pas douter qu'ils ne fassent, l'hiver, la chasse à ces animaux : mais les continentaux sont en général trop faibles pour oser les attaquer avec leurs flèches ; ils nous ont exprimé par signes qu'ils leur ten-

daient des pièges, en attachant une amorce à un arc fortement bandé : l'animal, en dévorant cette amorce, fait partir une détente qui pousse une flèche dirigée vers l'appât. Les insulaires, plus généreux parce qu'ils sont plus robustes, paraissaient s'enorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisaient à nous montrer, en nous faisant entendre qu'ils avaient combattu des ours avec des pieux, après les avoir blessés à coups de flèches.

Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir sept à huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très-légers, et entreprennent, sur ces frêles bâtimens, des voyages de deux cents lieues, depuis l'extrémité méridionale de l'Oku-Jesso et du Jesso, par les 42°, jusqu'au fleuve Ségalien, par 53° : mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre ; et ils attendent pour cela un calme absolu. Le vent, qui suit toujours la direction du canal, ne pousse jamais la lame sur le rivage ; en sorte qu'on peut aborder dans toutes les anses, comme dans les rades les

mieux fermées : chaque soir, ils échouent leurs pirogues sur le sable du rivage ; ils portent avec eux des écorces de bouleau , qui , avec quelques branches de sapin , leur servent à construire dans l'instant une cabane. Des ruisseaux remplis de saumons leur offrent une subsistance assurée ; chaque patron de pirogue a sa chaudière , son trépied , son briquet , son amadou. Dans quelque lieu qu'ils abordent , la cabane est dressée , le poisson dardé , et la cuisine faite une heure après la descente. Cette navigation est aussi sûre que celle du canal de Languedoc : ils arrivent dans un nombre de jours déterminé , et s'arrêtent tous les soirs aux mêmes anses et auprès des mêmes ruisseaux. Ils marquèrent sur notre carte le nombre de leurs couchées depuis le cap Crillon jusqu'au fleuve Ségalien , et il en résulte qu'ils faisaient onze lieues par jour. Quoique leurs pirogues n'aient ni mâts ni vergues , ils attachent quelquefois une chemise à deux avirons en croix , et vont ainsi à la voile avec moins de fatigue qu'à la rame. On voit , auprès des villages , de petites pirogues pour un ou deux hommes seulement ;

elles ne servent pas pour les longs voyages, elles sont destinées à entrer dans les ruisseaux où ils font leur pêche. La légèreté en est telle, que lorsque le fond n'a que douze ou quinze pouces d'eau, ils se servent de petites béquilles au lieu de perches, et, restant assis, ils poussent sur le fond, et communiquent à leur bateau une très-grande vitesse : lorsque l'eau est plus profonde, ils manœuvrent ces petites embarcations avec des pagaies. Les usages et les mœurs des deux peuples ne diffèrent que par des nuances : même manière de vivre, même architecture navale et civile, même respect pour les vieillards. Mais, dans ce parallèle, je suis convaincu que les Tartares l'emportent par le moral, et les insulaires par l'industrie, et principalement par le caractère et les autres vertus qui tiennent à l'opinion de ses propres forces. Nous avons cru remarquer dans l'Oku-Jesso une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie : il y avait dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne faisaient pas société ; il ne mangeait pas avec eux, et leur paraissait absolument subordonné : nous avons soup-



onné qu'il pouvait être esclave ; ce n'est qu'une simple conjecture , mais il était au moins d'un rang très-inférieur au leur.

Les Jessois et les Oku-Jessois ont un objet de commerce très-considérable , qui manque absolument aux Bitchys et aux Orotchys ; c'est l'huile de baleine. Ce cétacée abonde sur la côte orientale de leurs îles , où nous en avons aperçu un aussi grand nombre que dans le détroit de le Maire ; mais nous n'en avons pas vu un seul dans la manche de Tartarie. La communication plus directe des insulaires avec le Japon donne aux meubles de leurs cabanes un air d'opulence qu'on ne trouve pas sur le continent , excepté dans les tombeaux , pour lesquels les Tartares réservent toutes leurs richesses ; nous n'avons rencontré chez les Ségaliens aucun monument de ce genre ainsi décoré. Nous avons remarqué , comme dans la baie de Castries , des simulacres suspendus au plancher de leurs cabanes : le patron d'une des pirogues de la baie de Crillon , auquel j'avais donné une bouteille d'eau-de-vie , en jeta , avant de partir , quelques gouttes dans la mer , nous faisant comprendre que

cette libation était une offrande qu'il adressait à l'Être suprême. Il paraît que le ciel sert ici de voûte à son temple, et que les chefs de famille sont ses ministres.

Il est aisé de conclure de cette relation, qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens; un peu d'huile de baleine et du poisson séché ou fumé sont, avec quelques peaux d'ours ou d'élan, de bien petits articles d'exportation pour couvrir les dépenses d'un si long voyage : je dois même ajouter, comme une maxime générale, qu'on ne peut se flatter de faire un commerce un peu considérable qu'avec une grande nation; et si ces objets étaient de quelque importance, on ne parviendrait pas à en compléter le chargement d'un vaisseau de trois cents tonneaux sur ces différentes côtes, qui ont un développement de plus de mille lieues. Quoique le saumon séché de la baie de Castries m'eût paru d'une bonne qualité, et qu'il me fût très-possible d'en acheter, j'avoue que je m'en fis un scrupule, dans la crainte que ces malheureux ne nous vendissent leurs provisions

d'hiver, et qu'ils ne mourussent de faim pendant cette saison.

Nous n'avons aperçu aucune loutre de mer ; nous leur avons montré des échantillons de nos peaux, et il nous a paru que ces fourrures leur étaient inconnues : ils ne semblaient pas y mettre plus de prix qu'à celles des loups marins, dont ils font leurs bottes. Il est vraisemblable que cet amphibie ne se trouve que dans la partie orientale des Kuriles septentrionales ; ce qui indique que sa vraie patrie est à l'est de l'Asie, vers les côtes de l'Amérique, où, comme je l'ai dit, il est répandu en très-grande quantité depuis la pointe d'Oonolaska jusqu'à Saint-Diego, sur la côte occidentale de la Californie. En lisant les différentes relations qui avaient donné bien des idées fausses du vaste pays que nous venons de reconnaître, on y trouve beaucoup de vérités éparses, mais qu'il était fort difficile de démêler. Le père des Anges \* avait certainement connu ces peuples, et la description qu'il fait de cette contrée est exacte : mais, placé à l'extré-

\* Jésuite missionnaire.

mité méridionale du Jesso , vis-à-vis le Japon , il n'avait ni pu embrasser ni osé supposer une si grande étendue de pays ; et le détroit de Tessoy , dont il parle , et que les insulaires lui ont dit être embarrassé d'herbes marines , et si près du continent , qu'on aperçoit à la vue simple un cheval paître sur l'autre bord , n'est autre que le fond du golfe où nous avons pénétré , et d'où nous avons aperçu la pointe Boutin , sur l'île de l'Oku-Jesso , s'avancer vers le continent , et se terminer vers la mer , comme un banc de sable d'une toise ou deux d'élévation. Les relations de Kämpfer , les lettres du père Gaubil \* , contenaient aussi quelques vérités ; mais l'un et l'autre rapportaient ce que les Japonais ou les Tartares leur avaient dit , et ils s'étaient entretenus avec des hommes trop ignorans pour que leur rapport fût exact. Les Russes enfin niaient l'existence de ces deux îles , plus considérables que les îles britanniques ; ils les confondaient avec les Kuriles , et ne supposaient aucune terre intermédiaire entre ces îles et le

\* Jésuite missionnaire.

continent de l'Asie. Dans cette hypothèse, les mers du Japon et de la Corée étaient ouvertes à leurs vaisseaux d'Okhotsk : mais cette supposition anéantissait le voyage des Hollandais en 1634. Si le détroit que nous avons découvert a échappé aux recherches des Hollandais, les marins qui connaissent les parages à brumes en seront peu surpris. La latitude et la longitude de ce détroit ont été déterminées dans notre voyage d'une manière si précise, qu'il n'y a plus aucune difficulté à pénétrer par cette passe dans les mers de la Corée. Le pic de Langle, élevé de plus de douze cents toises au-dessus du niveau de la mer, et qu'on peut apercevoir de quarante lieues par un temps clair, est une excellente reconnaissance de la côte méridionale de ce canal, qu'il convient de ranger préférablement à celle du nord, parce que les courans y sont plus modérés. La connaissance précise de la géographie de cette partie du continent, que les fatigues de notre campagne auront procurée à la France et aux autres nations de l'Europe, pourra devenir d'une utilité prochaine aux Russes, qui peut-être

auront un jour une grande navigation à Okhotsk, et feront fleurir les arts et les sciences de l'Europe dans ces contrées, habitées aujourd'hui par quelques hordes de Tartares errans, et plus particulièrement par des ours et d'autres animaux des forêts.

Je n'essaierai point d'expliquer comment le Jesso, l'Oku-Jesso, et toutes les Kuriles, sont peuplés d'une race d'hommes différente de celle des Japonais, des Chinois, des Kamtschadales, et des Tartares, dont les Oku-Jessois ne sont séparés au nord que par un canal peu large et peu profond. En ma qualité de voyageur, je rapporte seulement les faits et j'indique les différences. Quoique je n'aie point abordé aux Kuriles, je suis certain, d'après les relations des Russes, et l'identité du langage, que les habitans des Kuriles et ceux du Jesso et de l'Oku-Jesso ont une origine commune. Leurs mœurs, leur manière de vivre, diffèrent aussi très-peu de celles des continentaux; mais la nature a imprimé une différence si marquée dans le physique de ces deux peuples, que cette empreinte, mieux

qu'une médaille ou tout autre monument , est une preuve incontestable que cette partie du continent n'a point peuplé ces îles , et que leurs habitans sont une colonie peut-être même étrangère à l'Asie. Quoique l'Oku-Jesso soit à plus de cent cinquante lieues à l'occident des Kuriles , et qu'il soit impossible de faire cette traversée avec d'aussi frêles bâtimens que leurs pirogues de sapin , ils peuvent cependant communiquer ensemble avec facilité , parce que toutes ces îles , séparées entre elles par des canaux plus ou moins larges , forment une espèce de cercle , et qu'aucun de ces canaux ne présente une étendue de quinze lieues : il serait donc possible d'aller en pirogue du Kamtschatka à l'embouchure du fleuve Ségalien , en suivant la chaîne de ces îles jusqu'à l'île Marikan , et passant de l'île Marikan à celles des Quatre-Frères , de la Compagnie , des États , du Jesso , et enfin de l'Oku-Jesso , et d'atteindre ainsi les limites de la Tartarie russe. Mais on prononcerait vainement chez tous ces insulaires les noms de Jesso et d'Oku-Jesso , qui vraisemblablement sont japonais ; ni les Tartares ni les

prétendus Jessois et Oku-Jessois n'en ont aucune connaissance : ceux-ci donnent à leur île le nom de *Tchoka*, et au Jesso celui de *Chicha*. Cette confusion de noms nuit beaucoup aux progrès de la géographie, ou du moins fatigue très-inutilement la mémoire ; je crois que , lorsque les noms d'un pays sont connus, ils doivent être religieusement conservés, ou, à leur défaut, ceux qui ont été donnés par les plus anciens navigateurs. Nous avons dressé un vocabulaire des habitans de l'île *Tchoka* ; formée à la baie de *Langle*, leur prononciation doit être douce, et ressembler à celle des personnes qui grasseyent légèrement.

Je n'ai ni vu danser ni entendu chanter ces insulaires ; mais ils savent tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand céleri, ou d'une espèce d'euphorbe, ouverte par les deux extrémités ; ils soufflent par le petit bout : ces sons imitent assez bien les tons adoucis de la trompette. L'air qu'ils jouent est indéterminé ; c'est une suite de tons hauts et bas, dont la totalité peut aller à une octave et demie ou deux octaves, c'est-à-dire à douze ou seize notes. Nous ne leur avons pas reconnu d'autre instrument de musique.



---

Mouillage dans la baie d'Avatscha. — Accueil obligeant du lieutenant Kaborof. — Arrivée de M. Kasloff-Ougrenin, gouverneur d'Okhotsk, au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Il est suivi à bord par M. Schmaleff, et par le malheureux Ivachkin, qui nous inspire le plus vif intérêt. — Bienveillance officieuse du gouverneur à notre égard. — Bal des Kamtschadales. — Un courrier, arrivant d'Okhotsk, nous apporte nos lettres de France. — Nous découvrons le tombeau de M. de la Croÿère, et nous y attachons, ainsi qu'à celui du capitaine Clerke, une inscription gravée sur le cuivre. — Nouvelles vues d'administration de M. Kasloff, relatives au Kamtschatka. — Nous obtenons la permission d'envoyer notre interprète en France avec nos paquets. — Départ de la baie d'Avatscha.

Nous n'étions pas encore affourchés devant le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, lorsque nous reçûmes la visite du toyon ou chef du village, et de plusieurs autres habitans; ils nous apportaient chacun quelques présens en saumons ou en raies,

et nous offraient leurs services pour aller chasser aux ours , ou aux canards dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptâmes ces offres , nous leur prêtâmes des fusils , nous leur donnâmes de la poudre et du plomb , et nous ne manquâmes pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatscha : ils ne demandaient aucun salaire pour prix de leurs fatigues ; mais nous avons été si abondamment pourvus , à Brest , d'objets très - précieux pour des Kamtschadales , que nous insistâmes pour leur faire accepter des marques de notre reconnaissance , et notre richesse nous permettait de les proportionner à leurs besoins plus encore qu'aux présens de leur chasse. Le gouvernement de Kamtschatka était entièrement changé depuis le départ des Anglais ; il n'était plus qu'une province de celui d'Okhotsk , et les différens postes de cette presque île avaient des commandans particuliers , qui ne devaient des comptes qu'au seul commandant général d'Okhotsk. Le capitaine Schmaleff , le même qui avait succédé par *interim* au major Behm , était encore dans le pays

Accueil  
Arrivée  
d'Ok-  
nt-Paul.  
aleff , et  
s inspire  
officieuse  
Bal des  
arrivant  
France.  
M. de la  
u'à celui  
n gravée  
ministra-  
schatka.  
'envoyer  
paquets.

chés de-  
t-Paul,  
a toyon  
autres  
chacun  
raies,

avec le titre de commandant particulier des Kamtschadales ; M. Reinikin , le vrai successeur du major Behm , et qui était arrivé au Kamtschatka peu de temps après le départ des Anglais , n'avait gouverné le pays que pendant quatre ans , et il était retourné à Pétersbourg en 1784. Nous apprîmes ces détails du lieutenant Kaborof , qui commandait au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul , et avait sous ses ordres un sergent et un détachement de quarante soldats ou Cosaques. Cet officier nous combla de politesses ; sa personne , celles de ses soldats , tous ses moyens , étaient à notre disposition. Il ne voulut pas permettre que je fisse partir moi-même un officier pour Bolcherestk , où , par le plus heureux hasard , se trouvait le gouverneur d'Okhotsk , M. Kasloff-Ougrenin , qui faisait sa tournée dans cette province : il me dit que , sous très-peu de jours , ce gouverneur devait arriver à Saint-Pierre et Saint-Paul , et que vraisemblablement il était déjà en chemin ; il ajouta que ce voyage était beaucoup plus considérable que nous ne pouvions le penser , parce que la saison ne permettait pas de

le faire en traîneau, et qu'il fallait absolument voyager moitié à pied, et moitié en pirogue par les rivières d'Avatscha et de Bolcheretsk. M. Kaborof me proposa en même temps de faire partir un Cosaque pour porter mes dépêches à M. Kasloff, dont il parlait avec un enthousiasme et une satisfaction qu'il était difficile de ne pas partager ; il se félicitait à chaque instant de ce que nous aurions occasion de communiquer et de traiter avec un homme dont l'éducation, les manières et les connaissances, ne le cédaient à celles d'aucun officier de l'empire de Russie, ou de toute autre nation. M. de Lesseps, notre jeune interprète, parlait la langue russe avec la même facilité que le français ; il traduisit les discours du lieutenant, et il adressa en mon nom une lettre russe au gouverneur d'Okhotsk, auquel j'écrivis de mon côté en français. Je lui marquais que la relation du troisième voyage du capitaine Cook avait rendu célèbre l'hospitalité du gouvernement du Kamtschatka, et que j'osais me flatter de recevoir le même accueil que les navigateurs anglais, puisque notre voyage, comme le leur,

avait eu pour but l'utilité commune de toutes les nations maritimes. La réponse de M. Kasloff ne pouvait nous parvenir qu'après un intervalle de cinq ou six jours ; et le bon lieutenant nous dit qu'il prévenait ses ordres et ceux de l'impératrice de Russie , en nous priant de nous regarder comme dans notre patrie , et de disposer de tout ce que le pays offrait. On voyait dans ses gestes , dans ses yeux et dans ses expressions , que , s'il avait été en son pouvoir de faire un miracle , ces montagnes , ces marais , seraient devenus pour nous des lieux enchanteurs. Le bruit se répandit que M. Kasloff n'avait point de lettres pour nous , mais que l'ancien gouverneur du Kamtschatka , M. Steinhel , auquel M. Schmaleff a succédé en qualité de capitaine-ispravnik ou inspecteur des Kamtschadales , et qui résidait à Verkhnei-Kamtschatka , pouvait en avoir ; et à l'instant , sur ce simple bruit qui n'avait presque aucune vraisemblance , il fit partir un exprès qui devait faire à pied plus de cent cinquante lieues. M. Kaborof savait combien nous désirions recevoir des lettres : M. de Lesseps lui avait fait con-

naître quelle avait été notre douleur lorsque nous apprîmes qu'il n'était arrivé à Saint-Pierre et Saint-Paul aucun paquet à notre adresse. Il paraissait aussi affligé que nous ; sa sollicitude et ses soins semblaient nous dire qu'il irait lui-même chercher nos lettres en Europe, s'il avait l'espoir de nous retrouver à son retour. Le sergent et tous les soldats montraient le même empressement pour nous servir. Madame Kaborof avait aussi la politesse la plus aimable ; sa maison nous était ouverte à toutes les heures de la journée ; on nous y offrait du thé et tous les rafraîchissemens du pays. Chacun voulait nous faire des présens ; et malgré la loi que nous nous étions faite de n'en pas recevoir, nous ne pûmes résister aux pressantes sollicitations de madame Kaborof, qui força nos officiers, M. de Langle et moi, d'accepter quelques peaux de martre-zibeline, de renne et de renard, beaucoup plus utiles, sans doute, à ceux qui nous les offraient qu'à nous qui devons retourner vers les Tropiques. Heureusement nous avions les moyens de nous acquitter ; et nous demandâmes avec instance qu'il nous fût

permis , à notre tour , d'offrir ce qui pouvait ne pas se trouver au Kamtschatka. Si nous étions plus riches que nos hôtes , nos manières ne pouvaient présenter cette bonté naïve et touchante , bien supérieure à tous les présens.

Je fis témoigner à M. Kaborof par M. de Lesseps , que je désirais former un petit établissement à terre pour loger nos astronomes , et placer un quart de cercle et une pendule. La maison la plus commode du village nous fut offerte sur-le-champ ; et comme nous ne la visitâmes que quelques heures après cette demande , nous crûmes pouvoir l'accepter sans indiscretion , parce qu'elle nous parut inhabitée ; mais nous apprîmes , depuis , que le lieutenant avait délogé le caporal , son secrétaire , la troisième personne du pays , pour nous placer chez lui. La discipline russe est telle , que ces mouvemens s'exécutent aussi promptement que ceux de l'exercice militaire , et qu'ils sont ordonnés par un simple signe de tête.

Nos astronomes eurent à peine dressé leur observatoire , que nos naturalistes , qui n'avaient pas moins de zèle , voulurent

rent aller visiter le volcan dont la distance paraissait moindre de deux lieues, quoiqu'il y en eût huit au moins à faire pour parvenir jusqu'au pied de cette montagne, presque entièrement couverte de neige, et au sommet de laquelle se trouve le cratère. La bouche de ce cratère, tournée vers la baie d'Avatscha, offrait sans cesse à nos yeux des tourbillons de fumée : nous vîmes une seule fois, pendant la nuit, des flammes bleuâtres et jaunes ; mais elles ne s'élevèrent qu'à une très-petite hauteur.

Le zèle de M. Kaborof fut aussi ardent pour nos naturalistes que pour nos astronomes : huit Cosaques furent commandés aussitôt pour accompagner MM. Bernizet, Mongès et Receveur ; la santé de M. Lamanon n'était pas encore assez affermie pour qu'il pût entreprendre un pareil voyage. On n'en avait peut-être jamais fait, pour les sciences, d'aussi pénible ; et aucun des savans, soit Anglais, soit Allemands ou Russes, qui avaient voyagé au Kamtschatka, n'avait tenté une entreprise aussi difficile. L'aspect de la montagne me la faisait croire inaccessible ; on



n'y apercevait aucune verdure, mais seulement un roc vif, et dont le talus était extrêmement roide. Nos intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre ces obstacles. Les Cosaques étaient chargés de leur bagage, qui consistait en une tente, différentes fourrures, et des vivres dont chacun s'était pourvu pour quatre jours. L'honneur de porter les baromètres, les thermomètres, les acides, et les autres objets propres aux observations, fut réservé aux naturalistes eux-mêmes, qui ne pouvaient confier à d'autres ces fragiles instrumens : leurs guides d'ailleurs ne devaient les conduire qu'au pied du pic ; un préjugé, aussi ancien peut-être que le Kamtschatka, faisant croire aux Kamtschadales et aux Russes qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer tous ceux qui auront la témérité d'y monter. Ils se flattaient sans doute que nos physiciens s'arrêteraient comme eux au pied du volcan ; et quelques coups d'eau-de-vie qu'on leur avait donnés avant le départ, leur avaient inspiré vraisemblablement ce tendre intérêt pour eux : ils partirent gaîment avec cet espoir. La

première station fut au milieu des bois , à six lieues du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. On avait toujours voyagé sur un terrain peu difficile , couvert de plantes , et d'arbres dont le plus grand nombre était de l'espèce des bouleaux ; les sapins qui s'y trouvaient étaient rabougris et presque nains : une de ces espèces porte des pommes de pin dont les graines ou petites noix sont bonnes à manger ; et de l'écorce du bouleau découle une liqueur fort saine et assez agréable, que les Kamtschadales ont soin de recevoir dans des vases, et dont ils font un très-grand usage. Des baies de toute espèce, rouges et noires , de toutes les nuances , s'offraient aussi sous les pas des voyageurs ; leur saveur est généralement un peu acide , mais le sucre les rend fort agréables. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit, avec une promptitude inconnue aux peuples accoutumés à passer leur vie sous des toits. On prit de grandes précautions pour que le feu ne s'étendît point aux arbres de la forêt : des coups de bâton sur le dos des Cosaques n'auraient

pu expier une faute aussi grave, parce que le feu met en fuite toutes les zibelines. Après un pareil accident on n'en trouve plus pendant l'hiver, qui est la saison de la chasse; et comme la peau de ces animaux est la seule richesse du pays; celle qu'on donne en échange de toutes les denrées dont on a besoin, celle qui doit solder le tribut annuel dû à la couronne, on sent l'énormité d'un crime qui prive les Kamtschadales de tous ces avantages. Aussi les Cosaques eurent-ils le plus grand soin de couper l'herbe autour du foyer, et de creuser, avant le départ, un trou profond pour recevoir les charbons qu'ils étouffèrent en les couvrant de terre arrosée de beaucoup d'eau. On n'aperçut dans cette journée d'autre quadrupède qu'un lièvre, presque blanc; on ne vit ni ours, ni algali, ni renne, quoique ces animaux soient très-communs dans le pays. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage: il avait beaucoup neigé pendant la nuit; et, ce qui était pis encore, un brouillard épais couvrait la montagne du volcan, dont nos physiciens n'atteignirent le pied qu'à trois heures du

ve, parce  
s les zibe-  
t on n'en  
qui est la  
la peau de  
e du pays,  
de toutes  
celle qui  
à la cou-  
crime qui  
s ces avan-  
t-ils le plus  
autour du  
départ, un  
s charbons  
nt de terre  
a n'aperçut  
uadrupède  
n ne vit ni  
ue ces ani-  
as le pays.  
u jour, on  
beaucoup  
ui était pis  
ouvrait la  
physiciens  
heures du

soir. Leurs guides s'arrêtèrent, suivant leur convention, dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale; ils dressèrent leurs tentes et allumèrent du feu. Cette nuit de repos était bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. MM. Bernizet, Mongès et Receveur, commencèrent à gravir à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi sur le bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. Ils avaient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentaient des précipices très-dangereux. Toutes les substances dont cette montagne est composée, sont des laves plus ou moins poreuses et presque dans l'état de ponce; ils rencontrèrent, sur le sommet, des matières gypseuses et des cristallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles du pic de Ténériffe; et généralement les schorls qu'ils trouvèrent, et toutes les autres pierres, nous parurent inférieures en beauté à celles de cet ancien volcan, qui n'a pas été en éruption depuis un siècle, tandis que celui-ci a jeté des

matières en 1778, pendant le séjour du capitaine Clerke dans la baie d'Avatscha. Ils rapportèrent cependant quelques morceaux de chrysolithe assez beaux; mais ils essayèrent un si mauvais temps, et ils parcoururent un chemin si difficile, qu'on doit être fort étonné qu'ils aient pu ajouter de nouveaux poids à ceux des baromètres, des thermomètres et de leurs autres instrumens : leur horizon n'eut jamais plus d'une portée de fusil d'étendue, excepté pendant quelques minutes seulement, durant lesquelles ils aperçurent la baie d'Avatscha, et nos frégates qui, de cette élévation, leur paraissaient moins grosses que de petites pirogues. On pouvait calculer que nos voyageurs avaient monté à environ quinze cents toises, hauteur prodigieuse relativement aux difficultés qu'ils eurent à vaincre. Mais ils furent si contrariés par les brouillards, qu'ils se déterminèrent à recommencer cette course le lendemain, si le temps était plus favorable : les difficultés n'avaient qu'accru leur zèle; ils descendirent la montagne avec cette courageuse résolution, et arrivèrent à leurs tentes. La nuit étant commencée,

leurs guides avaient déjà fait des prières pour eux, et avalé une partie des liqueurs qu'ils ne croyaient plus nécessaires à des morts. Le lieutenant, informé, au retour, de cette précipitation, fit donner aux plus coupables cent coups de bâton, qui leur furent comptés avant que nous en fussions instruits et qu'il nous eût été possible de demander grâce. La nuit qui suivit ce voyage fut affreuse; la neige redoubla, il en tomba plusieurs pieds d'épaisseur en quelques heures: il ne fut plus possible de songer à l'exécution du plan de la veille, et on arriva le soir même au village de Saint-Pierre et Saint-Paul, après un trajet de huit lieues, moins fatigant au retour par la pente naturelle du terrain.

Pendant que nos lithologues et nos astronomes employaient si bien leur temps, nous remplissions d'eau nos futailles, notre cale de bois, et nous coupions et faisons sécher du foin pour les bestiaux que nous attendions, car il ne nous restait plus qu'un seul mouton. Le lieutenant avait écrit à M. Kasloff pour le prier de rassembler le plus de bœufs qu'il pourrait; il calculait avec douleur qu'il nous

était impossible d'attendre ceux que les ordres du gouverneur faisaient sans doute venir de Verkhnei, parce que le trajet en devait être de six semaines. L'indifférence des habitans du Kamtschatka pour les troupeaux n'a pas permis de les voir se multiplier dans la partie méridionale de cette presque île, où, avec quelques soins, on pourrait en avoir autant qu'en Irlande. L'herbe la plus fine et la plus épaisse s'élève dans des prairies naturelles à plus de quatre pieds; et l'on pourrait y faucher une immense quantité de fourrages pour l'hiver, qui dure sept à huit mois dans ce climat. Mais les Kamtschadales sont incapables de pareils soins; il faudrait des granges, des écuries vastes et à l'abri du froid: il leur paraît plus commode de vivre du produit de la chasse, et surtout du saumon, qui, tous les ans, dans la même saison, vient, comme la manne du désert, remplir leurs filets, et leur assure la subsistance de l'année. Les Cosaques et les Russes, plus soldats que cultivateurs, ont adopté ce même régime. Le lieutenant et le sergent avaient seuls de petits jardins remplis de pommes de



terre et de navets : leurs exhortations, leur exemple , ne pouvaient influer sur leurs compatriotes , qui mangeaient cependant très-volontiers des pommes de terre , mais qui n'auraient pas voulu, pour s'en procurer, se livrer à un autre genre de travail qu'à celui de les arracher , si la nature les leur avait offertes spontanément dans les champs, comme la saranne , l'ail, et surtout les baies, dont ils font des boissons agréables, et des confitures qu'ils réservent pour l'hiver. Nos graines d'Europe s'étaient très-bien conservées : nous en avons donné une grande quantité à M. Schmaleff, au lieutenant et au sergent ; nous espérons apprendre un jour qu'elles auront parfaitement réussi. Au milieu de ces travaux , il nous restait du temps pour nos plaisirs ; et nous fîmes différentes parties de chasse sur les rivières d'Avatscha et de Paratounka ; car notre ambition était de tuer des ours , des rennes , ou des algalis : il fallut cependant nous contenter de quelques canards ou sarcelles, qui ne valaient pas les courses longues et pénibles que nous faisons pour un si chétif gibier. Nous fûmes plus heureux



par nos amis les Kamtschadales ; ils nous apportèrent, pendant notre séjour, quatre ours, un algali et un renne, avec une telle quantité de plongeons et de macareux, que nous en distribuâmes à tous nos équipages, qui étaient déjà lassés de poisson. Un seul coup de filet que nous donnions très-près de nos frégates, aurait suffi à la subsistance de six bâtimens : mais les espèces de poissons étaient peu variées ; nous ne prîmes guère que de petites morues, des harengs, des pilles, et des saumons. Je donnai ordre d'en saler quelques barriques seulement, parce qu'on me représenta que tous ces poissons étaient si petits et si tendres, qu'ils ne résisteraient pas à l'activité corrosive du sel, et qu'il valait mieux conserver ce sel pour les cochons que nous trouverions sur les îles de la mer du Sud. Pendant que nous passions des jours qui nous paraissaient si doux après les fatigues de l'exploration que nous venions de faire des côtes de l'Oku-Jesso et de la Tartarie, M. Kasloff s'était mis en route pour le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul ; mais il voyageait lentement, parce qu'il voulait

tout observer, et que son voyage avait pour objet d'établir dans cette province la meilleure administration possible. Il savait qu'on ne peut former à cet égard un plan général qu'après avoir examiné les productions d'un pays, et celles dont une culture soignée et relative au climat le rend susceptible. Il voulait aussi connaître les pierres, les minéraux, et généralement toutes les substances du sol de la province. Ses observations l'avaient retenu quelques jours aux Eaux-chaudes qui sont à vingt lieues de Saint-Pierre et Saint-Paul; il en rapporta différentes pierres et autres matières volcaniques, avec une gomme que M. Mongès soumit à l'analyse: il dit fort honnêtement, en arrivant, qu'ayant appris par les papiers publics que plusieurs naturalistes habiles avaient été embarqués sur nos frégates, il avait voulu profiter de cette circonstance heureuse, pour connaître les différentes substances de la presque île du Kamtschatka, et s'instruire ainsi lui-même. Les politesses de M. Kasloff, ses procédés, étaient absolument les mêmes que ceux des habitans les mieux élevés des grandes villes d'Europe; il parlait fran-

çais ; il avait des connaissances sur tout ce qui faisait l'objet de nos recherches , tant en géographie qu'en histoire naturelle nous étions surpris qu'on eût placé au bout du monde , dans un pays si sauvage , un officier d'un mérite qui eût été distingué chez toutes les nations de l'Europe. Il est aisé de sentir que des liaisons même d'intimité durent bientôt s'établir entre le colonel Kasloff et nous. Le lendemain de son arrivée , il vint dîner à mon bord , avec M. Schmaleff et le curé de Paratounka ; je le fis saluer de treize coups de canon. Nos visages , qui annonçaient une meilleure santé que celle même dont nous jouissions à notre départ d'Europe , le surprirent extrêmement ; je lui dis que nous la devons un peu à nos soins , et beaucoup à l'abondance où nous étions dans son gouvernement. M. Kasloff parut partager notre heureuse situation ; mais il nous témoigna la plus vive douleur de l'impossibilité où il était de rassembler plus de sept bœufs avant l'époque de notre départ , qui était trop prochain pour songer à en faire venir de la rivière du Kamtschatka , distante de cent lieues de Saint-

Pierre et Saint-Paul. Il attendait depuis six mois le bâtiment qui devait apporter d'Okhotsk des farines et les autres provisions nécessaires à la garnison de cette province, et il présumait avec chagrin que ce bâtiment devait avoir essuyé quelque malheur : la surprise où nous étions de n'avoir reçu aucune lettre diminua, lorsque nous apprîmes de lui que, depuis son départ d'Okhotsk, il n'en avait reçu aucun courrier : il ajouta qu'il allait y retourner par terre, en côtoyant la mer d'Okhotsk, voyage presque aussi long ou du moins plus difficile que celui d'Okhotsk à Pétersbourg.

Le gouverneur dina le lendemain avec toute sa suite à bord de l'Astrolabe ; il y fut également salué de treize coups de canon : mais il nous pria avec instance de ne plus faire de compliment, afin que nous pussions nous voir à l'avenir avec plus de liberté et de plaisir.

Il nous fut impossible de faire accepter au gouverneur le prix des bœufs : nous eûmes beau représenter qu'à Manille nous avions acquitté toutes nos dépenses, malgré l'étroite alliance de la France avec l'Espagne ; M. Kasloff nous dit que le gouver-

nement russe avait d'autres principes , et que son regret était d'avoir aussi peu de bestiaux à sa disposition. Il nous invita , pour le jour suivant , à un bal qu'il voulut donner , à notre occasion , à toutes les femmes , tant kamtschadales que russes , de Saint-Pierre et Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse , elle était au moins extraordinaire : treize femmes , vêtues d'étoffes de soie , dont dix kamtschadales avec de gros visages , de petits yeux et des nez plats , étaient assises sur des bancs autour de l'appartement ; les Kamtschadales avaient , ainsi que les Russes , des mouchoirs de soie qui leur enveloppaient la tête , à peu près comme les portent les femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes , dont les airs sont très-agréables , et qui ressemblent beaucoup à la cosaque qu'on a dansée à Paris il y a peu d'années. Les danses kamtschadales leur succédèrent ; elles ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires du fameux tombeau de Saint-Médard : il ne faut que des bras , des épaules , et presque point de jambes , aux danseurs de cette partie de l'Asie ; les

danseuses kamtschadales , par leurs convulsions et leurs mouvemens de contraction , inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs ; il est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses , qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvemens. Leur fatigue est telle pendant cet exercice , qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur , et restent étendues par terre , sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps parfument l'appartement d'une odeur d'huile et de poisson , à laquelle des nez européens sont trop peu accoutumés pour en sentir les délices. Comme les danses de tous les peuples ont toujours été imitatives , et qu'elles ne sont en quelque sorte que des pantomimes , je demandai ce qu'avaient voulu exprimer deux de ces femmes qui venaient de faire un exercice si violent. On me répondit qu'elles avaient figuré une chasse d'ours : la femme qui se roulait à terre représentait l'animal ; et l'autre , qui tournait autour d'elle , le chasseur : mais les ours , s'ils parlaient et voyaient une pa-

reille pantomime, auraient beaucoup à se plaindre d'être si grossièrement imités. Cette danse, presque aussi fatigante pour les spectateurs que pour les acteurs, était à peine finie, qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courrier d'Okhotsk; il était chargé d'une grosse malle remplie de nos paquets. Le bal fut interrompu, et chaque danseuse renvoyée avec un verre d'eau-de-vie, digne rafraîchissement de ces Terpsichores. M. Kasloff s'apercevant de l'impatience où nous étions d'apprendre des nouvelles de tout ce qui nous intéressait en Europe, nous pria avec instance de ne pas différer ce plaisir. Il nous établit dans sa chambre, et se retira pour ne pas gêner l'épanchement des divers sentimens dont nous pouvions être affectés, suivant les nouvelles que chacun de nous recevrait de sa famille ou de ses amis. Elles furent heureuses pour tous, mais plus particulièrement pour moi, qui, par une faveur à laquelle je n'osais aspirer, avais été promu au grade de chef d'escadre. Les complimens que chacun s'empressait de me faire parvinrent bientôt à M. Kasloff, qui voulut célébrer cet événement par le



bruit de toute l'artillerie de sa place ; je me rappellerai , toute ma vie , avec l'émotion la plus vive , les marques d'amitié et d'affection que je reçus de lui dans cette occasion. Je n'ai point passé avec ce gouverneur un instant qui ne fût marqué par quelques traits de bonté ou d'attention ; et il est inutile de dire que, depuis son arrivée , tous les habitans du pays chassaient ou pêchaient pour nous ; nous ne pouvions suffire à consommer tant de provisions. Il y joignait des présens de toute espèce pour M. de Langle et pour moi ; nous fûmes forcés d'accepter un traîneau de Kamtschadales pour la collection des curiosités du roi , et deux aigles royaux pour la ménagerie , ainsi que beaucoup de zibelines. Nous lui offrîmes , à notre tour , ce que nous imaginions pouvoir lui être utile ou agréable ; mais nous n'étions riches qu'en effets de traite pour des sauvages , et nous n'avions rien qui fût digne de lui. Nous le priâmes d'accepter la relation du troisième voyage de Cook , qui paraissait lui faire grand plaisir ; il avait à sa suite presque tous les personnages que l'éditeur a mis sur la scène , M. Schmaleff , le bon curé



de Paratounga , le malheureux Ivaschkin ; il leur traduisait tous les articles qui les regardaient , et ils répétaient , à chaque fois , que tout était de la plus exacte vérité. Le sergent seul qui commandait alors au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul était mort ; les autres jouissaient de la meilleure santé , et habitaient encore le pays , excepté le major Behm , qui était retourné à Pétersbourg , et Port , qui résidait à Irkoutsk. Je témoignai à M. Kasloff ma surprise de trouver le vieillard Ivaschkin au Kamtschatka , les relations anglaises annonçant qu'il avait enfin obtenu la permission d'aller habiter Okhotsk. Nous ne pûmes nous empêcher de prendre le plus vif intérêt à cet infortuné , en apprenant que son seul délit consistait dans quelques propos indiscrets tenus sur l'impératrice Élisabeth , au sortir d'une partie de table , où le vin avait égaré sa raison ; il était alors âgé de moins de vingt ans , officier aux gardes , d'une famille distinguée de Russie , d'une figure aimable que le temps ni les malheurs n'ont pu changer : il fut dégradé , envoyé en exil au fond du Kamtschatka , après avoir reçu le knout et avoir eu les

marines fendues. L'impératrice Catherine, dont les regards s'étendent jusque sur les victimes des règnes qui ont précédé le sien, a fait grâce depuis plusieurs années à cet infortuné : mais un séjour de plus de cinquante ans au milieu des vastes forêts du Kamtschatka, le souvenir amer du supplice honteux qu'il a subi, peut-être un secret sentiment de haine pour une autorité qui a si cruellement puni une faute que les circonstances pouvaient excuser ; ces divers motifs l'ont rendu insensible à cet acte tardif de justice, et il se proposait de mourir en Sibérie. Nous le priâmes d'accepter du tabac, de la poudre, du plomb, du drap, et généralement tout ce que nous jugions lui être utile : il avait été élevé à Paris, il entendait encore un peu le français, et il retrouva beaucoup de mots pour nous exprimer sa reconnaissance. Il aimait M. Kasloff comme son père, il l'accompagnait dans son voyage par affection ; et ce bon gouverneur avait pour lui des égards bien propres à opérer dans son âme l'entier oubli de ses malheurs. Il nous rendit le service de nous faire connaître le tombeau de M. de la Croyère, qu'il

avait vu enterrer au Kamtschatka en 1741. Nous y attachâmes l'inscription suivante, gravée sur le cuivre, et composée par M. Dagelet, membre, comme lui, de l'académie des sciences :

Ci-gît Louis de l'Isle de la Croyère, de l'académie royale des sciences de Paris, mort en 1741, au retour d'une expédition faite par ordre du czar pour reconnaître les côtes d'Amérique; astronome et géographe, émule de deux frères célèbres dans les sciences, il mérita les regrets de sa patrie. En 1786, M. le comte de la Pérouse, commandant les frégates du roi Boussole et l'Astrolabe, consacra sa mémoire en donnant son nom à une île, près des lieux où ce savant avait abordé.

Nous demandâmes aussi à M. Kasloff la permission de faire graver sur une plaque du même métal l'inscription du tombeau du capitaine Clerke, qui n'était que tracée au pinceau sur le bois, matière trop destructible pour perpétuer la mémoire d'un navigateur si estimable. Le gouverneur eut la bonté d'ajouter aux permissions qu'il nous donna, la promesse

de faire élever incessamment un monument plus digne de ces deux hommes célèbres , qui ont succombé dans leurs pénibles travaux , à une grande distance de leur patrie. Nous apprîmes de lui que M. de la Croÿère s'était marié à Tobolsk , et que sa postérité y jouissait de beaucoup de considération. L'histoire des navigations de Behring et du capitaine Tschirikow était parfaitement connue de M. Kasloff : il nous dit , à cette occasion , qu'il avait laissé à Okhotsk M. Billings , chargé par l'Etat de faire construire deux bâtimens pour continuer les découvertes des Russes dans les mers du Nord. Il avait donné des ordres pour que tous les moyens dont il pouvait disposer fussent employés afin d'accélérer cette expédition ; mais son zèle , sa bonne volonté , son extrême désir de remplir les vues de l'impératrice , ne pouvaient vaincre les obstacles qui devaient se rencontrer dans un pays presque aussi brut qu'il l'était le premier jour de sa découverte , et où la rigueur du climat suspend les travaux pendant plus de huit mois de l'année. Il sentait qu'il eût été plus économique , et beaucoup plus

en 1741.  
suivante,  
osée par  
i, de l'a-

e, de l'a-  
, mort en  
te par or-  
es d'Amé-  
le de deux  
mérita les  
ompte de la  
Bous-  
re en don-  
eux où ce

Kasloff  
sur une  
tion du  
i n'était  
matière  
la mé-  
ble. Le  
ter aux  
romesse

prompt , de faire partir M. Billings d'un port de la Baltique , où il aurait pu pourvoir à tous ses besoins pour plusieurs années.

Nous levâmes le plan de la baie d'Avatscha , ou , pour mieux dire , nous vérifiâmes celui des Anglais , qui est fort exact , et M. Bernizet en fit un dessin très-élégant , qu'il pria le gouverneur d'accepter ; M. Blondela lui offrit aussi une copie de la vue de l'ostrog , et MM. les abbés Mongès et Receveur lui firent présent d'une petite boîte d'acides , pour l'analyse des eaux et la connaissance des différentes substances dont le sol du Kamtschatka est composé. La chimie et la minéralogie n'étaient pas des sciences étrangères à M. Kasloff ; il avait un goût particulier pour les travaux chimiques : mais il nous dit , par une raison dont l'évidence est bien aisée à sentir , qu'avant de s'occuper des minéraux d'un pays inculte , le premier soin d'une administration sage et éclairée devait tendre à procurer du pain à ses habitans , en accoutumant les indigènes à la culture. La végétation du terrain annonçait une grande fertilité , et il ne doutait pas qu'à défaut du blé-froment , qui pouvait ne pas

germer à cause du froid, le seigle ou l'orge, du moins, ne donnassent d'abondantes récoltes. Il nous fit remarquer la beauté de plusieurs petits champs de pommes de terre, dont les graines étaient venues d'Irkoutsk depuis quelques années; et il se proposait d'adopter des moyens doux, mais certains, pour rendre cultivateurs les Russes, les Cosaques et les Kamtschadales. La petite vérole en 1769 a diminué des trois quarts le nombre des individus de cette nation, qui est réduite aujourd'hui, dans toute la presque île, à moins de quatre mille indigènes; et elle disparaîtra bientôt entièrement par le mélange continu des Russes et des Kamtschadales, qui se marient fréquemment ensemble. Une race de métis, plus laborieux que les Russes, qui ne sont propres qu'à être soldats, beaucoup plus forts et d'une forme moins disgraciée de la nature que les Kamtschadales, naîtra de ces mariages et succédera aux anciens habitans. Les naturels ont déjà abandonné les yourtes dans lesquelles ils se terraient, comme des blaireaux, pendant tout l'hiver, et où ils respiraient un air infect qui occa-

sionait beaucoup de maladies. Les plus riches d'entre eux construisent aujourd'hui des isbas ou maisons de bois , à la manière des Russes : elles ont absolument la même forme que les chaumières de nos paysans ; elles sont divisées en trois petites chambres ; un poêle en brique les échauffe , et y entretient une chaleur de plus de trente degrés , insupportable aux personnes qui n'en ont pas l'habitude. Les autres passent l'hiver , comme l'été , dans des balagans , qui sont des espèces de colombiers de bois , couverts en chaume , élevés sur des piquets de douze à treize pieds de hauteur , et où les femmes , ainsi que les hommes , montent par des échelles très-difficiles. Mais bientôt ces derniers bâtimens disparaîtront ; les Kamtschadales ont l'esprit imitatif , ils adoptent presque tous les usages de leurs vainqueurs : les femmes sont déjà coiffées et presque entièrement vêtues à la manière des Russes , dont la langue prévaut dans tous les ostrogs ; ce qui est fort heureux , parce que chaque village kamtschadale avait un jargon différent , et les habitans d'un hameau n'entendaient pas ceux du ha-



meau voisin. On peut dire à la louange des Russes que , quoiqu'ils aient établi dans ces âpres climats un gouvernement despotique, il est tempéré par des principes de douceur et d'équité qui en rendent les inconvéniens nuls. Les Russes n'ont pas de reproches d'atrocité à se faire, comme les Anglais au Bengale , et les Espagnols au Mexique et au Pérou. L'impôt qu'ils lèvent sur les Kamtschadales est si léger , qu'il ne peut être considéré que comme un tribut de reconnaissance envers la Russie ; et le produit d'une demi-journée de chasse acquitte l'impôt d'une année. On est surpris de voir dans ces chaumières, plus misérables à la vue que celles du hameau le plus pauvre de nos pays de montagnes , une circulation d'espèces qui paraît d'autant plus considérable , qu'elle n'existe que parmi un petit nombre d'habitans ; ils consomment si peu d'effets de Russie et de Chine , que la balance du commerce est absolument en leur faveur , et qu'il faut nécessairement leur payer en roubles l'excédant de ce qui leur est dû. Les pelleteries , au Kamtschatka , sont à un prix beaucoup plus haut qu'à Canton ;



ce qui prouve que , jusqu'à présent , les marchés de Kiatcha ne se sont pas ressentis des avantages du nouveau débouché qui s'est ouvert en Chine : les marchands chinois ont eu sans doute l'adresse de faire écouler ces pelleteries d'une manière insensible , et de se procurer ainsi des richesses immenses ; car , à Macao , ils nous achetèrent pour le prix modique de dix piastres ce qui en valait cent vingt à Pékin. Une peau de loutre vaut à Saint-Pierre et Saint-Paul trente roubles ; une de zibeline , trois ou quatre : le prix des renards ne peut être fixé ; je ne parle pas des renards noirs , qui sont trop rares pour être comptés , et qu'on vend plus de cent roubles. Les gris et blancs varient depuis deux jusqu'à vingt roubles , suivant qu'ils approchent plus du noir ou du roux : ces derniers ne diffèrent de ceux de France que par la douceur et le fourré de leur poil.

Les Anglais , qui , par l'heureuse constitution de leur compagnie , peuvent laisser au commerce particulier de l'Inde toute l'activité dont il est susceptible , avaient envoyé , l'année dernière , un petit bâtiment au Kamtschatka ; il était expédié par

une maison du Bengale , et commandé par le capitaine Peters , qui fit remettre au colonel Kasloff une lettre en français , dont il m'a donné lecture : il demandait , au nom de l'étroite alliance qui règne en Europe entre les deux couronnes , la permission de commercer au Kamtschatka , en y apportant les divers effets de l'Inde et de la Chine , tant en étoffes qu'en sucre , thé , arack , et il offrait de recevoir en paiement les pelleteries du pays. M. Kasloff était trop éclairé pour ne pas sentir qu'une pareille proposition était ruineuse pour le commerce de la Russie , qui vendait avec un grand bénéfice ces mêmes objets aux Kamtschadales , et qui en faisait un plus grand encore sur les peaux que les Anglais voulaient exporter ; mais il savait aussi que certaines permissions limitées ont quelquefois été données , au détriment de la métropole , pour l'accroissement d'une colonie , qui enrichit ensuite la mère-patrie , lorsqu'elle est parvenue au degré où elle n'a plus besoin du commerce étranger : ces considérations avaient empêché M. Kasloff de décider la question ; et il avait permis que les An-

glais fissent passer cette proposition à la cour de Pétersbourg. Il sentait cependant que , quand même leur demande serait accordée , le pays consommait trop peu d'effets de l'Inde et de la Chine , et trouvait un débouché de pelleteries trop avantageux dans les marchés de Kiatcha , pour que les négocians du Bengale pussent suivre avec profit cette spéculation. D'ailleurs, le bâtiment même qui avait apporté cette ouverture de commerce , fit naufrage sur l'île de Cuivre , peu de jours après sa sortie de la baie d'Avatscha , et il ne s'en sauva que deux hommes , auxquels je parlai et fis fournir des habillemens dont ils avaient le plus grand besoin : ainsi les vaisseaux du capitaine Cook et les nôtres sont les seuls , jusqu'à présent , qui aient abordé heureusement dans cette partie de l'Asie. Je donnerais des détails plus particuliers sur le Kamtschatka , si les ouvrages de Coxe et ceux de Steller laissaient quelque chose à désirer. L'éditeur du *troisième Voyage du capitaine Cook* a puisé dans ces sources , et a rappelé avec intérêt tout ce qui est relatif à ce pays , sur lequel on a déjà beaucoup plus écrit que sur plusieurs

provinces intérieures de l'Europe , et qui, pour le climat et les productions du sol , peut et doit être comparé à la côte de Labrador des environs du détroit de Belle-Ile ; mais les hommes , comme les animaux , y sont très-différens : les Kamtschadales m'ont paru être les mêmes peuples que ceux de la baie de Castries , sur la côte de Tartarie ; leur douceur, leur probité est la même , et leurs formes physiques sont très-peu différentes ; ainsi ils ne doivent pas plus être comparés aux Eskimaux , que les zibelines aux martres du Canada. La baie d'Avatscha est certainement la plus belle , la plus commode , la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du monde ; l'entrée en est étroite , et les bâtimens seraient forcés de passer sous le canon des forts qu'on pourrait y établir ; la tenue y est excellente , le fond est de vase ; deux ports vastes , l'un sur la côte de l'est et l'autre sur celle de l'ouest , pourraient recevoir tous les vaisseaux de la marine de France et d'Angleterre. Les rivières d'Avatscha et de Paratounga ont leur embouchure dans cette baie ; mais elles sont embarrassées

de bancs , et l'on ne peut y entrer qu'à la pleine mer. Le village de Saint-Pierre et Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme , forme derrière ce village un petit port, fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtimens désarmés peuvent passer l'hiver : l'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises ; et la nature ne peut rien offrir de plus sûr et de plus commode. C'est sur le bord de ce bassin que M. Kasloff se propose de tracer le plan d'une ville , qui sera quelque jour la capitale du Kamtschatka , et peut-être le centre d'un grand commerce avec la Chine , le Japon , les Philippines et l'Amérique. Un vaste étang d'eau douce est situé au nord de l'emplacement de cette ville projetée ; et à trois cents toises seulement , coulent divers petits ruisseaux dont la réunion très-facile procurerait à ce terrain toutes les commodités nécessaires à un grand établissement. M. Kasloff connaissait le prix de ces avantages ; mais « avant tout , répétait-il cent fois , il faut du pain et des bras , et nous en avons bien peu. » Il

avait cependant donné des ordres qui annonçaient une prochaine réunion de divers ostrogs à celui de Saint-Pierre et Saint-Paul, où il se proposait de faire bâtir incessamment une église. La religion grecque a été établie parmi les Kamtschadales sans persécution, sans violence, et avec une extrême facilité. Le curé de Paratounka est fils d'un Kamtschadale et d'une Russe; il débite ses prières et son catéchisme avec une bonhomie qui est fort du goût des indigènes : ceux-ci reconnaissent ses soins par des offrandes ou des aumônes, mais ils ne lui payent point de dîmes. Le rit grec permet aux prêtres de se marier, d'où l'on peut conclure que les curés en ont de meilleures mœurs; je les crois fort ignorans, et il m'est impossible de supposer qu'ils puissent de long-temps avoir besoin de plus de science. La fille, la femme, la sœur du curé, étaient de toutes les femmes celles qui dansaient le mieux, et elles paraissaient jouir de la meilleure santé. Ce bon prêtre savait que nous étions très-catholiques, ce qui nous valut une ample aspersion d'eau bénite, et il nous fit aussi baiser la croix qui était

portée par son clerc : ces cérémonies se passaient au milieu du village ; son presbytère était sous une tente , et son autel en plein air : mais sa demeure ordinaire est à Paratounka , et il n'était venu à Saint-Pierre et Saint-Paul que pour nous faire visite.

Il nous donna divers détails sur les Kuriles , dont il est aussi curé , et où il fait une tournée tous les ans. Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles , sur lesquels les auteurs ont beaucoup varié ; ainsi ils disent : la première , la deuxième , etc. , jusqu'à la vingt-unième ; cette dernière est celle qui termine les prétentions des Russes. D'après le rapport du curé , cette île pourrait être celle de Marikan ; mais je n'en suis pas très-certain , parce que le bon prêtre était fort diffus , et nous avions cependant un interprète qui entendait le russe comme le français : mais M. de Lesseps croyait que le curé ne s'entendait pas lui-même. Néanmoins voici les détails sur lesquels il n'a pas varié , et qu'on peut regarder comme à peu près certains. Des vingt-une îles qui appartiennent à la Rus-



sie, quatre seulement sont habitées : la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième, ces deux dernières pourraient n'être comptées que pour une, parce que les habitans de la treizième passent tous l'hiver sur la quatorzième, et reviennent sur la treizième passer l'été; les autres sont absolument inhabitées, et les insulaires n'y abordent en pirogue que pour la chasse des loutres et des renards. Plusieurs de ces dernières îles ne sont que des îlots ou de gros rochers, et l'on ne trouve du bois sur aucune. Les courans sont très-violens entre les îles, et à l'ouvert des canaux, dont quelques-uns sont embarrassés de roches à fleur d'eau. Le curé n'a jamais fait le voyage d'Avatscha aux Kuriles qu'en pirogue, que les Russes appellent *baidar*; et il nous a dit qu'il avait été plusieurs fois sur le point de faire naufrage, et surtout de mourir de faim, ayant été poussé hors de vue de terre: mais il est persuadé que son eau bénite et son étole l'ont préservé du danger. Les habitans réunis des quatre îles habitées forment au plus une population de quatorze cents personnes; ils sont très-velus, por-



tent de longues barbes , et ne vivent que de phoques , de poisson et de chasse ; ils viennent d'être dispensés , pour dix ans , de payer le tribut qu'ils doivent à la Russie , parce que les loutres sont devenues très-rares sur ces îles : au surplus , ils sont bons , hospitaliers , dociles , et ils ont tous embrassé la religion chrétienne. Les insulaires plus méridionaux , et indépendans , traversent quelquefois en pirogue les canaux qui les séparent des Kuriles russes , pour y échanger quelques marchandises du Japon contre des pelleteries. Ces îles font partie du gouvernement de M. Kasloff : mais comme il est très-difficile d'y aborder , et qu'elles sont peu intéressantes pour la Russie , il ne se proposait pas de les visiter ; et quoiqu'il regrettât d'avoir laissé à Bolcheretsk une carte russe de ces îles , il ne paraissait pas cependant y mettre beaucoup de confiance : il nous en marquait une si grande , que nous aurions bien voulu , à notre tour , lui communiquer les détails de notre campagne ; son extrême discrétion à cet égard mérite nos éloges.

Nous lui donnâmes néanmoins un petit

précis de notre voyage , et nous ne lui laissâmes pas ignorer que nous avions doublé le cap Horn, visité la côte du nord-ouest de l'Amérique , abordé à la Chine, aux Philippines, d'où nous étions arrivés au Kamtschatka. Nous ne nous permîmes pas] d'entrer dans d'autres détails; mais je l'assurai que , si la publication de notre campagne était ordonnée , je lui adresserais un des premiers exemplaires de notre relation : j'avais déjà obtenu la permission d'envoyer mon journal en France par M. de Lesseps, notre jeune interprète russe\*. Ma confiance dans M. Kasloff et dans le gouvernement de Russie ne m'aurait certainement laissé aucune inquiétude , si j'avais été obligé de remettre mes paquets à la poste; mais je crus rendre service à ma patrie , en procurant à M. de Lesseps l'occasion de connaître par lui-même les diverses provinces de l'empire de Russie, où vraisemblablement il remplacera un jour son père, notre consul général à

\* C'est lui qui a apporté en France une des parties les plus intéressantes du Voyage de la Pérouse.

Pétersbourg. M. Kasloff me dit obligeamment qu'il l'acceptait pour son aide-de-camp jusqu'à Okhotsk, d'où il lui faciliterait les moyens de se rendre à Pétersbourg, et que, dès ce moment, il faisait partie de sa famille. Une politesse si douce, si aimable, est plus vivement sentie qu'exprimée; elle nous faisait regretter le temps que nous avons passé dans la baie d'Avatscha pendant qu'il était à Bolcheretsk.

Le froid nous avertissait qu'il était temps de songer à partir; le terrain que nous avons trouvé, à notre arrivée le 7 septembre, du plus beau vert; était aussi jaune et aussi brûlé le 25 du même mois, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris; toutes les montagnes élevées de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer étaient couvertes de neige. Je donnai ordre de tout disposer pour le départ, et nous mîmes sous voiles le 29. M. Kasloff vint prendre congé de nous; et le calme nous ayant forcé de mouiller au milieu de la baie, il dîna à bord. Je l'accompagnai à terre avec M. de Langle et plusieurs officiers; il nous y donna un très-bon souper et un nouveau bal: le

lendemain , à la pointe du jour , les vents ayant passé au nord , je fis signal d'appareiller. Nous étions à peine sous voiles , que nous entendîmes un salut de toute l'artillerie de Saint-Pierre et Saint-Paul. Je fis rendre ce salut , qui fut renouvelé lorsque nous fûmes dans le goulet , le gouverneur ayant envoyé un détachement pour nous faire rendre les honneurs de départ à l'instant où nous passerions devant la petite batterie qui est au nord du fanal de l'entrée.

Nous ne pûmes quitter sans attendrissement M. de Lesseps , que ses qualités précieuses nous avaient rendu cher , et que nous laissions sur une terre étrangère au moment d'entreprendre un voyage aussi long que pénible. Nous emportâmes de ce pays le souvenir le plus doux , avec la certitude que dans aucune contrée , dans aucun siècle , on n'a jamais porté plus loin les égards et les soins de l'hospitalité.

---

---

Détails sommaires sur le Kamtschatka. — Indications pour entrer dans la baie d'Avatscha et en sortir sans risques. — Nous parcourons, sur le parallèle de 37° 30', un espace de trois cents lieues, pour chercher une terre découverte, dit-on, par les Espagnols en 1626. — Nous coupons la Ligne pour la troisième fois. — Nous avons connaissance des îles des Navigateurs, après avoir passé sur l'île du Danger de Byron. — Nous sommes visités par beaucoup de pirogues, nous faisons des échanges avec leurs équipages, et nous mouillons à l'île Maouna.

CE n'est point aux navigateurs étrangers que la Russie doit ses découvertes et ses établissemens sur les côtes de la Tartarie orientale, et sur celle de la presqu'île du Kamtschatka. Les Russes, aussi avides de pelleteries, que les Espagnols d'or et d'argent, ont, depuis très-long-temps, entrepris par terre les voyages les plus longs et les plus difficiles pour se procurer les précieuses dépouilles des zibelines, des renards et des loutres de mer : mais, plus

soldats que chasseurs, il leur a paru plus commode d'assujettir les indigènes à un tribut en les subjuguant, que de partager avec eux les fatigues de la chasse. Ils ne découvrirent la presqu'île du Kamtschatka que sur la fin du dernier siècle ; leur première expédition contre la liberté de ses malheureux habitans eut lieu en 1696. L'autorité de la Russie ne fut pleinement reconnue, dans toute la presqu'île, qu'en 1711 ; les Kamtschadales acceptèrent alors les conditions d'un tribut assez léger, et qui suffit à peine pour solder les frais d'administration : trois cents zibelines, deux cents peaux de renard gris ou rouge, quelques peaux de loutre, forment les revenus de la Russie dans cette partie de l'Asie, où elle entretient environ quatre cents soldats, presque tous Cosaques ou Sibériens, et plusieurs officiers qui commandent dans les différens districts.

La cour de Russie a changé plusieurs fois la forme du gouvernement de cette presqu'île ; celle que les Anglais y trouvèrent établie en 1778, n'exista que jusqu'en 1784 : le Kamtschatka devint, à cette époque une province du gouvernement d'Ok

hotsk , qui lui-même dépend de la cour souveraine d'Irkoutsk.

L'ostrog de Bolcheretsk , précédemment la capitale du Kamtschatka , où le major Behm faisait sa résidence à l'arrivée des Anglais , n'est commandé aujourd'hui que par un sergent , nommé Martinof. M. Kaborof , lieutenant , commande , comme on l'a dit , à Saint-Pierre et Saint-Paul ; le major Eléonoff , à Nijenei-Kamtschatka , ou ostrog du bas Kamtschatka ; Verhnei enfin , ou le haut Kamtschatka , est sous les ordres du sergent Momayeff. Ces divers commandans ne se doivent l'un à l'autre aucun compte ; ils rendent chacun le leur directement au gouverneur d'Okhotsk , qui a établi un officier-inspecteur , ayant grade de major , pour commander en particulier aux Kamtschadales , et les garantir , sans doute , des vexations présumées du gouvernement militaire.

Ce premier aperçu du commerce de ces contrées ferait connaître très-imparfaitement les avantages que la Russie retire de ses colonies à l'orient de l'Asie , si le lecteur ignorait qu'aux voyages par terre ont succédé des navigations dans l'est du



Kamtschatka, vers les côtes d'Amérique : celles de Behring et de Tschirikow sont connues de toute l'Europe. Après les noms de ces hommes célèbres par leurs expéditions et par les malheurs qui en ont été la suite, on peut compter d'autres navigateurs qui ont ajouté aux possessions de la Russie les îles Aleutiennes, les groupes plus à l'est connus sous le nom d'Oonolaska, et toutes les îles au sud de la presqu'île.

La dernière campagne du capitaine Cook a déterminé des expéditions encore plus à l'est ; mais j'ai appris, au Kamtschatka, que les indigènes du pays où ont abordé les Russes, s'étaient refusés jusqu'à présent à leur payer le tribut, et même à faire aucun commerce avec eux : ceux-ci vraisemblablement ont eu la maladresse de leur laisser connaître le dessein qu'ils avaient formé de les subjuguier ; et on sait combien les Américains sont fiers de leur indépendance et jaloux de leur liberté.

La Russie ne fait que très-peu de dépense pour étendre ses possessions : des négocians ordonnent des armemens à Okhotsk, où ils construisent, à frais im-



menses, des bâtimens de quarante-cinq à cinquante pieds de longueur, ayant un seul mât au milieu, à peu près comme nos cutters, et montés par quarante ou cinquante hommes, tous plus chasseurs que marins; ceux-ci partent d'Okhotsk au mois de juin, débouquent ordinairement entre la pointe de Lopatka et la première des Kuriles, dirigent leur route à l'est, et parcourent différentes îles pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'ils aient ou acheté aux naturels du pays, ou tué eux-mêmes, une assez grande quantité de loutres pour couvrir les frais de l'armement, et donner aux armateurs un profit au moins de cent pour cent pour leurs avances.

La Russie n'a encore formé aucun établissement à l'est du Kamtschatka : chaque bâtiment en fait un dans le port où il hiverne; et lorsqu'il part, il le détruit, ou le cède à quelque autre vaisseau de sa nation. Le gouvernement d'Okhotsk a grand soin d'ordonner aux capitaines de ces cutters de faire reconnaître l'autorité de la Russie par tous les insulaires qu'ils visitent, et il fait embarquer sur chaque

vaisseau une espèce d'officier des douanes, chargé d'imposer et de lever un tribut pour la couronne. On m'a rapporté qu'il devait partir incessamment un missionnaire d'Okhotsk pour prêcher la foi chez les peuples subjugués, et acquitter, en quelque sorte, par des biens spirituels, les compensations que leur doivent les Russes pour les tributs qu'ils ont imposés sur eux par le seul droit du plus fort.

On sait que les fourrures se vendent très-avantageusement à Kiatcha sur les frontières de la Chine et de la Russie ; mais ce n'est que depuis la publication de l'ouvrage de M. Coxe, que l'on connaît en Europe l'étendue de cet objet de commerce, dont l'importation et l'exportation se montent à plus de dix-huit millions de livres par an. On m'a assuré que vingt-cinq bâtimens, dont les équipages s'élèvent à environ mille hommes, tant Kamtschadales que Russes ou Cosaques, étaient envoyés cette année à la recherche des fourrures vers l'est du Kamtschatka ; ces bâtimens doivent être dispersés depuis la rivière de Cook jusqu'à l'île Behring : une longue expérience

leur a appris que les loutres ne fréquentent guère les latitudes plus septentrionales que les 60 degrés ; ce qui détermine à cet égard toutes les expéditions vers les parages de la presqu'île d'Alaska , ou plus à l'est , mais jamais au détroit de Behring, sans cesse obstrué de glaces qui ne fondent jamais.

Lorsque ces bâtimens reviennent , ils relâchent quelquefois à la baie d'Avatscha , mais ils font constamment leur retour à Okhotsk , où résident leurs armateurs , et les négocians qui vont directement commercer avec les Chinois , sur la frontière des deux empires. Comme les glaces permettent , dans tous les temps , d'entrer dans la baie d'Avatscha , les navigateurs russes y relâchent lorsque la saison est trop avancée pour qu'ils puissent arriver à Okhotsk avant la fin de septembre : un règlement très-sage de l'impératrice de Russie a défendu de naviguer dans la mer d'Okhotsk après cette époque , à laquelle commencent les ouragans et les coups de vent , qui ont occasioné sur cette mer de très-fréquens naufrages.

Les glaces ne s'étendent jamais , dans

la baie d'Avatscha, qu'à trois ou quatre cents toises du rivage ; il arrive souvent, pendant l'hiver, que les vents de terre font dériver celles qui embarrassent l'embouchure des rivières de Paratounka et d'Avatscha, et la navigation en devient alors praticable. Comme l'hiver est généralement moins rigoureux au Kamtschatka qu'à Pétersbourg et dans plusieurs provinces de l'empire de Russie, les Russes en parlent comme les Français de celui de Provence ; mais les neiges dont nous étions environnés dès le 20 septembre, la gelée blanche dont la terre était couverte tous les matins, et la verdure qui était aussi fanée que l'est celle des environs de Paris au mois de janvier, tout nous faisait sentir que l'hiver doit y être d'une rigueur insupportable pour les peuples méridionaux de l'Europe.

Nous étions cependant, à certains égards, moins frileux que les habitans, Russes ou Kamtschadales, de l'ostrog de Saint-Pierre et Saint-Paul ; ils étaient vêtus des fourrures les plus épaisses, et la température de l'intérieur de leurs isbas, dans lesquels ils ont toujours des poiles allumés, était

de 28 ou 30 degrés au-dessus de la glace : nous ne pouvions respirer dans un air aussi chaud, et le lieutenant avait le soin d'ouvrir ses fenêtres lorsque nous étions dans son appartement. Ces peuples se sont accoutumés aux extrêmes ; on sait que leur usage, en Europe comme en Asie, est de prendre des bains de vapeur dans des étuves, d'où ils sortent couverts de sueur, et vont ensuite se rouler sur la neige. L'ostrog de Saint-Pierre avait deux de ces bains publics, dans lesquels je suis entré avant qu'ils fussent allumés ; ils consistent en une chambre très-basse, au milieu de laquelle est un four bâti en pierre sèche, qu'on chauffe comme les fours destinés à cuire le pain ; sa voûte est entourée de bancs disposés en amphithéâtre, pour ceux qui veulent se baigner, de sorte que la chaleur est plus ou moins forte, suivant qu'on est placé sur un gradin supérieur ou inférieur : on jette de l'eau sur le sommet de la voûte, lorsqu'elle est rougie par le feu qui est dessous ; cette eau s'élève aussitôt en vapeurs, et excite la transpiration la plus abondante. Les Kamtschadales ont adopté cet usage, ainsi

que beaucoup d'autres, de leurs vainqueurs; et sous très-peu d'années, ce caractère primitif qui les distinguait des Russes d'une manière si marquée, sera entièrement effacé. Leur population n'excede pas aujourd'hui quatre mille âmes dans toute la presqu'île, qui s'étend cependant depuis le 51<sup>e</sup> degré jusqu'au 63<sup>e</sup>, sur une largeur de plusieurs degrés en longitude: ainsi l'on voit qu'il y a plusieurs lieues carrées par individu. Ils ne cultivent aucune production de la terre; et la préférence qu'ils ont donnée aux chiens sur les rennes pour le service des traîneaux, les empêche d'élever ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni poulains, ni veaux, parce que ces animaux seraient dévorés avant qu'ils eussent acquis des forces suffisantes pour se défendre. Le poisson est la base de la nourriture de leurs chiens d'attelage, qui font cependant jusqu'à vingt-quatre lieues par jour; on ne leur donne à manger que lorsqu'ils ont achevé leur course.

Le lecteur a déjà vu que cette manière de voyager n'est pas particulière aux Kamtschadales; les peuples de Tchoka,

et les Tartares de la baie de Castries, n'ont pas d'autres attelages. Nous avons un extrême désir de savoir si les Russes ont quelque connaissance de ces différens pays, et nous apprîmes de M. Kasloff que les bâtimens d'Okhotsk avaient aperçu plusieurs fois la pointe septentrionale de l'île qui est à l'embouchure du fleuve Amur, mais qu'ils n'y étaient jamais descendus, parce qu'elle est en-delà des limites des établissemens de l'empire de Russie sur cette côte.

La baie d'Avatscha ressemble beaucoup à celle de Brest; mais elle lui est infiniment supérieure par la qualité du fond, qui est de vase : son entrée est aussi plus étroite, et conséquemment plus facile à défendre. Nos lithologistes et nos botanistes ne rencontrèrent sur ses rivages que des substances extrêmement communes en Europe. On doit faire attention à deux bancs situés à l'est et à l'ouest de l'entrée de cette baie, et séparés par un large chenal pour le passage des vaisseaux; on est certain de les éviter, en laissant deux rochers isolés qui sont sur la côte de l'est, ouverts par la pointe du fanal, et en te



nant , au contraire , fermée par la côte de l'ouest , une grosse roche qu'on laisse à bâbord , et qui n'est séparée de la terre que par un canal de moins d'une encablure de largeur. Tous les mouillages de la baie sont également bons ; et l'on peut s'approcher plus ou moins de l'ostrog , selon le désir que l'on a de communiquer avec le village.

Les vents du nord qui nous étaient si favorables pour sortir de la baie d'Avatscha , nous abandonnèrent à deux lieues au large ; ils se fixèrent à l'ouest , avec une opiniâtreté et une violence qui ne me permirent pas de suivre le plan que je m'étais proposé , de reconnaître et de relever les Kuriles jusqu'à l'île Marikan. Les coups de vent et les orages se succédèrent si rapidement , que je fus obligé de mettre souvent à la cape à la misaine ; et je me trouvai écarté de la côte de quatre-vingts lieues. Je ne cherchai pas à lutter contre ces obstacles , parce que la reconnaissance de ces îles était peu importante , et je dirigeai ma route pour couper , par les 165° de longitude , le parallèle de 37° 30' , sur lequel quelques géographes ont placé une



grande île riche et bien peuplée , découverte, dit-on, en 1620, par les Espagnols. Il me paraissait que , parmi les différentes recherches qui m'étaient plutôt indiquées qu'ordonnées par mes instructions , celle-là méritait la préférence. Je n'atteignis le parallèle des 37° 30' que le 14 ; à minuit : nous avions vu , dans cette même journée , cinq ou six petits oiseaux de terre , de l'espèce des linots , se percher sur nos manœuvres ; et nous aperçûmes , le même soir , deux vols de canards ou de cormorans , oiseaux qui ne s'écartent presque jamais du rivage. Le temps était fort clair , et , sur l'une et l'autre frégate , des vigies furent constamment au haut des mâts. Une récompense assez considérable était promise à celui qui le premier apercevrait la terre : ce motif d'émulation était peu nécessaire ; chaque matelot enviait l'honneur de faire le premier une découverte qui , d'après ma promesse , devait porter son nom. Mais , malgré les indices certains du voisinage d'une terre , nous ne découvrîmes rien , quoique l'horizon fût très-étendu : je supposai que cette île devait être au sud , et que les vents violens qui

avaient récemment soufflé de cette partie , avaient écarté vers le nord les petits oiseaux que nous avons vus se poser sur nos agrès ; en conséquence, je fis route au sud jusqu'à minuit. J'ordonnai alors de gouverner à l'est , à très-petites voiles, attendant le jour avec la plus vive impatience. Il se fit, et nous vîmes encore deux petits oiseaux ; je continuai la route à l'est : une grosse tortue passa , le même soir , le long du bord. Le lendemain , en parcourant toujours le même parallèle vers l'est, nous vîmes un oiseau plus petit qu'un roitelet de France, perché sur le bras du grand hunier , et un troisième vol de canards : ainsi, à chaque instant , nos espérances étaient soutenues ; mais nous n'avions jamais le bonheur de les voir se réaliser.

Nous éprouvâmes, pendant cette recherche , un malheur trop réel : un matelot du bord de l'Astrolabe tomba à la mer en serrant le petit perroquet ; soit qu'il se fût blessé dans sa chute , ou qu'il ne sût pas nager , il ne reparut point , et tous nos soins pour le sauver furent inutiles.

Les indices de terre continuèrent le 18 et le 19, quoique nous eussions fait beau-

coup de chemin à l'est. On aperçut, chacun de ces jours, des vols de canards ou d'autres oiseaux de rivage; un soldat prétendit même avoir vu passer quelques brins de goémons: mais comme ce fait n'était soutenu d'aucun autre témoignage, nous rejetâmes unanimement son récit, en conservant cependant les plus fortes espérances de la découverte prochaine de quelque terre. A peine eûmes-nous atteint les 175° de longitude orientale, que tous les indices cessèrent; je continuai cependant la même route jusqu'au 22, à midi: mais à cette époque, j'ordonnai la route au sud, afin de trouver des mers plus tranquilles. Depuis notre départ du Kamtschatka, nous avons toujours navigué au milieu des plus grosses lames; un coup de mer avait même emporté notre petit canot, saisi sur le passe-avant, et avait jeté à bord plus de cent barriques d'eau. Ces contrariétés auraient à peine été remarquées, si, plus heureux, nous eussions rencontré l'île dont la recherche nous coûtait tant de fatigues, et qui certainement existe dans les environs de la route que nous avons parcourue: les indices de terre ont été

trop fréquens et d'une nature trop marquée, pour que nous puissions en douter. Je suis porté à croire que nous avons couru sur un parallèle trop septentrional ; et, si j'avais à recommencer cette recherche, je naviguerais en suivant le parallèle de 35°, depuis 160 jusqu'à 170° de longitude : c'est sur cet espace que nous aperçûmes le plus d'oiseaux de terre ; ils me paraissaient venir du sud, et avoir été poussés par la violence des vents qui avaient soufflé de cette partie. Le plan ultérieur de notre campagne ne me laissait pas le temps de vérifier cette conjecture, en faisant vers l'ouest le même chemin que nous venions de parcourir à l'est : les vents qui soufflent presque sans cesse de l'occident ne m'auraient pas permis de faire en deux mois le trajet que j'avais fait en huit jours. Je dirigeai ma navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes où les routes des Quiros, des Mendana, des Tasman, etc., sont croisées en tout sens par celles des navigateurs modernes ; et où chacun de ceux-ci a ajouté quelques îles nouvelles aux îles déjà connues, mais sur lesquelles la curiosité des Européens

avait à désirer des détails plus circonstanciés que ceux qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs. On sait que dans cette vaste partie du grand Océan équatorial , il existe une zone , de 12 à 15 degrés environ du nord au sud, et de 140 degrés de l'est à l'ouest , parsemée d'îles qui sont sur le globe terrestre ce qu'est la voie lactée dans le ciel. Le langage , les mœurs de leurs habitans ne nous sont plus inconnus , et les observations qui ont été faites par les derniers voyageurs nous permettent même de former des conjectures probables sur l'origine de ces peuples , qu'on peut attribuer aux Malais , comme celle de différentes colonies des côtes d'Espagne et d'Afrique , aux Phéniciens. C'est dans cet archipel que mes instructions m'ordonnaient de naviguer pendant la troisième année de notre campagne : la partie occidentale et méridionale de la nouvelle Calédonie , dont la côte orientale fut découverte par le capitaine Cook dans son second voyage ; les îles du sud de l'archipel des Arsacides , dont celles du nord avaient été reconnues par Surville ; la partie septentrionale des terres de la

Louisiade, que M. de Bougainville n'avait pu explorer, mais dont il avait, le premier, prolongé la côte du sud-est; tous ces points de géographie avaient principalement fixé l'attention du gouvernement, et il m'était enjoint d'en marquer les limites, et de les assujettir à des déterminations précises de latitude et de longitude. Les îles de la Société, celles des Amis, celles des Hébrides, etc., étaient connues et ne pouvaient plus intéresser la curiosité des Européens: mais, comme elles offraient des ressources en vivres, il m'était permis d'y relâcher suivant le besoin que j'en aurais; et l'on avait présumé, avec raison, qu'en sortant du Kamtschatka, j'aurais une bien petite provision de vivres frais, si nécessaires à la conservation de la santé des marins.

Il ne fut pas possible d'avancer assez rapidement au sud pour éviter un coup de vent qui souffla de cette partie le 23 octobre; la mer était extrêmement grosse, et nous fûmes obligés de passer la nuit à la cape à la misaine: les vents furent très-variables et les mers très-agitées jusqu'au 30° degré de latitude, parallèle que nous

atteignîmes le 29 octobre. Notre santé se trouva généralement affectée du passage trop rapide du froid au plus grand chaud; mais nous n'éprouvâmes que de légères incommodités qui n'obligèrent personne à garder le lit.

Le premier novembre, par  $26^{\circ} 27'$  de latitude nord, et  $175^{\circ} 38'$  de longitude occidentale, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux, entre autres des courlieux et des pluviers, espèces qui ne s'éloignent jamais de terre. Le temps était couvert et par grains : mais toutes les parties de l'horizon s'éclaircirent successivement, excepté vers le sud, où de gros nuages restaient constamment fixés; ce qui me fit croire qu'une terre pouvait se trouver dans cette aire de vent. Je fis suivre cette route : le 2, le 3 et le 4, nous continuâmes à voir des oiseaux; peu à peu les indices de terre cessèrent : mais il est vraisemblable que nous passâmes assez près de quelque île ou basse, dont nous n'eûmes point connaissance, et que le hasard offrira peut-être à un autre navigateur. Nous commençâmes alors à jouir d'un ciel pur, et il nous fut enfin possible d'obtenir des



longitudes par des distances de la lune au soleil , observations que nous n'avions pu faire depuis notre départ du Kamtschatka. Nous prîmes quelques dorades et deux requins , qui furent pour nous des mets délicieux , parce que nous étions tous réduits au lard salé , qui même commençait à se ressentir de l'influence des climats brûlans. Nous répétâmes les mêmes observations de distance les jours suivans, et la différence fut constamment la même. Nous avons enfin atteint le Tropicque , le ciel devenait plus beau , et notre horizon était très-étendu : nous n'aperçûmes aucune terre ; mais nous vîmes tous les jours des oiseaux de rivage qu'on ne rencontre jamais à une grande distance. Le 4 novembre , nous étions par  $23^{\circ} 40'$  de latitude nord , et  $175^{\circ} 58' 47''$  de longitude occidentale ; nous prîmes à bord un pluvier doré , qui était encore assez gras , et qui ne pouvait être depuis long-temps égaré sur les mers. Le 5 , nous coupâmes la ligne de notre route, de Monterey à Macao ; le 6 , celle du capitaine Clerke , des îles Sandwich au Kamtschatka : les oiseaux avaient absolument disparu. Nous étions



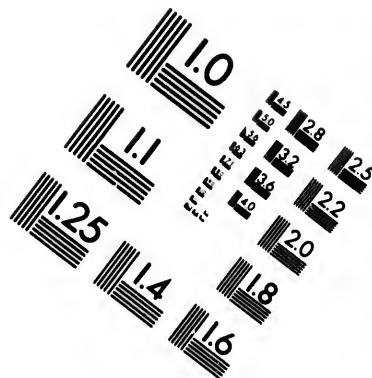
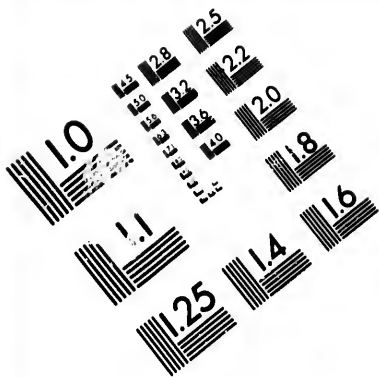
extrêmement fatigués par une grosse lame de l'est, qui, comme celle de l'ouest dans l'Océan atlantique, règne constamment sur cette vaste mer, et nous ne trouvions ni bonites, ni dorades; à peine apercevions-nous quelques poissons volans; nos provisions fraîches étaient absolument consommées, et nous avions un peu trop compté sur le poisson pour adoucir l'austérité de notre régime. Le 9, nous passâmes sur la pointe méridionale de la basse de Villa Lobos, d'après la position qui lui avait été assignée sur les cartes qui m'avaient été remises par M. de Fleurieu. Je réglai la voilure de manière à dépasser sa latitude pendant le jour: mais, comme nous n'aperçûmes ni oiseaux ni goémons, je suis porté à croire que, si cette batture existe, il faut lui assigner une position plus occidentale, les Espagnols ayant toujours placé trop près des côtes de l'Amérique leurs découvertes dans le grand Océan. La mer se calma un peu à cette époque, et les brises furent plus modérées; mais le ciel se couvrit de nuages épais, et nous eûmes à peine atteint le 10<sup>e</sup> degré de latitude nord, que nous essayâmes une pluie

presque constante , au moins pendant le jour , car les nuits étaient assez belles. La chaleur fut étouffante ; et l'hygromètre n'avait jamais marqué plus d'humidité depuis notre départ d'Europe ; nous respirions un air sans ressort , qui , joint aux mauvais alimens , diminuait nos forces et nous aurait rendus presque incapables de travaux pénibles, si les circonstances l'eussent exigé. Je redoublai de soins pour conserver la santé des équipages pendant cette crise , produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide ; je fis distribuer , chaque jour , du café au déjeuner ; j'ordonnai de sécher et aérer le dessous des ponts ; l'eau de la pluie servit à laver les chemises des matelots , et nous mêmes ainsi à profit l'intempérie du climat que nous étions obligés de traverser, et dont je craignais plus l'influence que celle des latitudes élevées que nous avions parcourues. Nous prîmes , le 6 novembre , pour la première fois , huit bonites , qui procurèrent un bon repas à tout l'équipage , et aux officiers , qui , ainsi que moi , n'avaient plus d'autres alimens que ceux de la cale. Ces pluies , ces

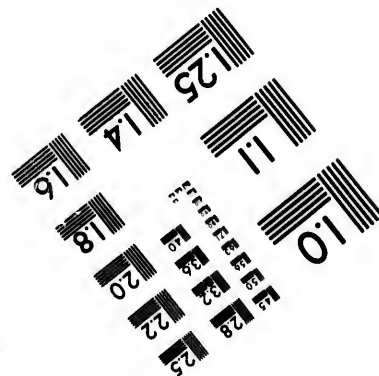
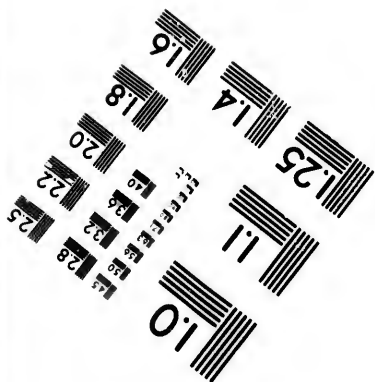
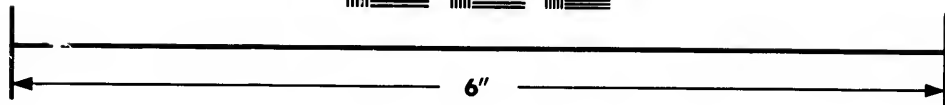
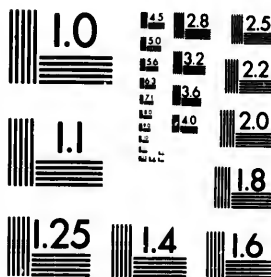
orages et ces grosses mers , cessèrent vers le 15 , lorsque nous eûmes atteint les 5 degrés de latitude nord ; nous jouîmes alors du ciel le plus tranquille ; un horizon de la plus grande étendue , au moment du coucher du soleil , nous rassurait sur la route de la nuit ; d'ailleurs l'air était si pur , le ciel si serein , qu'il en résultait une clarté à l'aide de laquelle nous eussions aperçu les dangers comme en plein jour. Ce beau temps nous accompagna en-delà de l'Equateur , que nous coupâmes le 21 novembre , pour la troisième fois depuis notre départ de Brest : nous nous en étions éloignés trois fois d'environ 60 degrés au nord ou au sud ; et le plan ultérieur de notre voyage ne devait nous ramener vers l'hémisphère nord que dans la mer Atlantique , lorsque nous retournerions en Europe. Rien n'interrompait la monotonie de cette longue traversée ; nous faisons une route à peu près parallèle à celle que nous avons parcourue , l'année précédente , en allant de l'île de Pâque aux îles Sandwich ; pendant cette route , nous avons été sans cesse environnés d'oiseaux et de bonites , qui nous

avaient fourni une nourriture saine et abondante : dans celle-ci, au contraire, une vaste solitude régnait autour de nous ; l'air et les eaux de cette partie du globe étaient sans habitans. Nous prîmes cependant, le 23, deux requins, qui fournirent deux repas aux équipages ; et nous tuâmes, le même jour, un courlieu très-maigre, et qui paraissait très-fatigué ; nous pensâmes qu'il pouvait venir de l'île du Duc d'York, dont nous étions éloignés d'environ cent lieues : il fut mangé à ma table, apprêté en salmis, et il n'était guère meilleur que les requins. A mesure que nous avançons dans l'hémisphère sud, les foux, les frégates, les hirondelles de mer et les paille-en-culs volaient autour des bâtimens ; nous les prîmes pour les avant-coureurs de quelque île que nous avions une extrême impatience de rencontrer : nous murmurions de la fatalité qui nous avait fait parcourir, depuis notre départ du Kamtschatka, une longue ligne sans faire la plus petite découverte. Ces oiseaux, dont la quantité devint innombrable lorsque nous eûmes atteint les quatre degrés de latitude sud, nous



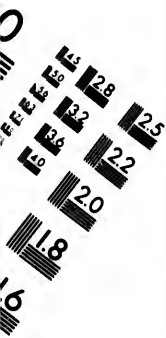


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



donnaient , à chaque instant , l'espoir de rencontrer quelque terre ; mais quoique l'horizon fût de la plus vaste étendue , aucune ne s'offrait à notre vue : nous faisons , à la vérité , peu de chemin. Les brises cessèrent lorsque nous fûmes par les deux degrés de latitude sud , et il leur succéda des vents très-faibles du nord à l'ouest-nord-ouest , avec lesquels je m'élevai un peu dans l'est , parce que je craignais d'être porté sous le vent des îles des Amis. Pendant ces calmes , nous prîmes quelques requins , que nous préférions aux viandes salées , et nous tuâmes des oiseaux de mer , que nous mangeâmes en salmis ; quoique très-maigres , et d'un goût et d'une odeur de poisson insupportables , ils nous parurent , dans la disette de vivres frais où nous nous trouvions , presque aussi bons que des bécasses. Les goélettes noires , ou absolument blanches , sont particulières à la mer du Sud , et je n'en ai jamais aperçu dans l'Océan atlantique ; nous en avons beaucoup plus tué que de foux et de frégates : celles-ci volaient en si grande quantité autour de nos bâtimens , surtout la nuit , que nous étions assour-



dis par le bruit qu'elles faisaient , et on avait de la peine à suivre une conversation sur le gaillard : nos chasses , qui étaient assez heureuses , nous vengeaient de leurs criaileries , et nous procuraient un aliment supportable ; mais elles disparurent lorsque nous eûmes dépassé le 6<sup>e</sup> degré. Les vents du nord-ouest à l'ouest , qui avaient commencé vers le 3<sup>e</sup> degré de latitude sud , mais très-faibles et fort clairs , régèrent alors impérieusement , et ils ne cessèrent que par les 12<sup>o</sup>. Une grosse houle de l'ouest rendait notre navigation extrêmement fatigante : nos cordages , pourris par l'humidité constante que nous avons éprouvée pendant notre navigation sur la côte de Tartarie , cassaient à chaque instant , et nous ne les remplacions qu'à la dernière extrémité , de crainte d'en manquer ; les grains , les orages , la pluie , nous accompagnèrent constamment jusque par les 10<sup>o</sup> 50' , que nous atteignîmes le 2 décembre. Les vents , sans cesser d'être à l'ouest , devinrent plus modérés et très-clairs. Nous passâmes précisément sur le point assigné aux îles du Danger de Byron , car nous étions par

leur latitude ; et comme nous n'aperçûmes aucune terre, ni le moindre indice qu'il y en eût une à notre proximité, il est évident qu'il faut assigner à ces îles une autre longitude. Le lendemain 3 décembre, nous étions précisément sur le parallèle de l'île de la Belle-Nation de Quiros, et un degré plus à l'est. J'aurais voulu courir quelques degrés dans l'ouest pour la rencontrer : mais les vents soufflaient directement de cette partie ; et l'île est placée d'une manière trop incertaine pour la chercher en louvoyant : je crus donc devoir profiter de ces mêmes vents d'ouest pour atteindre le parallèle des îles des Navigateurs de Bougainville, qui sont une découverte des Français, et où nous pouvions espérer de trouver quelques rafraîchissemens dont nous avions grand besoin.

Nous eûmes connaissance de l'île la plus orientale de cet archipel, le 6 décembre, à trois heures après midi ; nous fîmes route pour l'approcher, jusqu'à onze heures du soir, et nous nous tîmes bord sur bord le reste de la nuit. Comme je me proposais d'y mouiller, si j'y trou-

vais un ancrage , je passai par le canal qui est entre la grande et la petite île que M. de Bougainville avait laissées dans le sud : il est étroit et n'a guère qu'une lieue de largeur , mais il paraissait sain et sans aucun danger. Nous étions dans la passe à midi , et nous y observâmes , à un mille de la côte ,  $14^{\circ} 7'$  de latitude méridionale ; la pointe du sud de l'une de ces îles nous restait alors au sud  $36^{\circ}$  ouest : ainsi la pointe méridionale de cette île est située par  $14^{\circ} 8'$  de latitude sud.

Nous n'aperçûmes de pirogues que lorsque nous fûmes dans le canal : nous avons vu des habitations au vent de l'île ; et un groupe considérable d'Indiens , assis en rond sous des cocotiers , paraissait jouir , sans émotion , du spectacle que la vue de nos frégates leur donnait ; ils ne lancèrent alors aucune pirogue à la mer , et ne nous suivirent pas le long du rivage. Cette terre , d'environ deux cents toises d'élévation , est très-escarpée , et couverte , jusqu'à la cime , de grands arbres , parmi lesquels nous distinguons un grand nombre de cocotiers : les maisons en sont bâties à peu près à mi-côte ; et dans cette position ,

les insulaires y respirent un air plus tempéré. Nous remarquons auprès quelques terres défrichées, qui devaient être plantées vraisemblablement en patates ou en ignames : mais en totalité, cette île paraît peu fertile ; et , dans toute autre partie de la mer du Sud , je l'aurais crue inhabitée. Mon erreur eût été d'autant plus grande, que même deux petites îles qui forment le côté occidental du canal par lequel nous avons passé, ont aussi leurs habitans ; nous vîmes s'en détacher cinq pirogues , qui se joignirent à onze autres, sorties de l'île de l'est. Les pirogues, après avoir fait plusieurs fois le tour de nos deux bâtimens avec un air de méfiance , se hasardèrent enfin à nous approcher, et à former avec nous quelques échanges, mais si peu considérables , que nous n'en obtînmes qu'une vingtaine de cocos et deux poules-sultanes bleues. Ces insulaires étaient, comme tous ceux de la mer du Sud, de mauvaise foi dans leur commerce; et lorsqu'ils avaient reçu d'avance le prix de leurs cocos , il était rare qu'ils ne s'éloignassent pas sans avoir livré les objets d'échange convenus : ces vols

étaient, à la vérité, de bien peu d'importance, et quelques colliers de rassade, avec de petits coupons de drap rouge, ne valaient guère la peine d'être réclamés. Nous sondâmes plusieurs fois dans le canal, et une ligne de cent brasses ne rapporta point de fond, quoiqu'à moins d'un mille de distance du rivage. Nous continuâmes notre route pour doubler une pointe derrière laquelle nous espérons trouver un abri; mais l'île n'avait pas la largeur indiquée sur le plan de M. de Bougainville: elle se termine au contraire en pointe, et son plus grand diamètre est au plus d'une lieue. Nous trouvâmes la brise de l'est battant sur cette côte, qui est hérissée de ressifs; et il nous fut prouvé qu'on y chercherait en vain un mouillage. Nous dirigeâmes alors notre route en dehors du canal, dans le dessein de prolonger les deux îles de l'ouest, qui sont ensemble à peu près aussi considérables que la plus orientale: un canal de moins de cent toises sépare l'une de l'autre; et l'on aperçoit, à leur extrémité occidentale, un îlot, que j'aurais appelé un gros rocher s'il n'eût

été couvert d'arbres. Avant de doubler les deux pointes méridionales du canal, nous restâmes en calme plat, ballottés par une assez grosse houle qui me fit craindre d'aborder l'Astrolabe; heureusement quelques folles brises nous tirèrent bientôt de cette situation désagréable: elle ne nous avait pas permis de faire attention à la harangue d'un vieux Indien, qui tenait une branche de kava à la main, et prononçait un discours assez long. Nous savions, par la lecture de différens voyages, que c'était un signe de paix; et, en lui jetant quelques étoffes, nous lui répondîmes par le mot *tayo*, qui veut dire *ami* dans l'idiome de plusieurs peuples des îles de la mer du Sud: mais nous n'étions pas encore assez exercés pour entendre et prononcer distinctement les mots des vocabulaires que nous avions extraits des Voyages de Cook.

Lorsque nous fûmes enfin atteints par la brise, nous fîmes de la voile pour nous écarter de la côte et sortir de la lisière des calmes. Toutes les pirogues nous abordèrent alors; elles marchent en général assez bien à la voile, mais très-médiocre-

ment à la pagaie : ces embarcations ne pourraient servir à des peuples moins bons nageurs que ceux-ci ; elles chavirent à chaque instant. Mais cet accident les surprend et les inquiète moins que chez nous la chute d'un chapeau : ils soulèvent sur leurs épaules la pirogue submergée ; et, après en avoir vidé l'eau, ils y rentrent, bien certains d'avoir à recommencer cette opération une demi-heure après, l'équilibre étant presque aussi difficile à garder dans ces frêles bâtimens que l'est celui de nos voltigeurs sur leurs cordes. Ces insulaires sont généralement grands, et leur taille moyenne me parut être de cinq pieds sept à huit pouces ; la couleur de leur peau est à peu près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie ; leurs cheveux sont longs et retroussés sur le sommet de la tête ; leur physionomie paraissait peu agréable. Je ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avaient pas plus de délicatesse : la plus jeune, à laquelle on pouvait supposer dix-huit ans, avait, sur une jambe, un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avaient des plaies considé-

rables ; et il serait possible que ce fût un commencement de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps ne pouvaient laisser aucun doute sur le genre de leur maladie. Ils nous approchèrent avec crainte et sans armes, et tout annonce qu'ils sont aussi paisibles que les habitans des fles de la Société ou des Amis. Nous croyions qu'ils étaient partis sans retour, et leur pauvreté apparente ne nous laissait qu'un faible regret ; mais la brise ayant beaucoup molli dans l'après-midi, les mêmes pirogues, auxquelles se joignirent plusieurs autres, vinrent, à deux lieues au large, nous proposer de nouveaux échanges : elles avaient été à terre en nous quittant, et elles retournaient un peu plus richement chargées que la première fois. Nous obtînmes des insulaires, à cette reprise, plusieurs curiosités relatives à leurs costumes, cinq poules, dix poules-sultanes, un petit cochon, et la plus charmante tourterelle que nous eussions vue ; elle était blanche, sa tête du plus beau violet, ses ailes vertes, et sa guimpe semée de petites taches rouges et blanches, sem-



blables à des feuilles d'anémone : ce petit animal était privé , mangeait dans la main et dans la bouche ; mais il n'était guère vraisemblable qu'il pût arriver vivant en Europe : en effet sa mort ne nous permit que de conserver sa robe , qui perdit bientôt tout son éclat. Comme l'Astrolabe nous avait toujours précédés dans cette route , les pirogues avaient toutes commencé leurs échanges avec M. de Langle , qui avait acheté des Indiens deux chiens que nous trouvâmes très-bons.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites , et qu'elles forment une preuve de leur habileté à travailler le bois , nous ne pûmes jamais parvenir à leur faire accepter nos haches ni aucun instrument de fer ; ils préféraient quelques grains de verre , qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité , à tout ce que nous leur offrions en fer et en étoffes. Ils nous vendirent un vase de bois , rempli d'huile de coco ; ce vase avait absolument la forme d'un de nos pots de terre , et un ouvrier européen n'aurait jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour. Leurs cordes sont rondes , et tressées

comme nos chaînes de montres ; leurs nattes sont très-fines , mais leurs étoffes inférieures , par la couleur et le tissu , à celles des îles de Pâque et de Sandwich : il paraît d'ailleurs qu'elles sont fort rares ; car tous ces insulaires étaient absolument nus , et ils ne nous en vendirent que deux pièces. Comme nous étions certains de rencontrer plus à l'ouest une île beaucoup plus considérable , auprès de laquelle nous pouvions nous flatter de trouver au moins un abri , si même il n'y avait un port , nous remîmes à faire des observations plus étendues après notre arrivée dans cette île , qui , suivant le plan de M. de Bougainville , ne doit être séparée du dernier îlot que nous avons par notre travers à l'entrée de la nuit , que par un canal de huit lieues. Je ne fis que trois ou quatre lieues à l'ouest après le coucher du soleil , et je passai le reste de la nuit bord sur bord , à petites voiles ; je fus très-surpris , au jour , de ne pas voir la terre sous le vent , et je n'en eus connaissance qu'à six heures du matin , parce que le canal est infiniment plus large que celui indiqué sur le plan qui m'avait servi de guide.

Nous n'atteignîmes la pointe du nord-est de l'île Maouna qu'à cinq heures du soir : étant dans l'intention d'y chercher un mouillage, je fis signal à l'Astrolabe de serrer le vent, afin de tenir bord sur bord pendant la nuit, au vent de l'île, et d'avoir toute la journée du lendemain pour en explorer les plus petits détails. Quoiqu'à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent, ce même soir, à bord, nous apporter des cochons et des fruits qu'elles échangeèrent contre des rassades ; ce qui nous donna la meilleure opinion de la richesse de cette île.

Le 9, au matin, je rapprochai la terre, et nous la prolongeâmes à une demi-lieue de distance : elle est environnée d'un ressif de corail, sur lequel la mer brisait avec fureur ; mais ce ressif touchait presque le rivage, et la côte formait différentes petites anses, devant lesquelles on voyait des intervalles par où pouvaient passer les pirogues, et même vraisemblablement nos canots et chaloupes. Nous découvrions des villages nombreux au fond de chacune de ces anses, d'où il était sorti une innombrable quantité de piro-

gues chargées de cochons , de cocos , et d'autres fruits , que nous échangeions contre des verroteries : une abondance aussi grande augmentait le désir que j'avais d'y mouiller ; nous voyions d'ailleurs l'eau tomber en cascades du haut des montagnes au pied des villages. Tant de biens ne me rendaient pas difficile sur l'ancrage : je fis serrer la côte de plus près ; et à quatre heures , ayant trouvé , à un mille du rivage , un banc composé de coquillages pourris et de très-peu de corail , nous y laissâmes tomber l'ancre ; mais nous fûmes ballottés par une houle très-forte , qui portait à terre , quoique le vent vînt de la côte. Nous mîmes aussitôt nos canots à la mer ; et le même jour , M. de Langle et plusieurs officiers , avec trois canots armés des deux frégates , descendirent au village , où ils furent reçus des habitans de la manière la plus amicale. La nuit commençait , lorsqu'ils abordèrent au rivage ; les Indiens allumèrent un grand feu pour éclairer le lieu du débarquement ; ils apportèrent des oiseaux , des cochons , des fruits : après un séjour d'une heure , nos canots retournèrent à

bord. Chacun paraissait satisfait de cet accueil; et nos seuls regrets étaient de voir nos vaisseaux mouillés dans une si mauvaise rade, où les frégates roulaient comme en pleine mer. Quoique nous fussions à l'abri des vents du nord au sud par l'est, le calme suffisait pour nous exposer au plus grand danger, si nos câbles se fussent coupés; et l'impossibilité d'appareiller ne nous laissait aucune ressource contre une brise un peu forte du nord-ouest. Nous savions, par les relations des voyageurs qui nous avaient précédés, que les vents alizés sont peu constans dans ces parages; qu'il y est presque aussi aisé de remonter à l'est que de descendre à l'ouest, ce qui facilite les grandes navigations de ces peuples sous le vent: nous avons nous-mêmes fait l'épreuve de cette inconstance des vents, et ceux de l'ouest ne nous avaient quittés que par les 12 degrés. Ces réflexions me firent passer une nuit d'autant plus mauvaise, qu'il se formait un orage vers le nord, d'où les vents soufflèrent avec assez de violence; mais heureusement la brise de terre prévalut.

---

Mœurs , coutumes , arts et usages des insulaires de Maouna. — Contraste de ce pays riant et fertile avec la férocité de ses habitans. — La houle devient très-forte ; nous sommes contraints d'appareiller. — M. de Langle, voulant faire de l'eau , descend à terre avec quatre chaloupes armées. — Il est assassiné ; onze personnes des deux équipages éprouvent le même sort. — Récit circonstancié de cet événement.

LE lendemain, le lever du soleil m'annonça une belle journée ; je formai la résolution d'en profiter pour reconnaître le pays, observer les habitans dans leurs propres foyers, faire de l'eau, et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avait aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour : il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi, et que la matinée, qui était très-belle, serait employée, en par-

tie , à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour , les insulaires avaient conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades ; c'étaient pour eux des diamans du plus grand prix ; ils méprisaient nos haches , nos étoffes , et tous nos autres articles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage était occupée à contenir les Indiens , et à faire le commerce avec eux , le reste remplissait les canots et les chaloupes de futailles vides , pour aller faire de l'eau : nos deux chaloupes armées , commandées par MM. de Clonard et Colinet , celles de l'Astrolabe par MM. de Monti et Bellegarde , partirent , dans cette vue , à cinq heures du matin , pour une baie éloignée d'environ une lieue , et un peu au vent ; situation assez commode , parce que nos canots chargés d'eau pouvaient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très-près MM. de Clonard et Monti dans ma biscayenne , et j'abordai au rivage en même temps qu'eux : malheureusement M. de l'angle voulut , avec son petit canot , aller

se promener dans une seconde anse éloignée de notre aiguade d'environ une lieue; et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avait visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. L'anse vers laquelle nous dirigeâmes la route de nos chaloupes, était grande et commode; les canots et les chaloupes y restaient à flot, à la marée basse, à une demi-portée de pistolet du rivage; l'aiguade était belle et facile: MM. de Clonard et Monti y établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens; ceux-ci étaient environ deux cents, et dans ce nombre il y avait beaucoup de femmes et d'enfans: nous les engageâmes tous à s'asseoir sous des cocotiers qui n'étaient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avait auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits; tous voulaient les vendre à la fois, ce qui occasionait un peu de confusion.

Les femmes, dont quelques-unes étaient très-jolies, offraient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux



qui avaient des rassades à leur donner. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussaient trop faiblement pour les arrêter; leurs manières étaient douces, gaies et engageantes. Des Européens qui ont fait le tour du monde, des Français surtout, n'ont point d'armes contre de pareilles attaques : elles parvinrent, sans beaucoup de peine, à percer les rangs; alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta : mais des Indiens, que nous primes pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre; chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs. Cependant il s'était passé, dans notre chaloupe, une scène qui était une véritable hostilité, et que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien était monté sur l'arrière de notre chaloupe; là, il s'était emparé d'un maillet, et en avait assené plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élaner sur lui, et de le jeter à la mer; ce qui fut exécuté sur-le-

champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux: mais n'ayant que très-peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entre eux qui nous avait offensés; et pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons qui furent lancés en l'air, et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte; et j'avoue que j'attendais plus de ce sentiment que de celui de la bienveillance, dont l'homme à peine sorti de l'état sauvage est rarement susceptible.

Pendant que tout se passait avec la plus grande tranquillité, et que nos futailles se remplissaient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étaient chargés de fruits. Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle, d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formait une vaste place, tapissée de la plus belle verdure; les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfans, des vieillards, m'accompagnaient et m'engageaient à entrer dans leurs maisons; ils étendaient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avaient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui vraisemblablement appartenait au chef; et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus

élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case ; un rang de colonnes , à cinq pieds de distance les unes des autres , en formait le pourtour : ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés , entre lesquels des nattes fines , artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson , s'élevaient ou se baissaient avec des cordes , comme nos jalousies ; le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotier.

Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture , et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain , des cocos , des bananes , des goyaves , des oranges , présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante ; des poules , des cochons , des chiens , qui vivaient de l'excédant de ces fruits , leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient si riches , ils avaient si peu de besoins , qu'ils dédaignaient nos instrumens de fer et nos étoffes , et ne voulaient que des rassades : comblés de biens réels , ils ne désiraient que des inutilités.

Ils avaient vendu , à notre marché, plus de deux cents pigeons-ramiers privés , qui ne voulaient manger que dans la main ; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes , aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux ! Ces insulaires , disions-nous sans cesse , sont sans doute les plus heureux habitans de la terre ; entourés de leurs femmes et de leurs enfans , ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles ; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux , et , comme le premier homme , de cueillir , sans aucun travail , les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions ; ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence : nous n'apercevions , à la vérité , aucune arme ; mais les corps de ces Indiens , couverts de cicatrices , prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux ; et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens , pour avertir que

l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses ; j'appris cependant qu'il y avait eu des querelles particulières , mais qu'une grande prudence les avait rendues nulles : on avait jeté des pierres à M. Rollin , notre chirurgien-major ; un insulaire , en feignant d'admirer un sabre de M. de Monneron , avait voulu le lui arracher , et , n'étant resté maître que du fourreau , il s'était enfui tout effrayé en voyant le sabre nu. Je m'apercevais qu'en général ces insulaires étaient très-turbulens , et fort peu subordonnés à leurs chefs ; mais je comptais partir dans l'après-midi , et je me félicitais de n'avoir donné aucune importance aux petites vexations que nous avions éprouvées. Vers midi , je retournai à bord dans ma biscayenne , et les chaloupes m'y suivirent de très-près : il me fut difficile d'aborder , parce que les pirogues environnaient nos deux frégates , et que notre marché ne désemplissait point. J'avais chargé M. Boutin du com-

mandement de la frégate lorsque j'étais descendu à terre, et je l'avais laissé maître d'établir la police qu'il croirait convenable, en permettant à quelques insulaires de monter à bord, ou en s'y opposant absolument, suivant les circonstances. Je trouvai sur le gaillard sept à huit Indiens, dont le plus vieux me fut présenté comme un chef. M. Boutin me dit qu'il n'aurait pu les empêcher de monter à bord qu'en ordonnant de tirer sur eux; que lorsqu'ils comparaient leurs forces physiques aux nôtres, ils riaient de nos menaces, et se moquaient de nos sentinelles; que, de son côté, connaissant mes principes de modération, il n'avait pas voulu employer des moyens violens, qui cependant pouvaient seuls les contenir: il ajouta que, depuis la présence du chef, les insulaires qui l'avaient précédé à bord étaient devenus plus tranquilles et moins insolens. Je fis à ce chef beaucoup de présens, et lui donnai les marques de la plus grande bienveillance: voulant ensuite lui inspirer une haute opinion de nos forces, je fis faire devant lui différentes épreuves sur l'usage de nos armes; mais leur effet fit peu d'im-

pression sur lui , et il me parut qu'il ne les croyait propres qu'à détruire des oiseaux. Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau , et je fis disposer tout pour appareiller et profiter d'une petite brise de terre qui nous faisait espérer d'avoir le temps de nous éloigner un peu de la côte. M. de Langle revint au même instant de sa promenade ; il me rapporta qu'il était descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant , et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord , il avait donné des ordres pour appareiller ; il en sentait comme moi la nécessité : mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord , à une lieue de la côte , et que nous fissions encore quelques chaloupées d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin : il avait adopté le système du capitaine Cook ; il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale ; et comme quelques personnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut , il pensait ,



avec raison, que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvait être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions : les deux frégates avaient déjà traité plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avaient coûté que quelques grains de verre.

Je sentais la vérité de ces réflexions, mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer : je lui dis que je trouvais ces insulaires trop turbulens pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvaient être soutenus par le feu de nos vaisseaux ; que notre modération n'avait servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculaient que nos forces individuelles, très-inférieures aux leurs. Mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle ; il me dit que ma résistance me rendrait responsable des progrès du scorbut qui commençait à se manifester avec assez de violence, et que d'ailleurs le port dont il me parlait était beaucoup plus commode que celui de notre aiguade ; il me 'pria en-

fin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition , m'assurant que dans trois heures il serait de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle était un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité , que ces considérations , plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne : je lui promis donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit ; que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots , armés comme il le jugerait à propos , et que le tout serait à ses ordres. L'événement acheva de nous convaincre qu'il était temps d'appareiller : en levant l'ancre , nous trouvâmes un toron du câble coupé par le corail ; et deux heures plus tard , le câble l'eût été entièrement. Comme nous ne mîmes sous voiles qu'à quatre heures après midi , il était trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre , et nous remîmes leur départ au lendemain. La nuit fut orageuse , et les vents qui changeaient à chaque instant , me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'en-

viron trois lieues. Au jour, le calme plat ne me permit pas d'en approcher : ce ne fut qu'à neuf heures qu'il s'éleva une petite brise du nord-est, avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions, à onze heures, qu'à une petite lieue de distance: j'expédiai alors ma chaloupe et mon grand canot, commandés par MM. Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Langle; tous ceux qui avaient quelques légères atteintes de scorbut y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaine d'armes : ces deux embarcations contenaient vingt-huit hommes, et portaient environ vingt barriques d'armement, destinées à être remplies à l'aiguade. MM. de Lamanon et Colinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui partirent de la Boussole. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot; M. le Gobien, garde de la marine, commandait la chaloupe, et MM. de la Martinière, Lavaux et le père Receveur, faisaient partie des trente-trois personnes envoyées par l'Astrolabe. Parmi les soixante-un indi-

vidus qui composaient l'expédition entière, se trouvait l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres; et six pierriers furent placés dans les chaloupes : je l'avais généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croirait nécessaire à sa sûreté. La certitude où nous étions de n'avoir eu avec ces peuples aucune rixe dont ils pussent conserver quelque ressentiment, l'immense quantité de pirogues qui nous environnait au large, l'air de gaieté et de confiance qui régnait dans nos marchés, tout tendait à augmenter sa sécurité, et je conviens que la mienne ne pouvait être plus grande : mais il était contre mes principes d'envoyer à terre sans une extrême nécessité, et surtout au milieu d'un peuple nombreux, des embarcations qu'on ne pouvait ni soutenir, ni même apercevoir de nos vaisseaux. Les chaloupes débordèrent l'Astrolabe à midi et demi ; et en moins de trois quarts d'heure, elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode,

une anse remplie de corail , dans laquelle on ne pénétrait que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur , et où la houle déferlait comme sur une barre ! Lorsqu'ils furent en dedans , ils n'eurent pas trois pieds d'eau ; les chaloupes échouèrent , et les canots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe , assez loin du rivage. Malheureusement M. de Langle avait reconnu cette baie à la mer haute : il n'avait pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds ; il croyait que ses yeux le trompaient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau , et qui réunissait tous les avantages : mais l'air de tranquillité et de douceur des peuples qui l'attendaient sur le rivage , avec une immense quantité de fruits et de cochons ; les femmes et les enfans qu'il remarqua parmi ces insulaires , qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles ; toutes ces circonstances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence , qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre. Il mit à terre les

pièces à eau des quatre embarcations avec la plus grande tranquillité ; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage ; il formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs. Mais ce calme ne fut pas de longue durée ; plusieurs des pirogues qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux, étaient retournées à terre , et toutes avaient abordé dans la baie de l'aiguade , en sorte que , peu à peu , elle s'était remplie : au lieu de deux cents habitans , y compris les femmes et les enfans , que M. de Langle y avait rencontrés en arrivant à une heure et demie , il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui , le matin , avaient commercé avec nous , était si considérable, que nous nous étions à peine aperçus qu'il eût diminué dans l'après-midi ; je m'applaudissais de les tenir occupés à bord , espérant que nos chaloupes en seraient plus tranquilles : mon erreur était extrême ; la situation de M. de Langle devenait plus embarrassante de moment en moment : il parvint néanmoins , secondé par MM. de Vaujuas , Boutin , Colinet et le Gobien , à embar-

quer son eau ; mais la baie était presque à sec, et il ne pouvait pas espérer de déchouer ses chaloupes avant quatre heures du soir : il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre. Il commençait néanmoins à sentir qu'il y serait bientôt forcé : déjà les pierres volaient, et ces Indiens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance ; les soldats, qui étaient embarqués, faisaient de vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers qui aurait certainement éloigné cette multitude ; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres lancées à une très-petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups



de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tolet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de la Boussole, commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de l'Astrolabe, et elles laissaient, parallèlement entre elles, un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large; ils gagnèrent nos canots, qui, étant très-heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante-un qui composaient l'expédition. M. Boutin avait imité tous les mouvemens et suivi toutes les démarches de M. de Langle; ses pièces à eau, son détachement, tout son monde, avaient été embarqués en même temps et placés de la même manière, et il occupait le même poste sur l'avant de sa chaloupe. Quoiqu'il craignît les mau-



vaises suites de la modération de M. de Langle , il ne se permit de tirer , et n'ordonna la décharge de son détachement , qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas , chaque coup de fusil dut tuer un Indien ; mais on n'eut pas le temps de recharger. M. Boutin fut également renversé par une pierre ; il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées : ceux qui s'étaient sauvés à la nage vers les deux canots , avaient chacun plusieurs blessures , presque toutes à la tête ; ceux , au contraire , qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue. Mais l'ardeur du pillage fut telle , que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes , et y montèrent au nombre de plus de trois ou quatre cents ; ils brisèrent les bancs , et mirent l'intérieur en pièces , pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots ; ce qui donna le temps à MM. de Vaujuas et Mouton de sauver le reste

de l'équipage , et de s'assurer qu'il ne restait plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avaient été massacrés et tués dans l'eau à coups de *patow*. Ceux qui montaient nos canots, et qui jusque-là avaient tiré sur les insulaires et en avaient tué plusieurs, ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau, pour que les canots pussent contenir tout le monde : ils avaient, d'ailleurs , presque épuisé leurs munitions; et la retraite n'était pas sans difficulté, avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées , qui , étendues sur les bancs , empêchaient le jeu des avirons. On doit à la sagesse de M. de Vaujuas, au bon ordre qu'il établit , à la ponctualité avec laquelle M. Mouton, qui commandait le canot de la Boussole , sut le maintenir , le salut des quarante-neuf personnes des deux équipages. M. Boutin, qui avait cinq blessures à la tête et une dans l'estomac , fut sauvé entre deux eaux par notre patron de chaloupe , qui était lui-même blessé. M. Colinet fut trouvé sans connaissance sur le cablot du canot , un bras fracturé , un doigt cassé, et ayant deux blessures à la tête. M. La-

vaux , chirurgien major de l'Astrolabe , fut blessé si fortement , qu'il fallut le trépaner ; il avait nagé néanmoins jusqu'aux canots , ainsi que M. de la Martinière , et le père Receveur , qui avait reçu une forte contusion dans l'œil. M. de Lamanon et M. de Langle furent massacrés avec une barbarie sans exemple , ainsi que Talin , capitaine d'armes de la Boussole, et neuf autres personnes des deux équipages. Le féroce Indien , après les avoir tués , cherchait encore à assouvir sa rage sur leurs cadavres , et ne cessait de les frapper à coups de massue. M. le Gobien , qui commandait la chaloupe de l'Astrolabe sous les ordres de M. de Langle , n'abandonna cette chaloupe que lorsqu'il s'y vit seul ; après avoir épuisé ses munitions , il sauta dans l'eau , du côté du petit chenal formé par les deux chaloupes , qui , comme je l'ai dit , n'était pas occupé par les Indiens ; et malgré ses blessures , il parvint à se sauver dans l'un des canots : celui de l'Astrolabe était si chargé , qu'il échoua. Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite ; ils se portèrent en grand nombre vers les

ressifs de l'entrée , dont les canots devaient nécessairement passer à dix pieds de distance : on épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restait ; et les canots sortirent enfin de cet antre , plus affreux par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitans , que le repaire des tigres et des lions.

Ils arrivèrent à bord à cinq heures , et nous apprirent cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment , autour de nous , cent pirogues, où les naturels vendaient des provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence : mais c'étaient les frères , les enfans , les compatriotes de ces barbares assassins ; et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé , et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats avaient sauté sur les canons , sur les armes : j'arrêtai ces mouvemens , qui cependant étaient bien pardonnable , et je fis tirer un seul coup de canon à poudre , pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation partie de la côte leur fit part , sans doute, de ce qui venait de se passer ; car , en

moins d'une heure , il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien , qui était sur le gaillard d'arrière de ma frégate lorsque notre canot arriva , fut arrêté par mon ordre et mis aux fers ; le lendemain , ayant rapproché la côte , je lui permis de s'élaner à la mer : la sécurité avec laquelle il était resté sur la frégate , était une preuve non équivoque de son innocence.

Mon projet fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger nos malheureux compagnons de voyage , et reprendre les débris de nos chaloupes. Dans cette vue , j'approchai la côte pour y chercher un mouillage ; mais je ne trouvai que ce même fond de corail , avec une houle qui roulait à terre et faisait briser les ressifs : l'anse où s'était exécuté ce massacre , était d'ailleurs très-enfoncée du côté de l'île , et il ne me paraissait guère possible d'en approcher à la portée du canon. M. Boutin , que ses blessures retenaient alors dans son lit , mais qui avait conservé toute sa tête , me représentait en outre que la situation de cette baie était telle , que si nos canots avaient

le malheur d'y échouer, ce qui était très-probable, il n'en reviendrait pas un seul homme ; car les arbres qui touchent presque le bord de la mer, mettant les Indiens à l'abri de notre mousqueterie, laisseraient les Français que nous débarquerions, exposés à une grêle de pierres d'autant plus difficiles à éviter, que, lancées avec beaucoup de force et d'adresse, elles faisaient presque le même effet que nos balles, et avaient sur elles l'avantage de se succéder plus rapidement. M. de Vaujuas était aussi de cet avis. Je ne voulus cependant y donner mon assentiment que lorsque j'eus entièrement reconnu l'impossibilité de mouiller à portée de canon du village : je passai deux jours à louvoyer devant la baie ; j'aperçus encore les débris de nos chaloupes échouées sur le sable, et autour d'elles une immense quantité d'Indiens. Ce qui paraîtra, sans doute, inconcevable, c'est que pendant ce temps cinq ou six pirogues partirent de la côte, et vinrent, avec des cochons, des pigeons et des cocos, nous proposer des échanges : j'étais, à chaque instant, obligé de retenir ma colère, pour ne pas ordonner de

les couler bas. Ces Indiens , ne connaissant d'autre portée de nos armes que celle de nos fusils , restaient , sans crainte , à cinquante toises de nos bâtimens , et nous offraient leurs provisions avec beaucoup de sécurité. Nos gestes ne les engageaient pas à s'approcher , et ils passèrent ainsi une heure entière de l'après-midi du 12 décembre. Aux offres d'échanger des provisions ils firent succéder les railleries , et je m'aperçus aussitôt que plusieurs autres pirogues se détachaient du rivage pour venir les joindre. Comme ils ne se doutaient point de la portée de nos canons , et que tout me faisait pressentir que je serais bientôt obligé de m'écarter de mes principes de modération , j'ordonnai de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. Mes ordres furent exécutés de la manière la plus précise ; l'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces pirogues , qui dans l'instant s'empressèrent de gagner la terre , et entraîèrent dans leur fuite celles qui étaient parties de la côte.

J'avais de la peine à m'arracher d'un lieu si funeste , et à laisser les corps de nos compagnons massacrés ; je perdais un



ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connaissances, et un des meilleurs officiers de la marine française; son humanité avait causé sa mort: s'il eût osé se permettre de faire tirer sur les premiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner ses chaloupes, il eût prévenu sa perte, celle de M. de Lamanon, et des dix autres victimes de la férocité indienne: vingt personnes des deux frégates étaient en outre grièvement blessées; et cet événement nous privait, pour l'instant, de trente-deux hommes, et de deux chaloupes, les seuls bâtimens à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente. Ces considérations dirigèrent ma conduite ultérieure: le plus petit échec m'eût forcé de brûler une des deux frégates pour armer l'autre. J'avais, à la vérité, une chaloupe en pièces; mais je ne pouvais la monter qu'à la première relâche. S'il n'avait fallu à ma coïère que le massacre de quelques Indiens, j'avais eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenaient plus de cinq cents personnes; mais je craignis de me tromper au choix des victimes: le



cri de ma conscience leur sauva la vie. Ceux à qui ce récit rappellera la catastrophe du capitaine Cook, ne doivent pas perdre de vue que ses bâtimens étaient mouillés dans la baie de Karakakooa ; que leurs canons les rendaient maîtres des bords de la mer ; qu'ils pouvaient y faire la loi, et menacer de détruire les pirogues restées sur le rivage, ainsi que les villages dont la côte était bordée : nous, au contraire, nous étions au large, hors de la portée du canon, obligés de nous éloigner de la côte lorsque nous avions à craindre le calme ; une forte houle nous portait toujours sur les ressifs, où nous aurions pu, sans doute, mouiller avec des chaînes de fer, mais c'eût été hors de portée de canon du village ; enfin la houle suffisait pour couper le câble à l'écubier, et par-là exposer les frégates au danger le plus imminent. J'épuisai donc tous les calculs de probabilité avant de quitter cette île funeste ; et il me fut démontré que le mouillage était impraticable, et l'expédition téméraire sans le secours des frégates ; le succès même eût été inutile, puisque bien certainement il ne restait pas

un seul homme en vie au pouvoir des Indiens , que nos chaloupes étaient brisées et échouées , et que nous avions à bord les moyens de les remplacer. Je fis route en conséquence, le 14, pour une troisième île que j'apercevais à l'ouest un quart nord-ouest, et dont M. de Bougainville avait eu connaissance du haut des mâts seulement , parce que le mauvais temps l'en avait écarté ; elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avaient donné les noms des dix îles qui composent leur archipel ; ils en avaient marqué grossièrement la place sur un papier ; et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent , il paraît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entre eux une espèce de confédération , et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Les découvertes ultérieures que nous avons faites ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable , aussi peuplé et aussi abondant en vivres , que celui de la Société ; il est même vraisemblable qu'on y trouverait de très-bons

mouillages : mais n'ayant plus de chaloupe, et voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la nouvelle Hollande, où je me proposais de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avais à bord. Je voulais néanmoins, pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerais, et déterminer exactement leur longitude et leur latitude ; j'espérais aussi pouvoir commercer avec ces insulaires en restant bord sur bord, près de leurs îles : je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très-peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de 24 heures, et la relation de nos malheurs, suffirent pour faire connaître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la nature.

Avant de continuer le récit de notre route le long des îles de cet archipel, je crois devoir donner la relation de M. de Vaujuas, qui commanda la retraite de la baie de Maouna. Quoiqu'il n'eût été à terre que comme convalescent, et qu'il

n'y fût point en service , les circonstances lui rendirent ses forces , et il ne sortit de la baie qu'après s'être assuré qu'il ne restait pas un seul Français au pouvoir des Indiens.

*Relation de M. de Vaujuas.*

« Le mardi 11 décembre , à onze heures du matin , M. de la Pérouse envoya sa chaloupe et son canot , chargés de futailles , avec un détachement de soldats armés , pour faire partie d'une expédition aux ordres de M. de Langle. M. Boutin avait déjà pris des renseignemens sur les moyens de maintenir l'ordre et de pourvoir à notre sûreté quand les canots iraient à terre. A la même heure , notre capitaine fit aussi mettre ses embarcations à la mer , et les fit également charger de futailles et d'armes. A midi et demi , les frégates étant à trois quarts de lieue de terre , les amures à bâbord , les quatre embarcations partirent pour aller faire de l'eau dans une anse reconnue par M. de Langle. Cette aiguade était sous le vent de celle où l'on avait déjà été : M. de Langle l'avait jugée préférable , parce qu'elle lui

paraissait moins habitée et aussi com-  
mode ; mais la première avait sur celle-ci  
l'avantage d'avoir une entrée beaucoup  
plus facile , et assez de profondeur pour  
que les chaloupes ne courussent pas risque  
d'y échouer.

» M. de Langle me proposa , quoique  
je fusse convalescent et faible , de l'ac-  
compagner pour me promener et prendre  
l'air de terre ; il se chargea du comman-  
dement du canot , et confia celui de la  
chaloupe à M. le Gobien. M. Boutin com-  
mandait celle de la Boussole , et M. Mou-  
ton le canot. M. Colinet et le père Rece-  
veur , tous deux malades , MM. de La-  
manon , la Martinière et Lavaux , nous  
accompagnèrent , ainsi que plusieurs per-  
sonnes des deux frégates ; nous formions ,  
y compris les équipages des deux canots ,  
un détachement de soixante-une per-  
sonnes.

» Quand nous fûmes en route , nous  
vîmes avec peine qu'une grande partie  
des pirogues qui étaient le long du bord ,  
nous suivait et venait à la même anse ;  
nous vîmes aussi , le long des rochers qui  
la séparent des baies voisines , beaucoup

de naturels qui s'y rendaient des autres villages. Arrivés au ressif qui forme l'anse de l'aiguade, et qui ne laisse pour les canots qu'un passage étroit et peu profond, nous reconnûmes que la mer était basse, et que les chaloupes ne pouvaient entrer dans l'anse sans échouer : effectivement, elles touchèrent à demi-portée de fusil du rivage, dont nous n'approchâmes qu'en le s poussant sur le fond avec les avirons. Cette baie s'était présentée au capitaine sous un point de vue plus favorable, parce que la mer était moins basse quand il en avait fait la reconnaissance.

» A notre arrivée, les sauvages qui bordaient la côte au nombre de sept à huit cents, jetèrent dans la mer, en signe de paix, plusieurs branches de l'arbre dont les insulaires de la mer du Sud tirent leur boisson enivrante. En abordant, M. de Langle donna des ordres pour que chaque embarcation fût gardée par un soldat armé et un matelot, tandis que les équipages des chaloupes s'occuperaient à faire de l'eau, sous la protection d'une double haie de fusiliers qui s'étendrait des chaloupes à l'aiguade. Les futailles remplies,

ou les embarqua tranquillement; les insulaires se laissaient assez contenir par les soldats armés : il y avait parmi eux un certain nombre de femmes et de filles très-jeunes, qui s'offraient à nous de la manière la plus indécente, et dont les avances ne furent pas universellement rejetées; nous n'y vîmes que quelques enfans.

» Vers la fin du travail, le nombre des naturels augmenta encore, et ils devinrent plus incommodes. Cette circonstance détermina M. de Langle à renoncer au projet qu'il avait eu d'abord de traiter de quelques vivres; il donna ordre de se rembarquer sur-le-champ : mais auparavant, et ce fut, je crois, la première cause de notre malheur, il fit présent de quelques rassades à des espèces de chefs, qui avaient contribué à tenir les insulaires un peu écartés : nous étions pourtant certains que cette police n'était qu'un jeu; et si ces prétendus chefs avaient en effet de l'autorité, elle ne s'étendait que sur un très-petit nombre d'hommes. Ces présens, distribués à cinq ou six individus, excitèrent le mécontentement de tous les autres; il s'éleva dès-lors une rumeur générale,

et nous ne fûmes plus maîtres de les contenir : cependant ils nous laissèrent monter dans nos chaloupes ; mais une partie de ces insulaires entra dans la mer pour nous suivre , tandis que les autres ramassaient des pierres sur le rivage.

» Comme les chaloupes étaient échouées un peu loin de la grève , il fallut nous mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour y arriver ; et , dans ce trajet , plusieurs soldats mouillèrent leurs armes : c'est dans cette situation critique que commença la scène d'horreur dont je vais parler. A peine étions-nous montés dans les chaloupes , que M. de Langle donna ordre de les déchouer et de lever le grappin : plusieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y opposer , en retenant le cablot. Le capitaine , témoin de cette résistance , voyant le tumulte augmenter , et quelques pierres arriver jusqu'à lui , essaya , pour intimider les sauvages , de tirer un coup de fusil en l'air ; mais , bien loin d'en être effrayés , ils firent le signal d'une attaque générale : bientôt une grêle de pierres lancées avec autant de force que de vitesse fond sur nous ; le



combat s'engage de part et d'autre , et devient général. Ceux dont les fusils sont en état de tirer renversent plusieurs de ces forcenés : mais les autres Indiens n'en sont nullement troublés , et semblent redoubler de vigueur ; une partie d'entre eux s'approchent de nos chaloupes , tandis que les autres , au nombre de six à sept cents , continuent la lapidation la plus effrayante et la plus meurtrière.

» Au premier acte d'hostilité , je m'étais jeté à la mer pour passer dans le canot de l'Astrolabe , qui était dépourvu d'officiers : la circonstance me donna des forces pour le petit trajet que j'avais à faire , et , malgré ma faiblesse et quelques coups de pierres que je reçus dans ce moment , je montai dans le canot sans aucun secours. Je vis avec désespoir qu'il ne s'y trouvait presque pas une arme qui ne fût mouillée , et qu'il ne me restait d'autre parti à prendre que de tâcher de le mettre à flot en dehors du ressif, le plus tôt possible. Cependant le combat continuait , et les pierres énormes lancées par les sauvages blessaient toujours quelques-uns de nous : à mesure qu'un blessé tombait à la mer

du côté des sauvages , il était achevé à l'instant à coups de pagaie ou de massue.

» M. de Langle fut la première victime de la férocité de ces barbares, auxquels il n'avait fait que du bien. Dès le commencement de l'attaque, il fut renversé sanglant de dessus le traversin de la chaloupe , où il était monté , et il tomba à la mer avec le capitaine d'armes et le maître charpentier, qui se trouvaient à ses côtés : la fureur avec laquelle les insulaires s'acharnèrent sur le capitaine , sauva ces deux-ci , qui vinrent à bout de gagner le canot ; ceux qui étaient dans les chaloupes subirent bientôt le même sort que notre malheureux chef , à l'exception cependant de quelques-uns qui , en s'esquivant , purent gagner le ressif , d'où ils nagèrent vers les canots. En moins de quatre minutes , les insulaires se rendirent maîtres des deux chaloupes , et j'eus la douleur de voir massacrer nos infortunés compagnons , sans pouvoir leur porter aucun secours. Le canot de l'Astrolabe était encore en dedans du ressif , et je m'attendais à chaque instant à lui voir éprouver le sort des chaloupes : mais l'avidité des insulaires le

chevé à  
massue.  
victime  
xquels il  
mmence-  
sanglant  
upe , où  
r avec le  
rpentier,  
a fureur  
arnèrent  
-ci, qui  
ot ; ceux  
subirent  
malheu-  
dant de  
, purent  
vers les  
ites , les  
es deux  
de voir  
agnons ,  
secours.  
e en de-  
chaque  
les cha-  
aires le

sauva ; le plus grand nombre se précipita dans ces chaloupes , et les autres se contentèrent de nous jeter des pierres : plusieurs néanmoins vinrent nous attendre dans la passe et sur les ressifs. Quoique la houle fût forte et le vent debout , nous parvînmes cependant , malgré leurs pierres , et les blessures dangereuses de beaucoup d'entre nous , à quitter cet endroit funeste , et à joindre en dehors M. Mouton , commandant le canot de la Boussole : celui-ci , en jetant à la mer ses pièces à eau , avait allégé son canot , pour faire place à ceux qui atteignaient son bord. J'avais recueilli dans celui de l'Astrolabe MM. Boutin et Colinet , ainsi que plusieurs autres personnes. Ceux qui s'étaient sauvés dans les canots étaient tous plus ou moins blessés : ainsi les canots se trouvaient sans défense , et il était impossible de songer à rentrer dans une baie dont nous étions trop heureux d'être sortis , pour aller faire tête à mille barbares en fureur ; c'eût été nous exposer , sans utilité , à une mort certaine.

» Nous fîmes donc route pour revenir à bord des deux frégates , qui , à trois

heures , au moment du massacre , avaient pris le bord du large : on nés'y doutait seulement pas que nous courussions le moindre danger ; la brise était fraîche , et les frégates étaient fort loin au vent ; circonstance fâcheuse pour nous , et surtout pour ceux dont les blessures exigeaient un pansement prompt : à quatre heures , elles reprirent le bord de terre. Dès que nous fûmes en dehors des ressifs , je mis à la voile au plus près pour m'éloigner de la côte , et je fis jeter à la mer tout ce qui pouvait retarder la marche du canot , qui était rempli de monde. Heureusement les insulaires , occupés du pillage des chaloupes , ne songèrent point à nous poursuivre : nous n'avions pour toute défense que quatre ou cinq sabres , et deux ou trois coups de fusil à tirer ; faible ressource contre deux ou trois cents barbares , armés de pierres et de massues , et qui montent des pirogues très-légères , avec lesquelles ils se tiennent à la distance qui leur convient. Quelques-unes de ces pirogues se détachèrent de la baie peu après notre sortie ; mais elles firent voile le long de la côte , d'où l'une d'elles partit pour aller avertir celles

qui étaient restées à bord des frégates. En passant, cette pirogue eut l'insolence de nous faire des signes menaçans ; ma position m'obligeait à suspendre ma vengeance, et à réserver pour notre défense les faibles moyens qui nous restaient.

» Quand nous fûmes au large, je fis nager debout au vent, vers les frégates ; nous mîmes un mouchoir rouge à la tête du mât, et, en approchant, nous tirâmes nos trois derniers coups de fusil ; M. Mouton fit aussi, avec deux mouchoirs, le signal de demander du secours : mais l'on ne nous aperçut que lorsque nous fûmes près du bord. Alors l'Astrolabe, qui était la frégate la plus voisine, arriva sur nous ; j'y déposai, à quatre heures et demie, les plus blessés ; M. Mouton en fit autant, et nous nous rendîmes sur-le-champ à bord de la Boussole, où j'appris au général cette triste nouvelle : sa surprise fut extrême, d'après les précautions que sa prudence lui avait inspirées, et la juste confiance qu'il avait dans celle de M. de Langle ; je ne puis comparer sa désolation qu'à celle que j'éprouvais moi-même. Ce désastre nous rappela vivement celui du 13 juillet

1786 , et acheva de répandre l'amertume sur notre voyage ; trop heureux encore , dans cette circonstance malheureuse , que la plus grande partie de ceux qui étaient à terre se fût sauvée ! si l'ardeur du pillage n'eût arrêté ou fixé un moment la fureur des sauvages , aucun de nous n'eût échappé.

» Il est impossible d'exprimer la sensation que ce funeste événement causa sur les deux frégates : la mort de M. de Langle , qui avait la confiance et l'amitié de son équipage , mit , à bord de l'Astrolabe , tout le monde au désespoir ; les insulaires qui se trouvaient le long du bord lorsque j'y arrivai , et qui ignoraient cet événement , furent sur le point d'être immolés à la vengeance de nos matelots , que nous eûmes la plus grande peine à contenir. L'affliction générale qui régna à bord est le plus bel éloge funèbre qu'on puisse faire du capitaine. Pour moi , j'ai perdu en lui un ami bien plus qu'un commandant , et l'intérêt qu'il me témoignait me le fera regretter toute ma vie ; trop heureux si j'avais pu lui donner des marques de mon attachement et de ma reconnaissance,

en me sacrifiant pour lui ! Mais ce brave officier , plus exposé que les autres , fut la première proie des bêtes féroces qui nous assaillirent. Dans l'état de faiblesse où me tenait ma convalescence , j'avais été à terre sans armes et sous la sauvegarde des autres ; toutes les munitions étaient épuisées ou mouillées lorsque j'arrivai au canot , et je ne pus qu'y donner des ordres malheureusement trop inutiles.

» Je serais injuste envers ceux qui eurent comme moi le bonheur de se sauver , si je ne déclarais qu'ils se conduisirent avec toute la bravoure et le sang-froid possibles. MM. Boutin et Colinet , qui , malgré leurs graves blessures , avaient conservé la même force de tête , voulurent bien m'aider de leurs conseils , qui me furent très-utiles ; je fus encore parfaitement secondé par M. le Gobien , qui fut le dernier à quitter la chaloupe , et dont l'exemple , l'intrépidité et les discours , ne contribuèrent pas peu à rassurer ceux des matelots qui auraient pu éprouver quelques craintes. Les officiers mariniens , matelots et soldats , exécutèrent , avec autant de zèle que de ponctualité , les ordres



qui leur furent donnés. M. Mouton n'eut également qu'à se louer de l'équipage du canot de la Boussole.

» Toutes les personnes qui étaient à terre peuvent attester , comme moi , qu'aucune violence , qu'aucune imprudence de notre part , ne précéda l'attaque des sauvages. Notre capitaine avait donné , à cet égard , les ordres les plus stricts , et personne ne s'en écarta. »

*Signé VAUJUS.*

*État des individus massacrés par les sauvages de l'île Maouna , le 11 décembre 1787.*

#### L'ASTROLABE.

M. DE LANGLE , capitaine de vaisseau , commandant.

YVES HUMON , JEAN REDELLEC , FRANÇOIS FERET ,  
LAURENT ROBIN , un Chinois , matelots.

LOUIS DAVID , canonnier servant.

JEAN GERAUD , domestique.

#### LA BOUSSOLE.

M. DE LAMANON , physicien et naturaliste.

PIERRE TALIN , maître canonnier.

ANDRÉ ROTH , JOSEPH RAYES , canonniers servans.

Les autres personnes de l'expédition ont été toutes plus ou moins grièvement blessés.



---

Départ de l'île Maouna. — Description de l'île d'Oyolava. — Echanges avec ses habitans. — Vue de l'île de Pola. — Nouveaux détails sur les mœurs, les arts, les usages des naturels de ces îles, et sur les productions de leur sol. — Rencontre des îles des Cocos et des Traitres.

UAS.

les sau-  
décembre

comman-

DIS FERET,  
ts.

te.

rs servans.

ition ont  
ent bles-

LE 14 décembre, je fis route vers l'île d'Oyolava, dont nous avons eu connaissance cinq jours avant d'atteindre le mouillage qui nous fut si funeste. Cette île est séparée de celle de Maouna ou du *Massacre*, par un canal d'environ neuf lieues; et l'île de Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et l'immense population. Parvenus à la distance de trois lieues de sa pointe du nord-est, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules-sultanes, mais de très-peu de cochons. Les habitans de cette île ressemblaient beaucoup à ceux de l'île Maouna, qui nous

avaient si horriblement trahis ; leur costume , leurs traits , leur taille gigantesque en différaient si peu , que nos matelots crurent reconnaître plusieurs des assassins , et j'eus beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux : mais j'étais certain que leur colère les aveuglait ; et des représailles que je n'avais pas cru devoir autoriser , sur des pirogues de l'île même de Maouna , au moment où j'appris cet affreux événement , je ne pouvais souffrir qu'elles fussent exercées quatre jours après , dans une autre île , à quinze lieues du champ de bataille. Je parvins donc à apaiser cette fermentation , et nous continuâmes nos échanges : il y régna beaucoup plus de tranquillité et de bonne foi qu'à l'île Maouna , parce que les plus petites injustices étaient punies par des coups , ou réprimées par des paroles et des gestes menaçans. A quatre heures après midi , nous mîmes en panne par le travers du village le plus étendu peut-être qui soit dans aucune île de la mer du Sud , ou plutôt vis-à-vis une très-grande plaine couverte de maisons depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer : ces montagnes sont

à peu près au milieu de l'île , d'où le terrain s'incline en pente douce , et présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres , de cases et de verdure ; on voyait la fumée s'élever du sein de ce village , comme du milieu d'une grande ville ; la mer était couverte de pirogues qui toutes cherchaient à s'approcher de nos bâtimens ; plusieurs n'étaient pagayées que par des curieux , qui , n'ayant rien à nous vendre , faisaient le tour de nos vaisseaux , et paraissaient n'avoir d'autre objet que de jouir du spectacle que nous leur donnions.

La présence des femmes et des enfans qui se trouvaient parmi eux , pouvait faire présumer qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention ; mais nous avions de trop puissans motifs pour ne plus nous fier à ces apparences , et nous étions disposés à repousser le plus petit acte d'hostilité , d'une manière qui eût rendu les navigateurs redoutables à ces insulaires. Je suis assez porté à croire que nous sommes les premiers qui ayons commercé avec ces peuples : ils n'avaient aucune connaissance du fer ; ils rejetèrent constamment celui

que nous leur offrîmes , et ils préférèrent un seul grain de rassade à une hache , ou à un clou de six pouces ; ils étaient riches des biens de la nature , et ne recherchaient dans leurs échanges que des superfluités et des objets de luxe. Parmi un assez grand nombre de femmes , j'en remarquai deux ou trois d'une physionomie agréable ; leurs cheveux ornés de fleurs , et d'un ruban vert , en forme de bandeau , étaient tressés avec de l'herbe et de la mousse ; leur taille était élégante , la forme de leurs bras arrondie , et dans les plus justes proportions ; leurs yeux , leur physionomie , leurs gestes , annonçaient de la douceur , tandis que ceux des hommes peignaient la surprise et la férocité.

A l'entrée de la nuit , nous continuâmes notre route en prolongeant l'île , et les pirogues retournèrent vers la terre ; le rivage , couvert de brisans , ne présentait point d'abri à nos vaisseaux , parce que la mer du Nord-Est s'élève et bat avec fureur contre la côte du nord sur laquelle nous naviguions. Si j'avais eu dessein de mouiller , j'aurais probablement trouvé un excellent abri dans la partie de l'ouest :

en général , entre les Tropiques , ce n'est presque jamais que sous le vent des îles que les navigateurs doivent chercher des ancrages. Je restai en calme plat toute la journée du lendemain ; il y eut beaucoup d'éclairs , suivis de coups de tonnerre et de pluie. Nous ne fûmes accostés que par très-peu de pirogues ; ce qui me fit croire qu'on avait appris à Oyolava notre événement de l'île Maouna : cependant , comme il était possible que l'orage et les éclairs eussent retenu les pirogues dans leurs ports , mon opinion pouvait n'être qu'une conjecture ; mais elle acquit beaucoup de probabilité le 17. En effet , lorsque nous arrivâmes le long de l'île de Pola , que nous rangeâmes beaucoup plus près que la précédente , nous ne fûmes visités par aucune pirogue : je jugeai alors que ces peuples n'avaient pas encore fait assez de progrès dans la morale pour savoir que la peine ne devait retomber que sur les coupables , et que la punition des seuls assassins eût suffi à notre vengeance. L'île de Pola , un peu moins grande que celle d'Oyolava , mais aussi belle , n'en est séparée que par un canal d'environ quatre

lieues , coupé lui-même par deux îles assez considérables , dont une , fort basse et très-boisée , est probablement habitée. La côte du nord de Pola , comme celle des autres îles de cet archipel , est inabordable pour les vaisseaux ; mais , en doublant la pointe ouest de cette île , on trouve une mer calme et sans brisans , qui promet d'excellentes rades.

Nous avons appris des insulaires de Maouna que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles ; savoir : Opoun , la plus à l'est ; Léoné , Fanfoué , Maouna , Oyolava , Calinassé , Pola , Shika , Ossamo , et Ouera.

Nous ignorons la position des trois dernières : les Indiens , sur le plan qu'ils tracèrent de cet archipel , les placèrent dans le sud d'Oyolava ; mais si elles avaient eu la position qu'ils leur assignèrent , il est certain , d'après la route de M. de Bougainville , que ce navigateur en aurait eu connaissance. Malgré la patience et la sagacité de M. Blondela , qui s'était particulièrement attaché à tirer quelques éclaircissemens géographiques des insulaires , il ne put parvenir à former

aucune conjecture sur leur gisement; mais la suite de notre navigation nous a appris que deux de ces trois îles pouvaient être celles des Cocos et des Traîtres, placées, d'après les observations du capitaine Wallis,  $1^{\circ} 15'$  trop à l'ouest.

Opoun, la plus méridionale comme la plus orientale de ces îles, est par  $14^{\circ} 7'$  de latitude sud, et par  $171^{\circ} 27' 7''$  de longitude occidentale. Plusieurs géographes attribuent à Roggwein la découverte de ces îles, auxquelles, selon eux, il donna, en 1721, le nom d'*îles Beauman*; mais ni les détails historiques sur ces peuples, ni la position géographique que l'historien du voyage de Roggwein \* assigne à ces îles, ne s'accordent avec cette opinion. Voici comme il s'explique à ce sujet :

» Nous découvrîmes trois îles à la fois,  
 » sous le  $12^{\circ}$  degré de latitude; elles  
 » paraissaient très-agréables à la vue :  
 » nous les trouvâmes garnies de beaux

\* Ce voyage a été traduit en français, en 1739, par un sergent-major embarqué sur la flotte de Roggwein.



» arbres fruitiers , et de toutes sortes  
» d'herbes , de légumes et de plantes ;  
» les insulaires , qui venaient au devant  
» de nos vaisseaux , nous offraient toutes  
» sortes de poissons , des cocos , des ba-  
» nanes et d'autres fruits excellens. Il  
» fallait que ces îles fussent bien peuplées,  
» puisqu'à notre arrivée le rivage était  
» rempli de plusieurs milliers d'hommes  
» et de femmes ; la plupart de ceux-là  
» portaient des arcs avec des flèches.  
» Tous ceux qui habitent ces îles sont  
» blancs , et ne diffèrent des Européens  
» qu'en ce que quelques-uns d'entre eux  
» ont la peau brûlée par l'ardeur du soleil :  
» ils paraissent bonnes gens , vifs et gais  
» dans leurs conversations , doux et hu-  
» mains les uns envers les autres ; et dans  
» leurs manières on ne pouvait aper-  
» cevoir rien de sauvage : ils n'avaient  
» pas non plus le corps peint comme ceux  
» des îles que nous avons découvertes  
» auparavant ; ils étaient vêtus , depuis la  
» ceinture jusqu'au talon , de franges  
» d'une étoffe de soie artistement tissue ;  
» ils avaient la tête couverte d'un chapeau  
» pareil , très-fin et très-large , pour les



» garantir de l'ardeur du soleil. Quelques-  
» unes de ces îles avaient dix , quatorze ,  
» et jusqu'à vingt milles de circuit : nous  
» les appelâmes *îles de Beauman* , du nom  
» du capitaine du vaisseau Tienhoven ,  
» qui les avait vues le premier. Il faut  
» avouer ( ajoute l'auteur ) que c'est la  
» nation la plus humanisée et la plus  
» honnête que nous ayons rencontrée  
» dans les îles de la mer du Sud. Toutes  
» les côtes de ces îles sont d'un bon an-  
» crage ; on y mouille sur treize jusqu'à  
» vingt brasses d'eau. »

On verra , dans la suite de ce chapitre ,  
que ces détails n'ont presque aucun rap-  
port avec ceux que nous avons à donner  
sur les peuples des îles des Navigateurs :  
comme la position géographique ne s'y  
rapporte pas davantage , je suis fondé à  
croire que les îles Beauman ne sont pas  
les mêmes que celles auxquelles M. de  
Bougainville a donné le nom d'*îles des*  
*Navigateurs* ; il me paraît cependant né-  
cessaire de leur conserver cette dénomi-  
nation , pour ne pas porter la confusion  
dans la géographie. Ces îles , situées vers  
le 14<sup>e</sup> degré de latitude sud , et entre les

171 et 175 degrés de longitude occidentale , forment un des plus beaux archipels de la mer du Sud , aussi intéressant par ses arts , ses productions et sa population, que les îles de la Société ou celles des Amis , dont les voyageurs anglais nous ont donné une description qui ne laisse rien à désirer. Quant à la moralité de ces peuples , quoique nous ne les ayons vus qu'un instant , nous avons appris , par nos malheurs , à bien connaître leur caractère , et nous ne craignons pas d'assurer qu'on chercherait en vain à exciter par des bienfaits la reconnaissance de ces âmes féroces, qui ne peuvent être contenues que par la crainte.

Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons encore rencontrés ; leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix ou onze pouces : mais ils sont moins étonnans encore par leur taille que par les proportions colossales des différentes parties de leur corps. Notre curiosité , qui nous portait à les mesurer très-souvent , leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étaient pas à

notre avantage , et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différens essais. Leur physionomie me parut souvent exprimer un sentiment de dédain, que je crus détruire en ordonnant de faire devant eux usage de nos armes : mais mon but n'aurait pu être atteint qu'en les faisant diriger sur des victimes humaines ; car , autrement , ils prenaient le bruit pour un jeu , et l'épreuve pour une plaisanterie.

Parmi ces insulaires , un très-petit nombre est au-dessous de la taille que j'ai indiquée ; j'en ai fait mesurer qui n'avaient que cinq pieds quatre pouces , mais ce sont les nains du pays ; et quoique la taille de ces derniers semble se rapprocher de la nôtre , cependant leurs bras forts et nerveux , leurs poitrines larges , leurs jambes , leurs cuisses , offrent encore une proportion très-différente : on peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes provinces de France.

Les hommes ont le corps peint ou tatoué , de manière qu'on les croirait habillés ,

quoiqu'ils soient presque nus ; ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines , qui leur descend jusqu'aux genoux , et les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint entourés de roseaux. Leurs cheveux sont très-longs ; ils les retroussent souvent autour de la tête , et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie ; elle exprime toujours , ou l'étonnement , ou la colère : la moindre dispute entre eux est suivie de coups de bâton , de massue , ou de pagaie , et souvent , sans doute , elle coûte la vie aux combattans ; ils sont presque tous couverts de cicatrices qui ne peuvent être que la suite de ces combats particuliers. La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes ; elles sont grandes , sveltes , et ont de la grâce : mais elles perdent , avant la fin de leur printemps , cette douceur d'expression , ces formes élégantes , dont la nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares , mais qu'elle paraît ne leur laisser qu'un instant et à regret. Parmi un très-grand nombre de femmes que j'ai été à portée de voir , je n'en ai distingué que trois de

jolies ; l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvemens, et l'offre rebutante qu'elles faisaient de leurs faveurs, les rendaient bien dignes d'être les mères ou les femmes des êtres féroces qui nous environnaient. Comme l'histoire de notre voyage peut ajouter quelques feuillets à celle de *l'homme*, je n'en écarterai pas des tableaux qui pourraient sembler indécens dans tout autre ouvrage, et je rapporterai que le très-petit nombre de jeunes et jolies insulaires dont j'ai déjà parlé, eut bientôt fixé l'attention de quelques Français, qui, malgré ma défense, avaient cherché à former des liaisons avec elles : les regards de nos Français exprimaient des désirs qui furent bientôt devinés ; de vieilles femmes se chargèrent de la négociation ; l'autel fut dressé dans la case du village la plus apparente ; toutes les jalousies furent baissées, et les curieux écartés : la victime fut placée entre les bras d'un vieillard, qui, pendant la cérémonie, l'exhortait à modérer l'expression de sa douleur ; les matrones chantaient et hurlaient, et le sacrifice fut consommé en leur présence et sous les auspices

du vieillard , qui servait d'autel et de prêtre. Toutes les femmes et les enfans du village étaient autour de la maison , soulevant légèrement les jalousies , et cherchant les plus petites ouvertures entre les nattes pour jouir de ce spectacle. Quoiqu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés , je suis convaincu qu'au moins dans les îles des Navigateurs , les jeunes filles , avant d'être mariées , sont maîtresses de leurs faveurs , et que leur complaisance ne les déshonore pas ; il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée : mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès : j'ai déjà parlé de la forme élégante qu'ils donnent à leurs cases : ils dédaignent , avec quelque raison , nos instrumens de fer ; car ils façonnent parfaitement leurs ouvrages , avec des haches faites d'un basalte très-fin et très-compacte , et ayant la forme d'herminettes. Ils nous vendirent , pour quelques grains de verre , de grands plats de bois à trois

tel et de  
enfans du  
son, sou-  
et cher-  
entre les  
cle. Quoi  
qui nous  
cu qu'au  
eurs, les  
ées, sont  
que leur  
as; il est  
qu'en se  
à rendre  
ne doute  
a plus de

qu'ils cul-  
lé de la  
leurs ca-  
raison,  
çonnent  
des ha-  
et très-  
minettes.  
es grains  
s à trois

pieds, d'une seule pièce, et tellement polis, qu'ils semblaient être enduits du vernis le plus fin : il eût fallu plusieurs jours à un bon ouvrier d'Europe pour exécuter un de ces ouvrages, qui, par le défaut d'instrumens convenables, devait leur coûter plusieurs mois de travail; ils n'y mettaient cependant presque aucun prix, parce qu'ils en attachent peu à l'emploi de leur temps. Les arbres à fruits et les racines nourrissantes, qui croissent spontanément autour d'eux, assurent leur subsistance, celle de leurs cochons, de leurs chiens et de leurs poules; et si quelquefois ils se livrent au travail, c'est pour se procurer des jouissances plus agréables qu'utiles. Ils fabriquent des nattes extrêmement fines et quelques étoffes-papier. Je remarquai deux ou trois de ces insulaires, qui me parurent être des chefs; ils avaient, au lieu d'une ceinture d'herbes, une pièce de toile qui les enveloppait comme une jupe : le tissu en est fait avec un vrai fil, tiré sans doute de quelque plante ligneuse, comme l'ortie ou le lin; elle est fabriquée sans navette, et les fils sont absolument passés comme ceux des



nattes. Cette toile, qui réunit la souplesse et la solidité des nôtres, est très-propre pour les voiles de leurs pirogues ; elle nous parut avoir une grande supériorité sur l'étoffe-papier des îles de la Société et des Amis, qu'ils fabriquent aussi ; ils nous en vendirent plusieurs pièces : mais ils en font peu de cas et très-peu d'usage. Les femmes préfèrent à cette étoffe les nattes fines dont j'ai parlé.

Nous n'avions d'abord reconnu aucune identité entre leur langage et celui des peuples des îles de la Société et des Amis, dont nous avons les vocabulaires ; mais un plus mûr examen nous apprit qu'ils parlaient un dialecte de la même langue. Un fait qui peut conduire à le prouver, et qui confirme l'opinion des Anglais sur l'origine de ces peuples, c'est qu'un jeune domestique manillois, né dans la province de Tagayan au nord de Manille, entendait et nous expliquait la plus grande partie des mots des insulaires : on sait que le tagayan, le talgale, et généralement toutes les langues des Philippines, dérivent du malais ; et cette langue, plus répandue que ne le furent celles des Grecs



et des Romains, est commune aux peuples nombreuses qui habitent les îles de la mer du Sud. Il me paraît démontré que ces différentes nations proviennent des colonies malaises, qui, à des époques extrêmement reculées, firent la conquête de ces îles; et peut-être les Chinois et les Égyptiens, dont on vante tant l'ancienneté, sont-ils des peuples modernes, en comparaison de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la nouvelle Guinée, de la nouvelle Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, etc. dans l'hémisphère sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, étaient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île Luçon et de l'île Formose : ils ne purent être subjugués dans la nouvelle Guinée, dans la nouvelle Bretagne, aux Hébrides; mais, vaincus dans les îles plus à l'est, trop petites pour qu'ils pussent y trouver une retraite dans le centre, ils se mêlèrent avec les peuples conquérans, et il en est résulté une race d'hommes très-noirs, dont la couleur

conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays, qui vraisemblablement se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races, très-distinctes, ont frappé nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine.

Les descendans des Malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions, qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent, sans doute, à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques, qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts qu'ils avaient peut-être apportés se seront perdus par le défaut de matières et d'instrumens propres à les exercer; mais l'identité de langage, semblable au fil d'Ariadne, permet à l'observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'y est aussi conservé: ce gouvernement, que de petits tyrans peuvent regretter, qui a souillé l'Europe pendant quelques siècles, et dont les restes gothiques subsistent encore dans nos lois

et sont les médailles qui attestent notre ancienne barbarie ; ce gouvernement, dis-je, est le plus propre à maintenir la férocité des mœurs, parce que les plus petits intérêts y suscitent des guerres de village à village, et ces sortes de guerres se font sans magnanimité, sans courage ; les surprises, les trahisons, y sont employées tour à tour ; et dans ces malheureuses contrées, au lieu de guerriers généreux, on ne trouve que des assassins. Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfans n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets. On objectera, peut-être, qu'il a dû être très-difficile aux Malais de remonter de l'ouest vers l'est, pour arriver dans ces différentes îles : mais les vents de l'ouest sont au moins aussi fréquens que ceux de l'est, aux environs de l'Equateur, dans une zone de sept à huit degrés au nord et au sud ; et ils sont si variables, qu'il n'est guère plus difficile de naviguer vers l'est que vers l'ouest. D'ailleurs, ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque ; ces peuples se sont étendus

peu à peu , et ont introduit de proche en proche cette forme de gouvernement , qui existe encore dans la presque île de Malaca , à Java , Sumatra , Bornéo , et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eûmes occasion d'observer , trente , au moins , s'annoncèrent à nous comme des chefs ; ils exerçaient une espèce de police , et donnaient de grands coups de bâton : mais l'ordre qu'ils avaient l'air de vouloir établir , était transgressé en moins d'une minute ; jamais souverains ne furent moins obéis ; jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres.

C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés *les Navigateurs* ; tous leurs voyages se font en pirogue , et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer , et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Les îles que nous avons visitées étaient couvertes , jusqu'à la cime , d'arbres chargés de fruits , sur lesquels repo-

saient des pigeons-ramiers , des tourterelles vertes, couleur de rose, et de différentes couleurs ; nous y avons vu des perruches charmantes , une espèce de merle , et même des perdrix. Ces insulaires soulagent l'ennui de leur oisiveté en apprivoisant des oiseaux ; leurs maisons étaient pleines de pigeons-ramiers , qu'ils échangeaient avec nous par centaines : ils nous vendirent aussi plus de trois cents poules-sultanes du plus beau plumage.

Leurs pirogues sont à balancier , très-petites , et ne contiennent assez ordinairement que cinq ou six personnes ; quelques-unes cependant peuvent en contenir jusqu'à quatorze , mais c'est le plus petit nombre : elles ne paraissent pas , au surplus , mériter l'éloge que les voyageurs ont fait de la célérité de leur marche ; je ne crois pas que leur vitesse excède sept nœuds à la voile ; et , à la pagaie , elles ne pouvaient nous suivre lorsque nous faisons quatre milles par heure. Ces Indiens sont si habiles nageurs , qu'ils semblent n'avoir de pirogues que pour se reposer : comme au moindre faux mouvement elles se remplissent , ils sont

obligés , à chaque instant , de se jeter à la mer , pour soulever sur leurs épaules ces pirogues submergées , et en vider l'eau. Ils les accollent quelquefois deux à deux , au moyen d'une traverse en bois , dans laquelle ils pratiquent un étambrai pour placer leur mât ; de cette manière , elles chavirent moins , et ils peuvent conserver leurs provisions pour de longs voyages. Leurs voiles de natte , ou de toile nattée , sont à livarde , et ne méritent pas une description particulière.

Ils ne pêchent qu'à la ligne ou à l'épervier ; ils nous vendirent des filets , et des hameçons de nacre et de coquille blanche très-artistement travaillés : ces instrumens ont la forme de poissons volans , et servent d'étui à un hameçon d'écaille de tortue assez fort pour résister aux thons , aux bonites et aux dorades. Ils échangeaient les plus gros poissons contre quelques grains de verre , et on voyait , à leur empressement , qu'ils ne craignaient pas de manquer de subsistances.

Les îles de cet archipel que j'ai visitées m'ont paru volcaniques ; toutes les pierres du rivage , sur lequel la mer brise avec

une fureur qui fait rejaillir l'eau à plus de cinquante pieds, ne sont que des morceaux de lave, de basalte roulé, ou de corail, dont l'île entière est environnée. Ces coraux laissent au milieu de presque toutes les anses un passage étroit, mais suffisant pour des pirogues, ou même pour des canots et des chaloupes, et forment ainsi de petits ports pour la marine des insulaires, qui d'ailleurs ne laissent jamais leurs pirogues sur l'eau : en arrivant, ils les remettent auprès de leurs maisons, et les placent à l'ombre sous des arbres ; elles sont si légères, que deux hommes peuvent les porter aisément sur leurs épaules.

L'imagination la plus riante se peindrait difficilement des sites plus agréables que ceux de leurs villages : toutes les maisons sont bâties sous des arbres à fruits, qui entretiennent dans ces demeures une fraîcheur délicieuse ; elles sont situées au bord d'un ruisseau qui descend des montagnes, et le long duquel est pratiqué un sentier qui s'enfonce dans l'intérieur de l'île. Leur architecture a pour objet principal de les préserver de la chaleur, et j'ai



déjà dit qu'ils savaient y joindre l'élégance : ces maisons sont assez grandes pour loger plusieurs familles ; elles sont entourées de jalousies qui se lèvent du côté du vent et se ferment du côté du soleil. Les insulaires dorment sur des nattes très-fines , très-propres , et parfaitement à l'abri de l'humidité. Nous n'avons aperçu aucun morai, et nous ne pouvons rien dire de leurs cérémonies religieuses.

Les cochons , les chiens , les poules , les oiseaux et le poisson , abondent dans ces îles ; elles sont couvertes aussi de cocotiers , de goyaviers , de bananiers , et d'un autre arbre qui produit une grosse amande qu'on mange cuite , et à laquelle nous avons trouvé le goût du marron. Les cannes à sucre y croissent spontanément sur le bord des rivières ; mais elles sont aqueuses , et moins sucrées que celles de nos colonies : cette différence vient sans doute de ce qu'elles se multiplient à l'ombre , sur un terrain trop gras et qui n'a jamais été travaillé. On y trouve aussi des souches dont les racines approchent beaucoup de celles de l'igname ou du camagnoc.



Quelque dangereux qu'il fût de s'écarter dans l'intérieur de l'île, MM. de la Martinière et Collignon suivirent plus les impulsions de leur zèle que les règles de la prudence ; et, lors de la descente qui nous fut si fatale, ils s'avancèrent dans les terres pour faire des découvertes en botanique. Les Indiens exigeaient un grain de verre pour chaque plante que M. de la Martinière ramassait, et ils menaçaient de l'assommer lorsqu'il refusait de payer cette rétribution : poursuivi à coups de pierres au moment du massacre, il gagna nos canots à la nage, son sac de plantes sur le dos, et parvint ainsi à les conserver. Nous n'avions aperçu jusqu'alors d'autre arme que des massues ou *patow-patow* ; mais M. Boutin m'assura qu'il avait vu dans leurs mains plusieurs paquets de flèches, sans aucun arc : je suis porté à croire que ces flèches ne sont que des lances qui leur servent à darder le poisson ; leur effet serait bien moins dangereux dans les combats que celui des pierres de deux ou trois livres qu'ils lancent avec une adresse et une vigueur inconcevables. Ces îles sont extrêmement fertiles, et je crois leur po-

pulation très-considérable : celles de l'est , Opoun , Léoné , Fanfoué , sont petites ; les deux dernières surtout n'ont qu'environ cinq milles de circonférence : mais Maouna , Oyolava et Pola , doivent être comptées parmi les plus grandes et les plus belles îles de la mer du Sud. Les relations des différens voyageurs n'offrent rien à l'imagination qui puisse être comparé à la beauté et à l'immensité du village sous le vent duquel nous mêmes en panne sur la côte du nord d'Oyolava. Quoiqu'il fût presque nuit lorsque nous y arrivâmes , nous nous vîmes en un instant environnes de pirogues , que la curiosité , ou le désir de commercer avec nous , avait fait sortir de leurs ports ; plusieurs n'apportaient rien , et venaient seulement jouir d'un coup d'œil nouveau pour elles. Il y en avait d'extrêmement petites qui ne contenaient qu'un seul homme ; ces dernières étaient très-ornées : comme elles tournaient autour des bâtimens sans faire aucun commerce , nous les appelions les cabriolets ; elles en avaient les inconvéniens , car le plus petit choc des autres pirogues les faisait chavirer à chaque in-

stant. Nous vîmes aussi de très-près la grande et superbe île de Pola ; mais nous n'eûmes aucune relation avec ses habitans : en tournant cette dernière île dans sa partie occidentale, nous aperçûmes une mer tranquille, qui paraissait promettre de bons mouillages, au moins tant que les vents seraient du nord au sud par l'est ; mais la fermentation était encore trop grande dans nos équipages, pour que je me décidasse à y mouiller. Après l'événement qui nous était arrivé, je ne pouvais prudemment envoyer nos matelots à terre, sans armer chaque homme d'un fusil, et chaque canot d'un pierrier ; et alors le sentiment de leur force, augmenté par le désir de la vengeance, les eût portés peut-être à réprimer à coups de fusil le plus petit acte d'injustice commis par les insulaires. D'ailleurs, dans ces mauvais mouillages, un bâtiment est exposé à se perdre, lorsqu'il n'a pas un bateau capable de porter une ancre sur laquelle il puisse se touer. C'est d'après ces considérations que je me déterminai, comme je l'ai dit, à ne mouiller qu'à la baie Botanique, en me bornant à parcourir, dans ces divers

archipels , les routes qui pouvaient me conduire à de nouvelles découvertes.

Lorsque nous eûmes doublé la côte occidentale de l'île de Pola , nous n'aperçûmes plus aucune terre ; nous n'avions pu voir les trois îles que les insulaires avaient nommées Shika , Ossamo , Ouera , et qu'ils avaient placées dans le sud d'Oyolava. Je fis mes efforts pour gouverner au sud-sud-est ; les vents d'est-sud-est me contrarièrent d'abord ; ils étaient très-faibles , et nous ne faisons que huit à dix lieues par jour : ils passèrent enfin au nord , et successivement au nord-ouest ; ce qui me permit de faire prendre de l'est à ma route , et j'eus connaissance , le 20 , d'une île ronde , précisément au sud d'Oyolava , mais à près de quarante lieues. Le calme ne me permit pas de l'approcher ce même jour ; mais le lendemain , je l'accostai à deux milles , et je vis au sud deux autres îles , que je reconnus bien parfaitement pour être les îles des Cocos et des Traîtres de Schouten. L'île des Cocos a la forme d'un pain de sucre très-élevé ; elle est couverte d'arbres jusqu'à la cime , et son diamètre est à peu près d'une lieue :

elle est séparée de l'île des Traîtres par un canal d'environ trois milles, coupé lui-même par un îlot que nous vîmes à la pointe du nord-est de cette dernière île; celle-ci est basse et plate, et a seulement, vers le milieu, un morne assez élevé; un canal de cent cinquante toises d'ouverture la divise en deux parties. Nous ne doutâmes plus que ces trois îles, dont deux seulement méritent ce nom, ne fussent du nombre des dix qui, d'après le récit des sauvages, composent l'archipel des Navigateurs. Comme il ventait très-grand frais du nord-ouest, que le temps avait très-mauvaise apparence, et qu'il était tard, nous fûmes peu surpris de ne voir venir à bord aucune pirogue, et je me décidai à passer la nuit bord sur bord, afin de reconnaître ces îles le lendemain, et de commercer avec les insulaires pour en tirer quelques rafraîchissemens. Le temps fut à grains, et les vents ne varièrent que du nord-ouest au nord-nord-ouest. J'avais aperçu quelques brisans sur la pointe du nord-ouest de la petite île des Traîtres, ce qui me fit louvoyer un peu au large. Au jour, je rapprochai cette dernière île, qui,

étant basse et plus étendue que celle des Cocos , me parut devoir être plus peuplée ; et à huit heures du matin , je mis en panne à l'ouest-sud-ouest , à deux milles d'une large baie de sable , qui est dans la partie occidentale de la grande île des Traîtres , et où je ne doutai pas qu'il n'y eût un mouillage , à l'abri des vents d'est. Vingt pirogues environ se détachèrent à l'instant de la côte , et s'approchèrent des frégates pour faire des échanges ; plusieurs étaient sorties du canal qui divise l'île des Traîtres : elles étaient chargées des plus beaux cocos que j'eusse encore vus , d'un très-petit nombre de bananes , et de quelques ignames ; une seule avait un petit cochon et trois ou quatre poules. On s'apercevait que ces Indiens avaient déjà vu des Européens ou en avaient entendu parler ; ils s'approchèrent sans crainte , firent leur commerce avec assez de bonne foi , et ne refusèrent jamais , comme les naturels de l'archipel des Navigateurs , de donner leurs fruits avant d'en avoir reçu le paiement ; ils acceptèrent les morceaux de fer et les clous avec autant d'empressement que les rassades. Ils parlaient d'ailleurs la

même langue, et avaient le même air de férocité : leur costume, leur tatouage, et la forme de leurs pirogues, étaient aussi les mêmes, et l'on ne pouvait douter que ce ne fût le même peuple; ils en différaient cependant en ce que tous avaient les deux phalanges du petit doigt de la main gauche coupées, et je n'avais aperçu aux îles des Navigateurs que deux individus qui eussent souffert cette amputation : ils étaient aussi beaucoup moins grands et moins gigantesques; cette différence vient sans doute de ce que le sol de ces îles, moins fertile, y est aussi moins propre à l'accroissement de l'espèce humaine. Chaque île que nous apercevions nous rappelait un trait de perfidie de la part des insulaires : les équipages de Roggewein avaient été attaqués et lapidés aux îles de la Récréation, dans l'est de celles des Navigateurs; ceux de Schouten, à l'île des Traîtres, qui était à notre vue, et au sud de l'île de Maouna, où nous avions été nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce. Ces réflexions avaient changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens; nous réprimions par la force les plus petits



vols et les plus petites injustices ; nous leur montrions , par l'effet de nos armes , que la fuite ne les sauverait pas de notre ressentiment ; nous leur refusions la permission de monter à bord , et nous menacions de punir de mort ceux qui oseraient y venir malgré nous. Cette conduite était cent fois préférable à notre modération passée ; et si nous avons quelque regret à former , c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de douceur et de patience : la raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force contre l'homme dont l'intention bien connue serait d'être votre assassin, s'il n'était retenu par la crainte.

Le 23 , à midi , pendant que nous faisons le commerce de cocos avec les Indiens , nous fûmes assaillis d'un fort grain de l'ouest-nord-ouest , qui dispersa les pirogues : plusieurs chavirèrent ; et après s'être relevées , elles nagèrent avec force vers la terre : le temps était menaçant ; nous fîmes cependant le tour de l'île des Traîtres , pour en découvrir toutes les pointes , et en lever le plan avec exactitude. M. Dagelet avait fait , à midi , de



très-bonnes observations de latitude, et , dans la matinée , il avait observé la longitude des deux îles ; ce qui l'avait mis en état de rectifier la position que leur avait assignée le capitaine Wallis. A quatre heures , je signalai la route au sud-sud-est , vers l'archipel des Amis ; je me proposais d'en reconnaître les îles que le capitaine Cook n'a pas eu l'occasion d'explorer , et qui , d'après sa relation , doivent être au nord d'Inahomooka.

---

---

---

Départ des îles des Navigateurs. — Nous dirigeons notre route vers celles des Amis. — Rencontre de l'île Vavao et de différentes îles de cet archipel, très-mal placées sur les cartes. — Les habitans de Tongataboo s'empresent de venir à bord et de lier commerce avec nous. — Nous mouillons à l'île Norfolk. — Description de cette île. — Arrivée à Botany-Bay.

LA nuit qui suivit notre départ de l'île des Traîtres fut affreuse; les vents passèrent à l'ouest très-grand frais, avec beaucoup de pluie : comme l'horizon n'avait pas une lieue d'étendue au coucher du soleil, je restai en travers jusqu'au jour, le cap au sud-sud-ouest; les vents d'ouest continuèrent avec force, et furent accompagnés d'une pluie abondante.

Tous ceux qui avaient des symptômes de scorbut souffraient extrêmement de l'humidité : aucun individu de l'équipage n'était attaqué de cette maladie; mais les officiers, et particulièrement nos domestiques, commençaient à en ressentir les

atteintes ; j'en attribuai la cause à la disette de vivres frais , moins sensible pour nos matelots que pour les domestiques , qui n'avaient jamais navigué , et qui n'étaient pas accoutumés à cette privation. Le nommé David , cuisinier des officiers , mourut , le 10 , d'une hydroisie scorbutique : depuis notre départ de Brest , personne , sur la Boussole , n'avait succombé à une mort naturelle ; et si nous n'avions fait qu'un voyage ordinaire autour du monde , nous aurions pu être de retour en Europe sans avoir perdu un seul homme. Les derniers mois d'une campagne sont , à la vérité , les plus difficiles à soutenir ; les corps s'affaiblissent avec le temps ; les vivres s'altèrent : mais si , dans la longueur des voyages de découvertes , il est des bornes qu'on ne peut passer , il importe de connaître celles qu'il est possible d'atteindre ; et je crois qu'à notre arrivée en Europe , l'expérience à cet égard sera complète. De tous les préservatifs connus contre le scorbut , je pense que la mélasse et le *sprucebeer* sont les plus efficaces : nos équipages ne cessèrent d'en boire dans les climats chauds ;

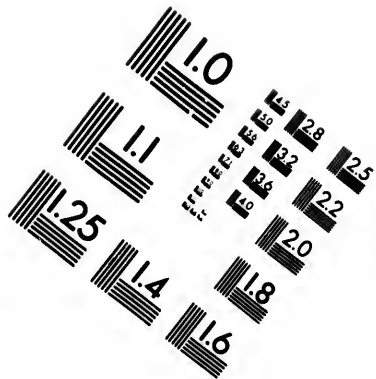
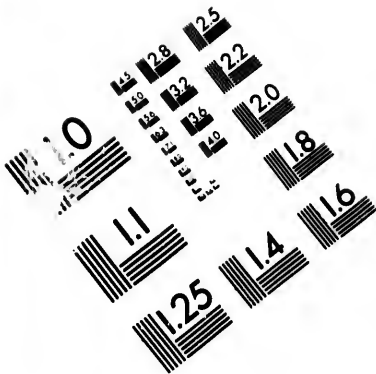
on en distribuait chaque jour une bouteille par personne , avec une demi-pinte de vin et un petit coup d'eau-de-vie , étendus dans beaucoup d'eau ; ce qui leur faisait trouver les autres vivres supportables. La quantité de porcs que nous nous étions procurée à Maouna , n'était qu'une ressource passagère ; nous ne pouvions , ni les saler , parce qu'ils étaient trop petits , ni les conserver , faute de vivres pour les nourrir : je pris le parti d'en faire distribuer deux fois par jour à l'équipage ; alors les enflures des jambes , et tous les symptômes de scorbut , disparurent : ce nouveau régime fit sur notre physique l'effet d'une longue relâche ; ce qui prouve que les marins ont un besoin moins pressant de l'air de terre que d'alimens salubres.

Les vents de nord-nord-ouest nous suivirent au-delà de l'archipel des Amis ; ils étaient toujours pluvieux , et souvent aussi forts que les vents d'ouest qu'on rencontre l'hiver sur les côtes de Bretagne : nous savions très-bien que nous étions dans la saison de l'hivernage , et conséquemment des orages et des ouragans ;

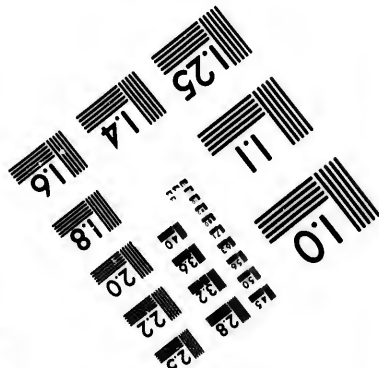
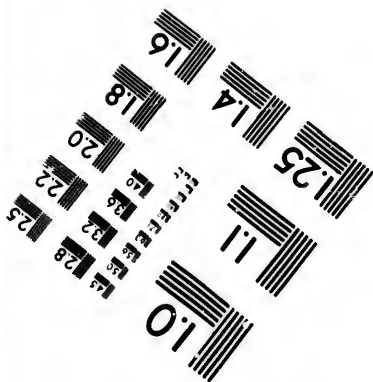
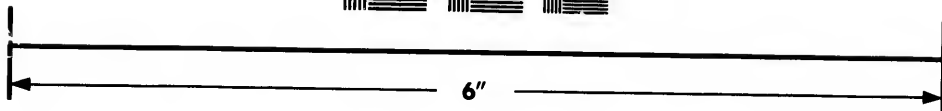
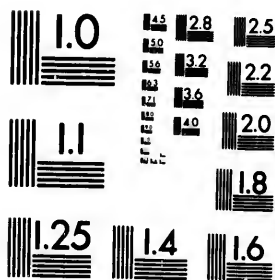
mais nous ne nous étions pas attendus à éprouver des temps aussi constamment mauvais. Le 27 décembre, nous découvrîmes l'île de Vavao, dont la pointe septentrionale nous restait, à midi, précisément à l'ouest; notre latitude était de  $18^{\circ} 54'$ . Cette île, que le capitaine Cook n'avait jamais visitée, mais dont il avait eu connaissance par le rapport des habitans des îles des Amis, est une des plus considérables de cet archipel; elle est à peu près égale, en étendue, à celle de Tongataboo: mais elle a sur elle un avantage; c'est que, plus élevée, elle ne manque point d'eau douce; elle est au centre d'un grand nombre d'autres îles, qui doivent porter les noms dont le capitaine Cook a donné la liste, mais qu'il nous serait difficile de classer. Nous ne pourrions sans injustice nous attribuer l'honneur de cette découverte, qui est due au pilote Maurelle, et qui ajoute à l'archipel des Amis un nombre d'îles presque aussi considérable que celui qui avait déjà été exploré par le capitaine Cook.

Nous courûmes différens bords dans la journée du 27, pour approcher l'île Va-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503





vao , d'où les vents d'ouest-nord-ouest nous éloignaient un peu. Ayant poussé pendant la nuit ma bordée au nord , afin d'étendre ma vue douze ou quinze lieues au-delà de l'île , j'eus connaissance de celle de la Margoura de Maurelle , qui me restait à l'ouest ; et l'ayant approchée , je vis une seconde île très-plate , couverte d'arbres : l'île de la Margoura est , au contraire , assez élevée , et il est vraisemblable qu'elles sont habitées l'une et l'autre. Après que nous eûmes fait tous nos relèvemens , j'ordonnai d'arriver vers l'île de Vavao , qu'on n'apercevait que du haut des mâts : elle est la plus considérable de l'archipel des Amis ; les autres îles éparses au nord ou à l'ouest ne peuvent être comparées à cette dernière. Vers midi , j'étais à l'entrée du port dans lequel le navigateur Maurelle avait mouillé ; il est formé par de petites îles assez élevées , qui laissent entre elles des passages étroits , mais très-profonds , et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large. Ce port , très-supérieur à celui de Tongataboo , m'aurait infiniment convenu pour y passer quelques jours : mais le mouillage est à

deux encâblures de terre ; et , dans cette position , une chaloupe est souvent nécessaire pour porter une ancre au large et s'éloigner de la côte. A chaque instant j'étais tenté de renoncer au plan que j'avais formé , en partant de Maouna , de ne faire aucune relâche jusqu'à Botany-Bay ; mais la raison et la prudence m'y ramenaient. Je voulus former du moins des liaisons avec les insulaires ; je mis en panne assez près de terre ; aucune pirogue ne s'approcha des frégates : le temps était si mauvais et le ciel si menaçant , que j'en fus peu surpris ; et comme à chaque minute l'horizon se chargeait davantage , je fis moi-même route avant la nuit à l'ouest , vers l'île Latté , que j'apercevais , et qui est assez élevée pour être vue de vingt lieues par un temps clair : ce nom de Latté est compris dans la liste des îles des Amis , donnée par le capitaine Cook ; et il avait été assigné à cette même île par le navigateur Maurelle , dans son journal , d'après le rapport des insulaires de Vavao , qui lui dirent , en outre , qu'elle était habitée , et qu'on pouvait y mouiller.

La nuit suivante fut affreuse ; les téné-

bres qui nous environnaient étaient si épaisses, qu'il était impossible de rien distinguer autour de nous. Dans cet état, il eût été très-imprudent de faire route au milieu de tant d'îles; et je pris le parti de courir de petits bords jusqu'au point du jour : mais il fut encore plus venteux que la nuit; le baromètre avait baissé de trois lignes; et si un ouragan pouvait être plus fort, il ne pouvait s'annoncer par un temps de plus mauvaise apparence. Je fis route néanmoins vers l'île Latté; je l'approchai à deux milles, bien certain cependant qu'aucune pirogue ne hasarderait de se mettre en mer: je fus chargé, sous cette île, d'un grain qui me força de porter vers les îles Kao et Toofoa, dont nous devions être assez près, quoique la brume ne nous permit pas de les distinguer, et dont le capitaine Cook a parfaitement déterminé la latitude et la longitude. A cinq heures du soir, un éclairci nous donna connaissance de l'île Kao, dont la forme est celle d'un cône très-élevé, et qu'on pourrait apercevoir de trente lieues par un temps clair; l'île Toofoa, quoique aussi très-haute, ne se montra point, et resta

dans le brouillard. Je passai la nuit , comme la précédente , bord sur bord , mais sous le grand hunier et la misaine seulement ; car il ventait si frais , que nous ne pouvions porter d'autres voiles. Le lendemain , le jour fut assez clair ; et au lever du soleil , nous eûmes connaissance des deux îles Kao et Toofoa. J'approchai celle de Toofoa à une demi-lieue , et je m'assurai qu'elle était inhabitée , au moins dans les trois quarts de sa circonférence ; car j'en vis les bords d'assez près pour distinguer les pierres du rivage. Cette île est très-montueuse , très-escarpée , et couverte d'arbres jusqu'à la cime ; elle peut avoir quatre lieues de tour : je pense que les insulaires de Tongataboo et des autres îles des Amis y abordent souvent dans la belle saison , pour y couper des arbres , et vraisemblablement y fabriquer leurs pirogues ; car ils manquent de bois dans leurs îles plates , où ils n'ont conservé d'autres arbres que ceux qui , comme le coco , portent des fruits propres à leur subsistance. En prolongeant l'île , nous vîmes plusieurs glissoires , par où les arbres coupés sur le penchant des montagnes roulent jusqu'au bord de la mer ;

mais il n'y avait ni cabanes ni défrichés dans le bois, rien enfin qui annonçât une habitation. Continuant ainsi notre route vers les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapae, nous mîmes l'île Kao par le milieu de l'île Toosoa, de sorte que la première ne paraissait être que le sommet de la seconde, et nous la relevâmes ainsi au nord  $27^{\circ}$  est. L'île Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre, et ressemble au soupirail d'un volçan; sa base nous parut avoir moins de deux milles de diamètre. Nous observâmes aussi sur la pointe du nord-est de l'île Toosoa, du côté du canal qui la sépare de Kao, un pays absolument brûlé, noir comme du charbon, dénué d'arbres et de toute verdure, et qui vraisemblablement aura été ravagé par des débordemens de lave. Nous eûmes connaissance, l'après-midi, des deux îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapae: nous rangeâmes à une très-grande lieue dans l'ouest un banc de ressifs très-dangereux, dont la pointe septentrionale est à cinq lieues au nord de Hoonga-hapae, et la pointe méridionale à trois lieues au nord de Hoonga-tonga, formant

avec les deux îles un détroit de trois lieues, et nous aperçûmes ses brisans qui s'élevaient comme des montagnes; mais il est possible que dans un temps plus calme il marque moins, et alors il serait beaucoup plus dangereux. Les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoongahapae ne sont que de gros rochers inhabitables, assez élevés pour être aperçus de quinze lieues: leur forme changeait à chaque instant, et la vue qu'il eût été possible d'en tracer n'aurait pu convenir que dans un point bien déterminé; elles me parurent être d'une égale étendue, et avoir chacune moins d'une demi-lieue de tour; un canal d'une lieue sépare ces deux îles situées est-nord-est et ouest-sud-ouest: elles sont placées à dix lieues au nord de Tongataboo; mais comme cette dernière île est basse, il faut être à moitié de cette distance pour pouvoir la reconnaître. Nous l'aperçûmes du haut des mâts, le 31 décembre, à six heures du matin; on ne voyait d'abord que la cime des arbres qui paraissaient croître dans la mer: à mesure que nous nous approchions, le terrain s'élevait, mais de deux ou trois toises

seulement ; bientôt nous reconnûmes la pointe de Van-Diemen , et le banc des Brisans , qui est au large de cette pointe ; elle nous restait , à midi , à l'est , à environ deux lieues. Comme les vents étaient au nord , je fis gouverner sur la côte méridionale de l'île , qui est très-saine , et dont on peut s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisait avec fureur sur toute la côte : mais ces brisans étaient à terre , et nous apercevions au-delà les vergers les plus rians ; toute l'île paraissait cultivée ; les arbres bordaient les champs , qui étaient du plus beau vert. Il est vrai que nous étions alors dans la saison des pluies ; car , malgré la magie de ce coup d'œil , il est plus que vraisemblable que , pendant une partie de l'année , il doit régner sur une île si plate une horrible sécheresse : on n'y voyait pas un seul monticule , et la mer elle-même n'a pas , dans un temps calme , une surface plus égale.

Les cases des insulaires n'étaient pas rassemblées en village , mais éparses dans les champs , comme les maisons de campagne dans nos plaines les mieux cultivées. Bientôt sept ou huit pirogues furent

lancées à la mer, et s'avancèrent vers nos frégates : mais ces insulaires, plus cultivateurs que marins, les manœuvraient avec timidité ; ils n'osaient approcher de nos bâtimens, quoiqu'ils fussent en panne, et que la mer fût très-belle ; ils se jetaient à la nage, à huit ou dix toises de nos frégates, tenant dans chaque main des noix de cocos, qu'ils échangeaient de bonne foi contre des morceaux de fer, des clous, ou de petites haches. Leurs pirogues ne différaient en rien de celles des habitans des îles des Navigateurs ; mais aucune n'avait de voiles, et il est vraisemblable qu'ils n'auraient pas su les manœuvrer. La plus grande confiance s'établit bientôt entre nous ; ils montèrent à bord : nous leur parlâmes de Poulaho, de Féenou ; nous avions l'air d'être de vieilles connaissances qui se revoient et s'entretiennent de leurs amis. Un jeune insulaire nous donna à entendre qu'il était fils de Féenou ; et ce mensonge, ou cette vérité, lui valut plusieurs présens ; il faisait un cri de joie en les recevant, et cherchait à nous faire comprendre par signes, que si nous allions mouiller sur la côte, nous y trou-



verions des vivres en abondance , et que les pirogues étaient trop petites pour nous les apporter en pleine mer. En effet, il n'y avait ni poules ni cochons sur ces embarcations ; leur cargaison consistait en quelques bananes et cocos ; et, comme la plus petite lame faisait chavirer ces frêles bâtimens , les animaux eussent été noyés avant que d'être arrivés à bord. Ces insulaires étaient bruyans dans leurs manières : mais leurs traits n'avaient aucune expression de férocité ; et ni leur taille , ni la proportion de leurs membres , ni la force présumée de leurs muscles , n'auraient pu nous imposer , quand même ils n'eussent pas connu l'effet de nos armes ; leur physique , sans être inférieur au nôtre , ne paraissait avoir aucun avantage sur celui de nos matelots : du reste , leur langage , leur tatouage , leur costume , tout annonçait en eux une origine commune avec les habitans de l'archipel des Navigateurs , et il est évident que la différence qui existe dans les proportions individuelles de ces peuples ne provient que de l'aridité du sol , et des autres causes physiques du territoire et du climat de l'archipel des

Amis. Des cent cinquante îles qui composent cet archipel, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrais pas d'avancer que la seule île d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité, et en forces réelles, sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leurs sueurs les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin de l'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation, et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez eux d'autre arme que des *patow-patow*; nous leur en achetâmes plusieurs, qui ne pesaient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitans des îles des Amis n'auraient pas eu la force de se servir.

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles des Cocos et des Traîtres; et cette marque de douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami est presque inconnue aux îles des Navigateurs.

Je sais que le capitaine Cook pensait que les îles des Cocos et des Traîtres faisaient partie de celles des Amis ; il appuyait son opinion sur le rapport de Poulaho , qui avait eu connaissance du commerce que le capitaine Wallis avait fait dans ces deux îles , et qui même possédait dans son trésor , avant l'arrivée du capitaine Cook , quelques morceaux de fer provenant des échanges de la frégate le Dauphin avec les habitans de l'île des Traîtres. J'ai cru , au contraire , que ces deux îles étaient comprises dans les dix qui nous avaient été nommées par les insulaires de Maouna , parce que je les ai trouvées précisément dans l'aire de vent désignée par eux , et plus à l'est que ne les avait indiquées le capitaine Wallis ; et j'ai pensé qu'elles pouvaient former , avec l'île de la Belle-Nation de Quiros , le groupe complet du plus beau et du plus grand archipel de la mer du Sud : mais je conviens que les insulaires des îles des Cocos et des Traîtres ressemblent beaucoup plus , par leur stature et leurs formes extérieures , aux habitans des îles des Amis , qu'à ceux des îles des Navigateurs , dont ils sont à peu

près à égale distance. Après avoir expliqué ainsi les motifs de mon opinion , il m'en coûte peu de me ranger , dans toutes les occasions, à celle du capitaine Cook , qui avait fait de si longs séjours dans les différentes îles de la mer du Sud.

Toutes nos relations avec les habitans de Tongataboo se réduisirent à une simple visite , et l'on en fait rarement de si éloignées ; nous ne reçûmes d'eux que les mêmes rafraîchissemens qu'on offre , à la campagne , en collation , à des voisins.

Le premier janvier , à l'entrée de la nuit , ayant perdu tout espoir d'obtenir , en louvoyant ainsi au large , assez de vivres pour compenser au moins notre consommation , je pris le parti d'arriver à l'ouest-sud-ouest , et de courir sur Botany-Bay , en prenant une route qui n'eût encore été suivie par aucun navigateur. Il n'entraît point dans mon plan de reconnaître l'île Plistard , découverte par Tasman , et dont le capitaine Cook avait déterminé la position : mais les vents , ayant passé du nord à l'ouest-sud-ouest , me forcèrent de prendre la bordée du sud ; et le 2 au matin , j'aperçus cette île , dont la plus

grande largeur est d'un quart de lieue : elle est fort escarpée , n'a que quelques arbres sur la côte du nord-est , et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

Cette petite île , ou plutôt ce rocher , nous restait à l'ouest , à dix heures et demie du matin ; sa latitude , observée à midi par M. Dagelet , fut trouvée de 22' 22'.

Nous restâmes pendant trois jours en vue de ce rocher. Le soleil , que nous avions au zénith , entretenait des calmes , plus ennuyeux cent fois pour les marins que les vents contraires. Nous attendions avec la plus vive impatience les brises du sud-est , que nous espérions trouver dans ces parages , et qui devaient nous conduire à la nouvelle Hollande. Les vents avaient constamment pris de l'ouest depuis le 17 décembre ; et , quel que fût leur degré de force , ils ne variaient que du nord-ouest au sud-ouest. Ainsi les vents alizés sont bien peu fixes dans ces parages : ils soufflèrent cependant de l'est , le 6 janvier , et varièrent jusqu'au nord-est ; le temps devint très-cou-

vert , et la mer fort grosse ; ils continuèrent ainsi , avec beaucoup de pluie et un horizon fort peu étendu , jusqu'au 8 : nous eûmes alors des brises fixes , mais très-fortes , du nord-est au sud-est ; le temps fut très-sec , et la mer extrêmement agitée. Comme nous avons doublé la latitude de toutes les îles , les vents avaient repris leur cours , qui avait été absolument interrompu depuis la Ligne jusqu'au 26<sup>e</sup> degré sud : la température était aussi beaucoup changée , et le thermomètre avait baissé de 6 degrés , soit parce que nous avons dépassé le soleil , ou , ce qui est plus vraisemblable , parce que ces fortes brises de l'est , et un ciel blanchâtre , arrêtaient son influence ; car il n'était qu'à quatre degrés de notre zénith , et ses rayons avaient bien peu d'obliquité. Le 13 , nous eûmes connaissance de l'île Norfolk , et des deux îlots qui sont à sa pointe méridionale : la mer était si grosse , et depuis si long-temps , que j'eus peu d'espoir de rencontrer un abri sur la côte du nord-est , quoique les vents fussent , dans ce moment , au sud ; cependant , en approchant , je trouvai une mer plus tranquille,

et je me décidai à laisser tomber l'ancre à un mille de terre, par vingt-quatre brasses, fond de sable dur, mêlé de très-peu de corail. Je n'avais d'autre objet que d'envoyer reconnaître le sol et les productions de cette île par nos naturalistes et nos botanistes, qui, depuis notre départ du Kamtschatka, avaient eu bien peu d'occasions d'ajouter de nouvelles observations à leurs journaux. Nous voyions cependant la mer briser avec fureur autour de l'île; mais je me flattais que nos canots trouveraient quelque abri derrière de grosses roches qui bordaient la côte. Cependant, comme nous avons appris, à nos dépens, qu'il ne faut jamais s'écarter des règles de la prudence, je chargeai M. de Clonard, capitaine de vaisseau, le second officier de l'expédition, du commandement de quatre petits canots envoyés par les deux frégates, et je lui enjoignis de ne pas risquer le débarquement, sous quelque prétexte que ce pût être, si nos biscayennes couraient le moindre risque d'être chavirées par la lame. Son exactitude et sa prudence ne me laissaient aucune crainte; et cet officier,

que je destinais à prendre le commandement de l'Astrolabe, dès que nous arriverions à Botany-Bay, méritait mon entière confiance. Nos frégates étaient mouillées par le travers de deux pointes situées sur l'extrémité nord du côté du nord-est de l'île, vis-à-vis de l'endroit où nous supposions que le capitaine Cook avait débarqué: nos canots firent route vers cette espèce d'enfoncement; mais ils y trouvèrent une lame qui déferlait sur de grosses roches, avec une fureur qui en rendait l'approche impossible. Ils côtoyèrent le rivage à une demi-portée de fusil, en remontant vers le sud-est, et firent ainsi une demi-lieue, sans trouver un seul point où il fût possible de débarquer. Ils voyaient l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avait coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chute, avait laissé, en beaucoup d'endroits, une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur le côté de l'île. Quand le débarquement eût été possible, on n'aurait pu pénétrer dans l'intérieur qu'en remontant, pendant quinze ou vingt toises, le cours très-rapide de



quelques torrens qui avaient formé des ravines. Au-delà de ces barrières naturelles, l'île était couverte de pins, et tapissée de la plus belle verdure; nous y aurions vraisemblablement rencontré quelques plantes potagères, et cet espoir augmentait encore notre désir de visiter une terre où le capitaine Cook avait débarqué avec la plus grande facilité: il est vrai qu'il s'était trouvé dans ces parages par un beau temps soutenu depuis plusieurs jours, tandis que nous avions constamment navigué dans des mers si grosses, que depuis huit jours nos sabords et nos fenêtres n'avaient pas été ouverts. Je suivis du bord, avec ma lunette, le mouvement des canots; et voyant qu'à l'entrée de la nuit ils n'avaient pas trouvé de lieu commode pour débarquer, je fis le signal de ralliement, et bientôt après je donnai l'ordre d'appareiller: j'aurais peut-être perdu beaucoup de temps à attendre un instant plus favorable, et la reconnaissance de cette île ne valait pas ce sacrifice. Comme je me disposais à mettre à la voile, un signal de l'Astrolabe, qui m'apprenait que le feu était à son bord, me jeta dans

les plus vives inquiétudes. J'expédiai sur-le-champ un canot pour voler à son secours : mais il était à peine à moitié chemin, qu'un second signal me marqua que le feu était éteint ; et bientôt après, M. de Monti me dit de son bord , avec le portavoix , qu'une caisse d'acide , ou d'autres liqueurs chimiques , appartenant au père Receveur , et placée sous le gaillard , avait pris feu d'elle-même , et répandu une fumée si épaisse sous les ponts , qu'il avait été très-difficile de découvrir le foyer de l'incendie : on était parvenu à jeter cette caisse dans la mer , et l'accident n'avait pas eu d'autres suites. Il est vraisemblable que quelque flacon d'acide s'étant cassé dans l'intérieur de la caisse , avait occasioné cet incendie , qui s'était communiqué aux flacons d'esprit-de-vin cassés ou mal bouchés. Je m'applaudis d'avoir ordonné , dès le commencement de la campagne , qu'une pareille caisse , appartenant à M. l'abbé Mongès , fût placée en plein air sur le gaillard d'avant de ma frégate , où le feu n'était point à craindre.

L'île Norfolk , quoique très-escarpée , n'est guère élevée de plus de soixante-dix

ou quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer ; les pins dont elle est remplie sont vraisemblablement de la même espèce que ceux de la nouvelle Calédonie , ou de la nouvelle Zélande. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux-palmistes ; et le désir de nous en procurer n'était pas un des moindres motifs de l'envie que nous avons eue d'y relâcher : il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très-petits , car nous n'aperçûmes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée , elle est couverte d'oiseaux de mer , et particulièrement de paille-en-queue , qui ont tous leur longue plume rouge ; on y voyait aussi beaucoup de fous et de goélettes , mais pas une frégate. Un banc de sable , sur lequel il y a vingt à trente brasses d'eau , s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île , et peut-être même tout autour ; mais nous ne sondâmes pas dans l'ouest. Pendant que nous étions au mouillage , nous prîmes sur le banc quelques poissons rouges , de l'espèce qu'on nomme *capitaine* à l'île de France , ou *sarde* , et qui nous procurèrent un

excellent repas. A huit heures du soir, nous étions sous voile : je fis route à l'ouest-nord-ouest, et je laissai arriver successivement jusqu'au sud-ouest quart d'ouest, faisant petites voiles, et sondant sans cesse sur ce banc, où il était possible qu'il se rencontrât quelque haut fond; mais le sol en était, au contraire, extrêmement uni, et l'eau augmenta pied à pied, à mesure que nous nous éloignâmes de l'île : à onze heures du soir, une ligne de soixante brasses ne rapporta plus de fond; nous étions alors dans l'ouest-nord-ouest à dix milles de la pointe la plus septentrionale de l'île de Norfolk. Les vents s'étaient fixés à l'est-sud-est, par grains un peu brumeux; mais le temps était très-clair dans les intervalles des grains. Au jour, je forçai de voiles vers Botany-Bay, qui n'était plus éloignée de nous que de trois cents lieues. Le 14 au soir, après le coucher du soleil, je fis signal de mettre en panne, et de sonder, en filant deux cents brasses de ligne : le plateau de l'île Norfolk m'avait fait croire que le fond pouvait se continuer jusqu'à la nouvelle Hollande; mais cette conjecture était fausse, et nous

continuâmes notre route avec une erreur de moins dans l'esprit, car je tenais beaucoup à cette opinion. Les vents de l'est-sud-est au nord-est furent fixes, jusqu'à vue de la nouvelle Hollande; nous faisons beaucoup de chemin le jour, et très-peu la nuit, parce que nous n'avions été précédés par aucun navigateur dans la route que nous parcourions.

Le 17, par  $31^{\circ} 28'$  de latitude sud, et  $159^{\circ} 5'$  de longitude orientale, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de goélettes, qui nous faisaient soupçonner que nous passions auprès de quelque île ou rocher; et il y eut plusieurs paris pour la découverte d'une nouvelle terre avant notre arrivée à Botany-Bay, dont nous n'étions cependant qu'à cent quatre-vingts lieues: ces oiseaux nous suivirent jusqu'à quatre-vingts lieues de la nouvelle Hollande, et il est assez vraisemblable que nous avons laissé derrière nous quelque îlot ou rocher, qui sert d'asile à ces sortes d'oiseaux, car ils sont beaucoup moins nombreux auprès d'une terre habitée. Depuis l'île de Norfolk jusqu'à la vue de Botany-Bay, nous sondâmes tous

les soirs , en filant deux cents brasses , et nous ne commençâmes à trouver fond qu'à huit lieues de la côte , par quatre-vingt-dix brasses. Nous en eûmes connaissance le 23 janvier ; elle était peu élevée , et il n'est guère possible de l'apercevoir de plus de douze lieues. Les vents devinrent alors très-variables, et nous éprouvâmes, comme le capitaine Cook, des courans qui nous portèrent, chaque jour, quinze minutes au sud de notre estime ; en sorte que nous passâmes la journée du 24 à louvoyer à la vue de Botany-Bay , sans pouvoir doubler la pointe Solander , qui nous restait à une lieue au nord : les vents soufflaient avec force de cette partie , et nos bâtimens étaient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courans. Mais nous eûmes, ce même jour , un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille : ce fut celui d'une flotte anglaise , mouillée dans Botany-Bay , dont nous distinguons les flammes et les pavillons.

Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays , et nous avons la plus vive impatience de gagner

le mouillage : mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnaître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26, à neuf heures du matin ; je laissai tomber à l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentais dans la passe, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bord par le capitaine Hunter, commandant la frégate anglaise le Sirius ; ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendraient de lui, ajoutant néanmoins qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettraient de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles ; de sorte que leurs offres de service se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remerciemens au capitaine Hunter, qui était déjà à pic, et avait ses huniers hissés ; je lui fis dire que mes besoins se bornaient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savais que des bâtimens

destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvaient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise était commandée par le commodore Philipp, qui, la veille, avait appareillé de Botany-Bay, sur la corvette le Spey, avec quatre vaisseaux de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paraissait mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philipp, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet : mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne fût très-près de Botany-Bay, car plusieurs canots et chaloupes étaient à la voile pour s'y rendre; et il fallait que le trajet fût bien court, pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtimens. Bientôt les matelots du canot anglais, moins discrets que leur officier, apprirent aux nôtres qu'ils n'allaient qu'au port Jackson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philipp avait reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçait de dix milles



vers le sud-ouest ; les bâtimens pouvaient y mouiller à portée de pistolet de terre , dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eûmes , par la suite , que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais , dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras.

FIN DU VOYAGE DE LA PÉROUSE.

E.  
pouvaient  
de terre,  
que celle  
r la suite,  
s nouvelles  
nt les dé-  
up d'ennui

OUSE.

---

F.-A. SAUBIN.

